



*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL

R86394



Library  
of the  
University of Toronto



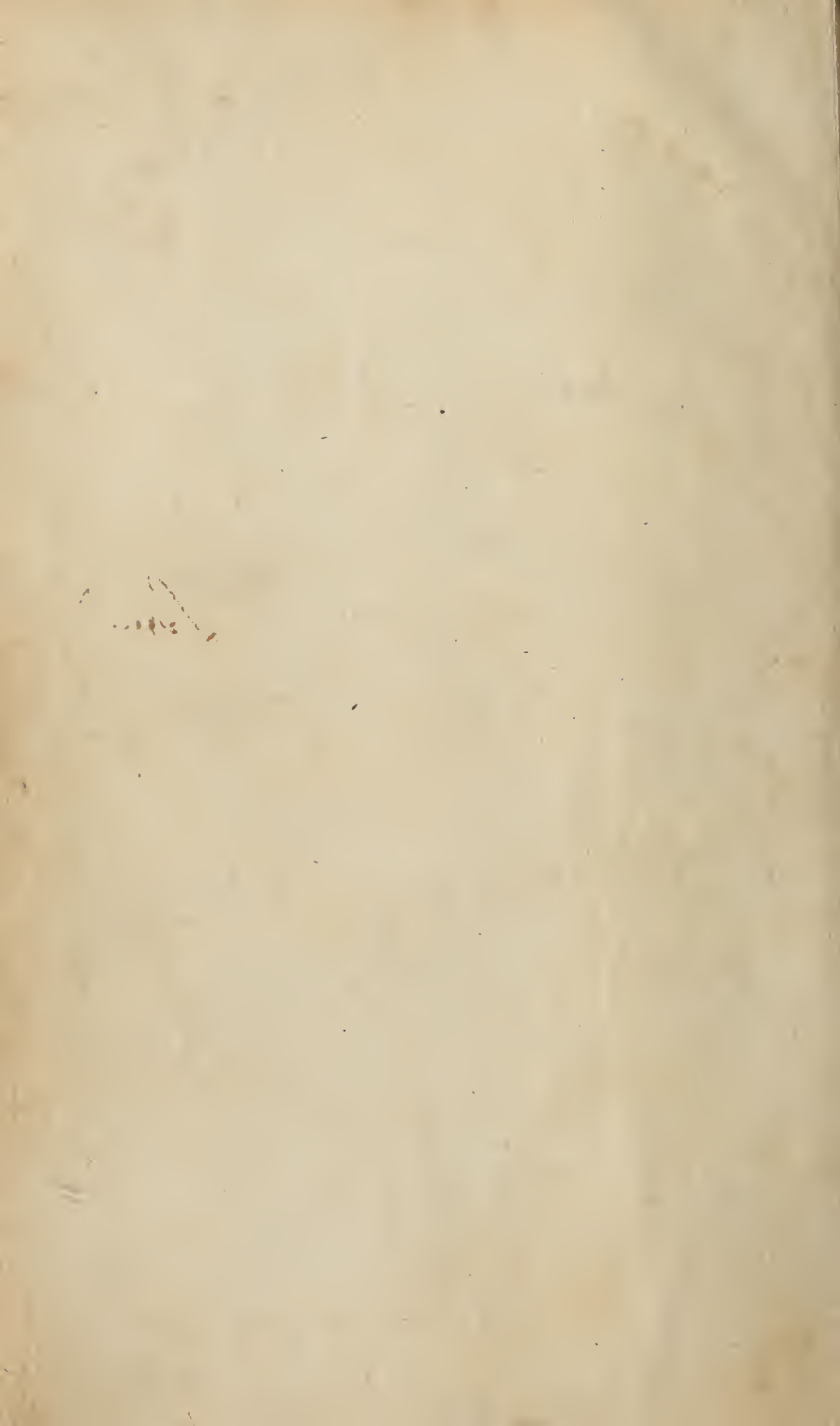








Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



M E L A N G E S  
D E P O E S I E,  
D E L I T T E R A T U R E  
E T D ' H I S T O I R E,

P A R

L'ACADEMIE DES BELLES LETTRES  
D E M O N T A U B A N,

Pour les années 1744, 1745 & 1746.



A M O N T A U B A N,

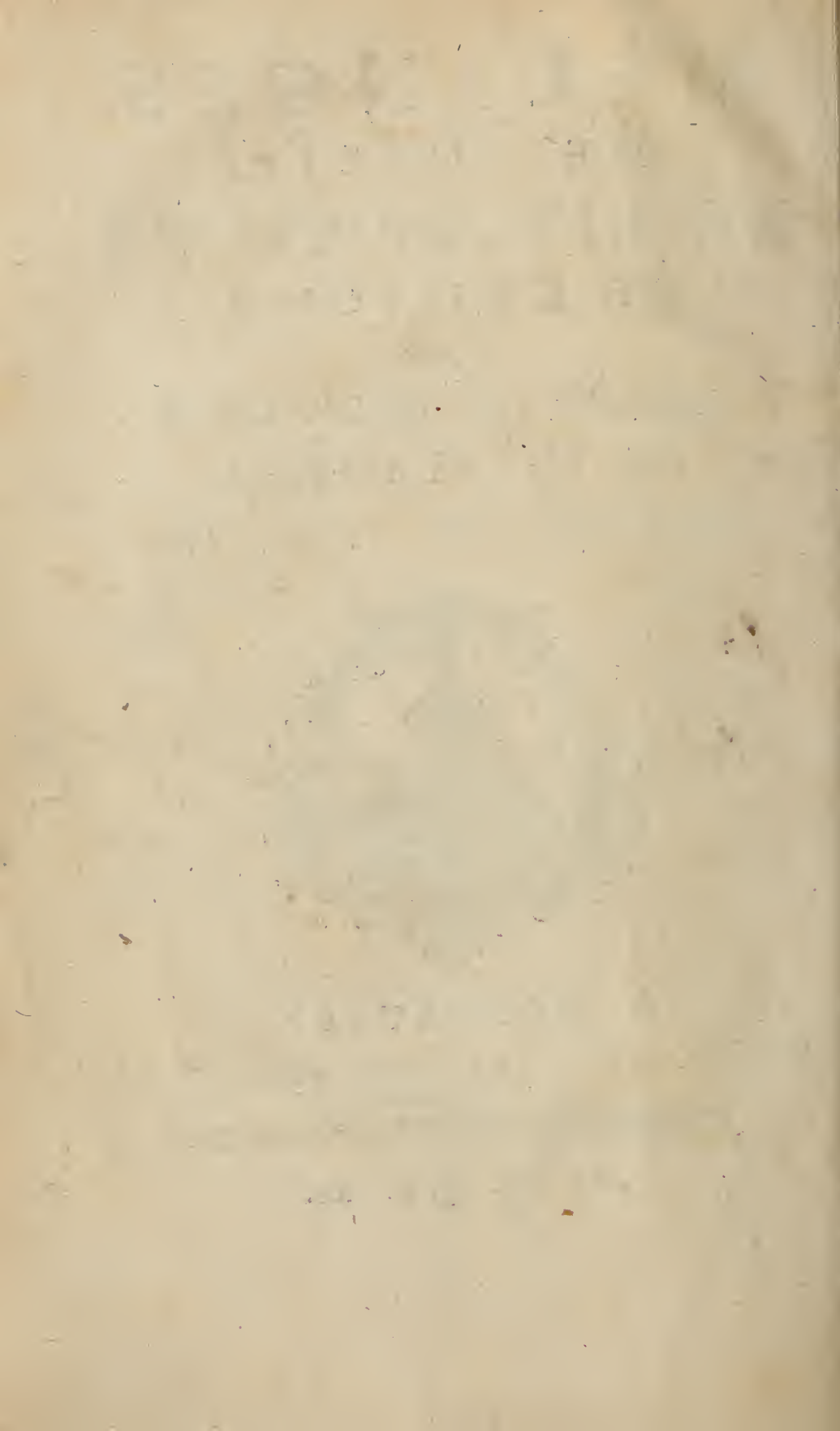
Chez Jean - François TEULIERES Imprimeur du Roi  
& de l'Académie.

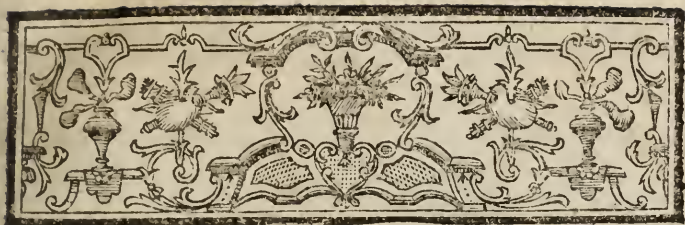
---

M. DCC. L.

Avec Privilège du Roi.







A MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE SAINT-FLORENTIN

Ministre & Secrétaire d'Etat,  
Commandeur des Ordres du  
Roi, Chancelier de la Reine,  
Protecteur de l'Académie  
Royale des Belles Lettres de  
Montauban.

*M*ONSEIGNEUR,

*C'est à son Protecteur, c'est  
à son Mécène, que l'Académie*

# ÉPÎTRE.

*a l'honneur d'offrir ce tribut de son amour & de sa reconnoissance. Elle sait que pour vous plaire elle doit oublier ici vos autres titres, & s'imposer un rigoureux silence sur toutes vos vertus. Heureusement pour elle, l'histoire de son établissement n'est que l'histoire de vos bienfaits; & tous les siècles ont appris à l'Univers qu'il est réservé aux grands Hommes & aux grands Ministres de s'intéresser comme vous le faites, MONSEIGNEUR, au progrès*



ÉPÎTRE.

*des Sciences & des Arts.*

*Nous sommes avec un profond respect,*

MONSEIGNEUR,

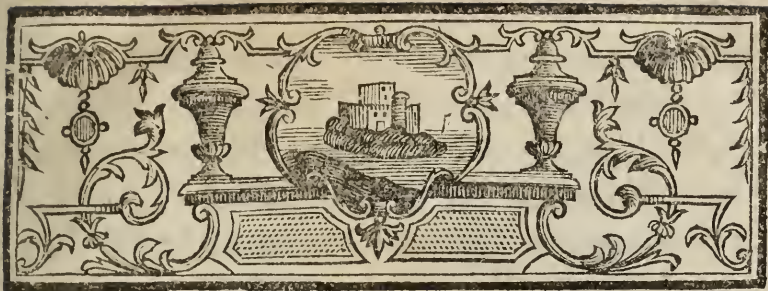
*Vos très-humbles & très-obéïssans serviteurs.*

LES ACADEMICIENS DE L'ACADEMIE  
des Belles Lettres de Montauban.

DE BERN OY Secrétaire perpétuel.

a iij





HISTOIRE  
DE L'ACADEMIE  
DES BELLES LETTRES  
DE MONTAUBAN.

**L'**ACADEMIE des Belles Lettres de Montauban, qui dans la dernière forme qu'il a plû au Roi de lui donner, s'est fait une gloire de prendre, autant qu'elle a pû, l'esprit de l'Académie Françoise, étoit destinée à lui ressembler dans ses premiers commencemens. Comme cette Compagnie célèbre, elle doit sa naissance à des Assemblées particulières de Littérature, formées d'abord sans aucun projet fixe, sans aucune vûe d'établissement solide. Ce fut en 1730 que M. de la Mothe-Monlausur Conseiller à



la Cour des Aides, M. le Franc Avocat général de la même Compagnie, aujourd'hui premier Président, M. le Comte de Miran & M. de Saint-Bear, épris des charmes de l'Eloquence & de la Poësie, résolurent d'en faire régulièrement, un jour de la semaine, le principal sujet & la matière de leurs entretiens. Il est singulier que pour rendre un compte exact de la manière dont ils exécuterent cette résolution, il ne faille que raconter ce que faisoient dans la Capitale, il y

En 1630. avoit alors justement cent ans, quelques illustres amis dont les savantes conversations firent naître à un grand Ministre la pensée de fonder l'Académie Françoise. On peut en effet dire littéralement de ceux-là, ce que M. Péliſſon a écrit de ceux-ci: *Que lorsqu'ils s'assembloient, ils s'entretenoient familièrement, comme ils eussent fait en une visite ordinaire, & de toutes sortes de choses, d'affaires, de nouvelles, de Belles Lettres: Que dès que quelqu'un de la Compagnie avoit fait un ouvrage, comme il arrivoit souvent, il le communiquoit volontiers aux autres, qui lui en disoient librement leur avis; & que leurs*

Hist.  
de l'Acad.  
Franc.

conférences étoient précédées ou suivies, tantôt d'une promenade, tantôt d'un repas qu'ils faisoient ensemble. Ils tinrent leur première séance chez M. le Franc ; & dans le cours de la même année ils associèrent à leurs exercices M. de Blaszy de Bernoy, M. de Natalis, M. d'Escorbiac de Lustrac, M. de Caussade, & feu M. Pradal Conseiller à la Cour des Aides.

Cette Société, que les Nouvelles Journ. Hist. publiques de ce temps-là se hâtèrent de de Verdun. faire connoître sous le nom de Société Nov. 1730. Littéraire, acquit un nouveau trait de Art. I. N. ressemblance avec l'Académie Française III.  
par les différentes contradictions qu'elle eut à essuyer. Les Associés furent attaqués sur tous les tons ; mais comme ils ne cherchoient dans leurs travaux que leur satisfaction & leur utilité particulière, ils n'eurent à se justifier sur rien, & ils se contenterent de faire imprimer une Critique également juste & modeste d'une Ode satyrique publiée contre eux. Ils eurent cependant le plaisir de trouver des admirateurs & des émules jusque dans les provinces du Royaume les plus reculées. M. l'Ollivier Substitut de M. le

Procureur général du Parlement de Rennes & de M.<sup>rs</sup> les Procureurs Syndics des Etats de Bretagne, leur témoigna dans une Epître en vers François, un desir ardent d'être initié à leurs mystères. L'initiation lui fut accordée; & il se fit un devoir de la payer comptant par des vers Latins adressés à la Société.

Un badinage élégant & une sage gaieté caractérisoient ordinairement les ouvrages des Associés. Ils n'avoient, ce semble, mis d'abord la Poësie à la tête de leurs exercices, que pour la maintenir dans la possession où elle est (a) d'attirer & d'unir les hommes par la douceur de ses chants.

Comme les membres de la Société n'étoient encore liés entr'eux que par les loix de l'amitié, leurs affaires particulières les obligerent souvent de se séparer, & leurs exercices furent enfin interrompus jusques à l'année 1740. Ils se rassemblèrent alors avec une nouvelle ardeur;

(a) *Dictus & Amphion Thebana conditor arcis,  
Saxa movere sono testudinis, & prece blandâ  
Ducere quò vellet.*

Horat. Art. Poétique



& le succès éclatant qu'avoit eu à Paris la Tragédie de Didon de M. le Franc, ne contribua pas peu à ranimer leur émulation. Ils songerent d'abord à augmenter le nombre des Associés. Les dispositions du Public, qui avoit heureusement changé à leur égard, favorisèrent leur dessein. La plûpart de ceux qui cultivoient les Belles Lettres à Montauban, souhaiterent, à l'envi les uns des autres, d'être admis aux Assemblées de la Société, qui étoient devenues plus sérieuses & plus régulières; & l'on y reçût presque en même temps M. d'Aumont, M. Pradal, M. du Breilh, M. le Franc Capitaine au Régiment d'Infanterie de Monseigneur le Dauphin, M. Forestier, M. Cathala, M. l'Abbé Bellet, M. l'Abbé Delfios & M. du Roy.

L'année suivante la Société fit encore de nouvelles acquisitions en adoptant M. l'Abbé la Tour, M. de Montlausur Baron de Vabre, M. Massip, M. l'Abbé le Franc, alors grand Archidiacre de l'Eglise de Montauban, & à présent Evêque du Puy, M. Duclos, M. Carrere, M. la Prade & M. Debrocard.

Si l'on en croit l'élégant Historien de l'Académie de Soissons, tout annonçoit, tout promettoit même une Académie à Montauban sous l'épiscopat de M. Colbert, & lorsque M. Foucault y étoit Intendant (b). Les témoignages d'estime & d'amitié que ces deux grands hommes y prodiguoient, pour ainsi dire, aux amateurs des Lettres, donnerent lieu à cette sorte de prédiction de M. d'Héricourt. On eût dit que la nouvelle Société s'étoit chargée de l'accomplir. En 1741 M. le Franc fit les premières démarches auprès de M. le Comte de Saint-Florentin pour obtenir du Roi, par l'entremise de ce Ministre, l'établissement d'un Corps Littéraire à Montauban; & il joignit à sa lettre dans cette occasion un projet des Statuts que la Société avoit rédigés dans ses conférences. M. le Comte de Saint-Florentin accueillit l'un & l'autre avec bonté: & les Associés profitèrent de cette circonstance favorable pour le prier de les recevoir sous sa protection;

(b) *Primoribus istis in unum convenientibus viris; nihil dubii est quin omnia, ad instituendam hanc Academiam, sint eo procliviora, quod Rex, &c.*

ce qu'il voulut bien leur accorder.

Cependant la ville de Montauban, assemblée en Conseil général le 7 mai de la même année, délibéra de demander au Roy des Lettres patentes pour ériger la Société Littéraire en Académie des Sciences & Belles Lettres ; & il fut donné pouvoir aux Consuls & Syndics d'en poursuivre l'expédition au nom de la Communauté.

Le premier fruit de la Requête présentée au Roi à ce sujet, fut une Lettre de M. le Comte de Saint-Florentin à M. l'Escalopier Intendant, par laquelle ce Ministre lui apprenoit que Sa Majesté approuvoit *les Assemblées de la Société Littéraire, & qu'Elle se proposoit même de lui accorder toute sorte de marques de sa protection.* *Du 17 sep<sup>r</sup>  
tembre  
1741.*

Les Associés, au comble de leur joie, se hâtèrent d'en donner avis à leurs Confrères absens, qui saisirent cette occasion pour renouveler les engagements qu'ils avoient déjà pris avec la Société. Les uns & les autres ne songerent plus deslors qu'à mettre le Public à portée de juger de leurs travaux &



de leurs exercices. Ils obtinrent du Roi la permission de tenir des Assemblées publiques, & de célébrer, selon l'usage de l'Académie Française, la fête de Saint Louis, qu'ils choisirent pour leur patron. Ils assistèrent le 25 août 1742 à une  
*M. de Verthamon.* Messe célébrée par M. l'Evêque de Montauban, durant laquelle on chanta le Pseaume *Diligam*, motet à grand chœur de feu M. Gilles, exécuté par la musique du Chapitre. Cette Messe fut suivie de l'*Exaudiat* pour le Roi, & d'un Panégyrique de Saint Louis, prononcé par M. l'Abbé la Tour Chanoine Sacriste de l'Eglise de Montauban, l'un des Associés.

Le même jour, après midi, les Membres de la Société se rendirent à l'Evêché, & tinrent leur Assemblée dans la grand-Salle qui avoit été préparée pour les recevoir. Le Directeur de quartier ayant ouvert la séance, plusieurs des Associés lûrent des ouvrages de leur composition, en prose ou en vers ; & la Société eut lieu de s'applaudir du concours & de l'indulgence du Public dans cette occasion.

Sur la fin de cette même année M.

l'Abbé le Franc, l'un des Associés, fut nommé à l'Evêché du Puy; & la Société se hâta de lui témoigner par ses Députés l'intérêt sensible qu'elle prenoit à son élévation. Ce Prélat se trouvant à Paris, sollicita vivement auprès du Ministre toutes les graces que la Compagnie desira obtenir de Sa Majesté.

Le zèle des Associés croissant tous les jours, la société dans les premières Assemblées de 1743, résolut de faire imprimer un Recueil de ses ouvrages. L'exécution suivit de si près le projet, que dans le cours de cette année on vit en effet paroître ce Recueil, imprimé à Toulouse, avec approbation & privilége du Roi. Il contient en partie les *Chez J. F. Forest.* Ouvrages qui avoient été lûs dans l'Assemblée publique de 1742.

M. de Verthamon, Evêque de Montauban, persuadé que l'étude des Lettres forme également des Citoyens à l'Etat & des Ministres à la Religion, donna pour lors au Public une preuve éclatante de l'opinion favorable qu'il avoit conçue des exercices des Associés. Il destina la somme de deux cens cinquante livres,

pour donner tous les ans, le jour de Saint Louis, un prix de pareille valeur à celui qui, au jugement de la Société Littéraire, se trouveroit avoir fait le meilleur Discours sur un sujet relatif à quelque point de morale tiré des livres Saints. La Société, en applaudissant aux intentions & à la générosité de ce Prélat, s'imposa, pour le jugement des ouvrages, des loix qui ont le caractère de Règlement depuis qu'elle a été érigée en Académie de Belles Lettres. Nous placerons à la suite des pièces justificatives de cet abrégé historique, les différens sujets qui ont été successivement proposés aux Auteurs.

En 1748, suivant les vûes de M. de Verthamon Evêque de Montauban, & avec l'agrément de M. le Comte de Saint-Florentin, le prix de deux cens cinquante livres dont ce Prélat a bien voulu confier la distribution au jugement de la Compagnie, a été converti en une bourse de cent jetons d'argent de pareille valeur, portant d'un coté les armes du Fondateur du prix, & de l'autre celles de l'Académie, avec ces paroles dans l'exergue;



l'exergue : *Academia Montalbanensis fundata auspice Ludovico XV, Patre Patriæ, Pio, Felici, Augusto. Imperii anno XXIX.* Les coins en ont été gravés par le sieur du Vivier, & c'est de l'aveu des connoisseurs un des chefs-d'œuvre de ce célèbre Artiste.

Pour reprendre la suite des événemens qui composent l'histoire de l'Académie, il faut remonter au mois de novembre 1743, temps auquel M. l'Abbé de Verthamon grand Archidiacre de l'Eglise de Montauban & grand Vicaire de l'Evêché, fut mis au nombre des Associés. M. l'Abbé Pradal Chanoine Théologal de la même Eglise, fut reçu parmi eux au mois de juin 1744.

La Société Littéraire, qui n'étoit, comme on voit, occupée qu'à mériter des Lettres patentes, fut agréablement surprise quand elle apprit tout à coup que le Roi venoit de lui en accorder. Elle eut d'autant plus raison d'être flattée de cette nouvelle, que ce grand Prince étoit alors à la tête de ses armées, & que la rapidité de ses conquêtes sembloit devoir épuiser son attention, en



lui ôtant jusqu'au loisir de s'occuper de quelque autre objet. Mais ce qui mit le comble à la satisfaction des Associés, c'est que Sa Majesté approuva le zèle qu'ils avoient montré pour faire regner entr'eux cette égalité Académique qui ne leur paroissoit pas compatible avec des Académiciens Honoraires dans une Académie de Belles Lettres. De sorte que, suivant leurs desirs, leur liste ne fut composée que de trente Académiciens ordinaires. Le Roi ne laissa pas de leur accorder en même temps la liberté de s'associer dix Académiciens étrangers.

Nous ne ferons point ici le détail de quelques oppositions que les nouveaux Académiciens eurent à surmonter lors de l'enregistrement de leurs Lettres patentes. Outre que le Parlement de Toulouse n'y eut aucun égard, il faut que nous évitions tout ce qui pourroit faire soupçonner l'Académie d'être dans le goût de venger les injures de l'ancienne Société Littéraire.

Nous ne pouvons cependant passer sous silence les difficultés qui s'éleverent entre les Consuls & l'Académie, au sujet

du cérémonial de l'Assemblée publique du jour de Saint Louis dans la grand-Salle de l'Hôtel de Ville. M. le Comte de Saint-Florentin ayant eu la bonté d'en informer le Roi, Sa Majesté fixa & déterminâ par un Règlement particulier ce qu'Elle vouloit être désormais exécuté dans cette occasion.

On peut voir dans les archives de la Compagnie, & dans les registres de l'Hôtel de Ville, qu'en 1747 le Ministre décida de même en faveur de l'Académie quelques nouvelles difficultés qui s'étoient encore élevées au sujet du cérémonial dont nous parlons.

Dans les premières Assemblées de l'année 1745 l'Académie s'empressa de faire usage de la liberté que le Roi lui avoit laissée de choisir & de nommer des Associés Etrangers; & elle fut bien flattée d'être en état de former & d'envoyer à M. le Comte de Saint-Florentin la liste imprimée parmi les pièces justificatives qui sont à la suite de cet Abrégé historique.

L'Académie, dans le cours de cette même année, donna au Public un second

Recueil de ses ouvrages; & elle perdit peu de temps après, M. l'Abbé Delfios, qui fut remplacé par M. de Savignac Président du Présidial de Montauban. Dans l'intervalle de quelques mois elle eut encore la douleur de perdre M. l'Abbé le Franc premier Président de la Cour des Aides, qui dans toutes les occasions avoit signalé son zèle & son amour pour la Compagnie. Sa place a été remplie par M. l'Abbé de Villars-Lugein Chanoine de l'Eglise de Montauban, Abbé de Saint-Marcel, & de l'Académie des Jeux Floraux.

Jusqu'ici l'Académie avoit été errante, pour ainsi dire, ayant accoutumé de tenir ses assemblées ordinaires chez le Directeur de quartier. Il n'y avoit qu'environ deux ans que M. Forestier, à l'exemple de ce généreux citoyen d'Athenes qui recevoit chez lui les Philosophes, avoit consacré son cabinet & ses livres aux séances de la Société. Mais enfin les Consuls, en exécution de l'article IX du Règlement donné par le Roi, & des ordres de Sa Majesté, pourvurent au logement dont l'Académie avoit besoin



pour tenir ses assemblées ordinaires ; & une Ordonnance de M. l'Escalopier <sup>Du 25. sep-</sup> Intendant fixa & régla la manière dont <sup>temb. 1745.</sup> la Communauté devoit remplir les obligations qui étoient la suite de cet arrangement. La Compagnie en témoigna sa reconnoissance à M. le Comte de Saint-Florentin par les vers suivans, de la composition de M. le Franc :

La France sous Louis triomphe aux champs de Mars,

Ministré adoré ; tes regards

Font triompher ici Thalie & Melpomène.

C'est ainsi qu'Auguste & Mécène

Travailloient de concert pour Rome & pour les Arts.

Le 15 août de cette année l'Académie avoit commencé à tenir son Assemblée publique dans l'Hôtel de Ville avec le cérémonial prescrit par le Roi. Dès qu'elle fut ainsi en possession des privilèges que le Roi lui avoit accordés, libre des soins & des sollicitudes qui avoient si souvent été le sujet de ses conférences & de ses délibérations, elle tourna toutes ses vûes du côté de l'étude & du travail. La plupart des Académiciens s'empresserent d'apporter, pour ainsi dire, au trésor commun, des ouvrages de leur



composition ; & c'est de ce fonds que la Compagnie a tiré de quoi fournir aux Assemblées publiques.

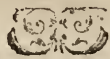
M. l'Abbé des Fontaines Académicien Associé, étant mort dans le cours de l'année 1747, M. Freron fut élu à sa place, & se chargea de donner, pour son tribut, à l'Académie, l'Eloge historique de son prédécesseur.

Quand on eut résolu d'abattre les portes de la ville de Montauban, le Ministre en 1748 jugea à propos de rendre l'Académie dépositaire des Inscriptions qui en faisoient l'ornement, & qui dépoisoient du zèle des Montalbanois pour transmettre à la postérité les événemens mémorables du regne de Louis XIV & de Louis XV. Ces Inscriptions fourniront un jour aux Académiciens la matière de quelque savante dissertation.

Il y avoit un dernier article à consumer, & qui tenoit bien à cœur à la Compagnie ; c'étoit le privilége qui lui avoit été promis par l'article xxxiv du Règlement donné par le Roi. Au mois de décembre 1749 Sa Majesté lui accorda cette grace. Elle lui étoit nécessaire pour

remplir les obligations qui lui ont été imposées, & pour satisfaire aux engagements qu'elle a contractés avec le Public. L'impression du présent Recueil est le premier usage qu'elle fait de ce privilège.

La reconnoissance de l'Académie nous oblige de publier ici que plusieurs Auteurs célèbres lui ont fait présent de leurs ouvrages; & nous pouvons citer, entr'autres, M. Racine, M. de Voltaire, M. l'Abbé des Fontaines, M. Titon du Tillet, &c. Quelques autres ont daigné lui faire part de leurs découvertes. Il en est un qui a eu la bonté de lui dédier dans les formes un Poëme : c'est M. de la Soriniere Académicien de l'Académie d'Angers. On juge bien que la Compagnie met au nombre de ses richesses littéraires les productions de ceux de ses Membres que le Public a jugées dignes de son attention : nous parlons des Oeuvres de M. le Franc, & des Traductions ou compositions Italiennes de M. l'abbé Venuti. Nous pouvons d'autant moins nous dispenser d'en faire mention en cet endroit, que l'Histoire de l'Académie ne sera désormais que l'histoire de ses ouvrages.



---

## LETTRES PATENTES DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A tous présens & à venir, Salut. Nos amés & féaux les Consuls, Syndics & Communauté de notre ville de Montauban nous ont fait représenter qu'en l'année 1730 il s'étoit formé dans ladite ville une Société Littéraire dont le zèle & le travail, ainsi que les talens de ceux qui la composent, ont déjà mérité l'attention du Public. En effet les témoignages qui nous en furent rendus en 1742, nous déterminèrent à permettre à ladite Société de s'assembler, & il ne lui manquoit qu'un établissement solide, qui ne nous parût plus devoir être différé, ni refusé à l'empressement desdits Consuls & Syndics, qui ont même offert leurs Salles pour y tenir les Assemblées publiques & particulières. Ce zèle de leur part, & les ouvrages d'Eloquence & de Poésie publiés par la plupart des Membres de cette Société, nous donnent lieu d'en attendre des progrès aussi considérables



que ceux de plusieurs Sociétés semblables, qui se sont établies depuis notre avènement à la Couronne. Et voulant mettre celle de notredite ville de Montauban en état de remplir l'objet qu'elle se propose, Nous avons bien voulu non seulement autoriser ses Assemblées, mais encore lui donner des Règlemens nécessaires pour en maintenir l'ordre & la splendeur. A ces Causes, de notre grace spéciale, pleine puissance, & autorité royale, Nous avons permis, approuvé & autorisé, & par ces présentes signées de notre main, permettons, approuvons & autorisons lesdites Assemblées & Conférences. Voulons qu'elles soient faites & continuées dans notredite ville sous le titre d'ACADEMIE DES BELLES LETTRES, que nous avons mise & mettons sous la protection particulière de notre amé & féal Louis Phélypeaux, Comte de Saint-Florentin, Secrétaire d'Etat, Commandeur de nos Ordres, & Chancelier de la Reine notre très-chère épouse & compagne. Voulons aussi que le nombre des personnes qui la composent, soit fixé & limité à trente Académiciens ordinaires, à dix Associés étrangers, & au premier Consul de notredite ville de Montauban, qui sera



*Académicien né, conformément aux Statuts & Règlemens ci-attachés sous le contrescel de notre Chancellerie, que nous avons agréés & approuvés, ainsi que tous autres qui seront jugés nécessaires & convenables, sans qu'il soit besoin d'autres Lettres de nous que les présentes, par lesquelles nous confirmons dès maintenant, comme pour lors, tout ce qui sera fait pour ce regard. Permettons en outre à ladite Académie d'avoir un Sceau, tel qu'il est spécifié dans lesdits Statuts, article XXX, pour sceller tous les actes qui émaneront d'elle. Voulons en outre qu'elle soit composée des personnes dont la liste est ci-attachée sous le contrescel de notre Chancellerie, lesquels nous avons nommés & nommons pour cette fois; laissant auxdits Académiciens la liberté de remplir les places qui vacqueront à l'avenir, par la voie d'élection, conformément auxdits Statuts. Mais attendu que ladite Académie n'est actuellement composée que de vingt-sept personnes, nous avons nommé & nommons, pour cette fois seulement & sans tirer à conséquence, pour remplir le nombre de trente porté par lesdits Statuts, nos amis & féaux Conseillers en nos Conseils, les sieurs de Verthamon*

Evêque de notre dite ville de Montauban, l'Escalopier Commissaire départi en la généralité dudit Montauban, & le Franc premier Président en notre Cour des Aides & Finances de ladite ville : lesquels en cas de décès, seront, ainsi que les autres Académiciens, remplacés par la voie d'élection, & en la forme portée par lesdits Statuts. Voulons aussi & entendons que lesdits Académiciens jouissent des mêmes honneurs, privilèges, franchises & libertés dont jouissent ceux de nos Académies de Paris, à l'exception du droit de committimus. Si donnons en mandement à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans notre Cour de Parlement à Toulouse, & à tous autres nos Officiers & Justiciers qu'il appartiendra, que ces présentes ils aient à faire enregistrer, & icelles garder & observer selon leur forme & teneur : Car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes. Donné à Dunkerque, au mois de juillet, l'an de grace 1744, & de notre regne le 29.<sup>e</sup> Signé LOUIS. Et plus bas, Par le Roi, PHELIPEAUX. Visa, DAGUESSEAU, pour établissement d'une Académie des Belles Lettres en la ville de Montauban.

---

## LISTE

### DES MEMBRES DE L'ACADEMIE.

**A**NTOINE DE MONTLAUSUR  
DE LA MOTHE Doyen de la  
Cour des Aides.

JEAN-JACQUES LE FRANC Avocat  
général de la Cour des Aides, de  
l'Académie des Jeux Floraux.

JEAN-JACQUES DE VERDUSAN  
COMTE DE MIRAN, de l'Académie  
des Jeux Floraux.

NICOLAS-JOSEPH TEMPLE SIEUR  
DE SAINT-BEAR, Ecuyer.

MATHURIN DE BLAZY SIEUR  
DE BERNOY, Ecuyer, *Secrétaire  
perpétuel.*

JEAN - BAPTISTE DE NATALIS  
Trésorier de France.

LOUIS DE CAHUSAC Ecuyer.

LOUIS D'ESCORBIAC DE LUSTRAC  
BARON DU BOUSQUET.



JEAN-SAMUEL GALABERT D'AUMONT  
Conseiller à la Cour des Aides.

JULIEN-BERNARD DE PRADAL  
Conseiller à la Cour des Aides.

JACQUES DU BREILH Trésorier de  
France.

LOUIS LE FRANC Capitaine au  
Régiment d'Infanterie de Monseigneur  
le Dauphin.

CHARLES BELLET Prêtre Bénéficiaire  
du Chapitre Cathédral.

JEAN-GEORGE LE FRANC Evêque  
du Puy.

ANTOINE FORESTIER Avocat à  
la Cour des Aides.

JEAN DE CATHALA-COUTURE  
Avocat à la Cour des Aides.

ETIENNE DELFIOS Prêtre Chanoine  
de l'Eglise de Montauban.

PIERRE DU ROY Ecuyer.

BERTRAND DE LA TOUR Chanoine  
Sacriste, Curé de Saint-Jacques,  
Vicaire général de l'Evêché de Mon-  
tauban.



JOSEPH-CHARLES DE MONTLAUSUR  
BARON DE VABRE, Capitaine au  
Régiment de Cavalerie Commissaire  
général.

JEAN-BAPTISTE MASSIP Avocat  
au Parlement.

ANTOINE CARRERE Lieutenant en  
l'Election, Subdélégué de M. l'Inten-  
dant.

FRANÇOIS DUCLOS Avocat au Par-  
lement, de l'Académie des Jeux Flo-  
raux.

JEAN DEBROCA Procureur du Roi  
au Présidial de Montauban.

JEAN LONJON DE LA PRADE  
Conseiller à la Cour des Aides.

BALTHAZAR DE VERTHAMON  
grand Archidiacre, Vicaire général  
de l'Evêché de Montauban.

FRANÇOIS DE PRADAL Chanoine  
Théologal de l'Eglise de Montauban.

MICHEL DE VERTHAMON Evêque  
de Montauban.

GASPARD - CESAR - CHARLES  
L'ESCALOPIER Intendant de Mon-  
tauban.

DE L'ACADEMIE. xxxj

LOUIS LE FRANC premier Président  
de la Cour des Aides de Montauban.

LE PREMIER CONSUL *Académicien*  
*né.*

*Fait à Dunkerque le dix-neuvième jour  
de juillet mil sept cens quarante-quatre.*  
Signé LOUIS. Et plus bas, PHELYPEAUX.



---

## REGLEMENT DONNE' PAR LE ROI.

**L**E ROI voulant donner des marques de son affection à l'Académie des Belles Lettres que Sa Majesté a établie à Montauban, Elle a résolu le présent Règlement, qu'Elle veut & entend être exactement observé.

### PREMIEREMENT.

L'Académie de Montauban, érigée sous le titre d'ACADEMIE DES BELLES LETTRES, sera composée de trente Académiciens, & du premier Consul de la ville de Montauban, qui sera Académicien né.

#### I I.

Il y aura en outre dix Associés Etrangers, dont le nombre ne pourra être augmenté, sous quelque prétexte que ce soit.

#### I I I.

Elle aura un Protecteur perpétuel, qui sera élu à la pluralité des voix par les Académiciens, & qui ne pourra cependant être nommé qu'avec l'agrément de Sa Majesté.

#### IV.

## I V.

*Le Protecteur ne sera pris que dans le nombre des Princes, Cardinaux, Ministres, & Gouverneurs de la province; & le Roi a nommé, nommé & établit pour cette fois seulement, le sieur LOUIS PHELYPEAUX Comte de Saint-Florentin, Marquis de la Vrilliere, Gouverneur de Gergeau, Ministre & Secrétaire d'Etat, Chancelier de la Reine, & Commandeur des ordres de Sa Majesté.*

## V.

*L'Académie aura pour Patron SAINT LOUIS Roi de France. Le jour de la fête, il sera célébré une grand' Messe dans l'Eglise paroissiale, où le Panégyrique du Saint sera prononcé par le Prédicateur qui sera nommé par l'Académie. L'après midi du même jour il sera tenu une Séance publique à l'Hôtel de Ville, où les Consuls assisteront en corps, avec leurs robes, marques & ornemens de leurs dignités. Ils seront placés à la gauche du Directeur, qui présidera à l'Assemblée; & ce jour lesdits Consuls feront à l'Académie les honneurs de l'Hôtel de Ville, en se conformant au cérémonial observé en pareil cas entre l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, & les Capitouls de la même ville.*



## V I.

*Il sera élu un Directeur tous les trois mois pour présider aux Assemblées, les convoquer extraordinairement, quand il sera nécessaire, porter la parole dans les Assemblées, maintenir la discipline, proposer les points à délibérer, les Sujets à recevoir, & prononcer les délibérations.*

## V I I.

*Il sera élu un Secrétaire, qui tiendra trois registres. Dans le premier seront inscrites les délibérations; dans le second tous les ouvrages de la composition des Académiciens; dans le troisième les ouvrages étrangers concernant les Belles Lettres.*

## V I I I.

*Dans les Assemblées il n'y aura de place fixe que pour le Directeur; & le Secrétaire sera assis vis-à-vis de lui. En l'absence ou maladie du Directeur actuel, l'Exdirecteur tiendra la séance, & ainsi successivement en cas de maladie ou d'absence de celui-ci. Tous les Académiciens & Associés se placeront sans distinction.*

## I X.

*Les Assemblées ordinaires de l'Académie se tiendront dans l'Hôtel de Ville, dans une*

Salle destinée à cet effet, tous les jeudis depuis quatre heures jusqu'à sept. Et si le jeudi se trouve un jour de fête, l'Assemblée se tiendra le mercredi à la même heure.

## X.

Les vacances de l'Académie commenceront le 15 septembre, & finiront le 11 novembre. Elle vaquera en outre pendant la quinzaine de Pâques, la semaine de la Pentecôte, & depuis Noël jusques aux Rois.

## X I.

Les Académiciens seront assidus aux Assemblées. On ne s'y occupera que de sujets purement Académiques, sans entrer dans les matières de Religion ou d'Etat, ni rien souffrir de licencieux ou de satyrique.

## X I I.

Il sera travaillé à une Histoire générale de la ville de Montauban & de la Province. Cet ouvrage se fera par l'Académie en commun, sur les mémoires qui seront rassemblés par ceux des Académiciens qui seront choisis par l'Académie.

## X I I I.

Outre tous les ouvrages auxquels toute l'Académie pourra travailler en commun, chaque Académicien choisira quelque objet

particulier de ses études ; & par le compte qu'il en rendra dans les Assemblées, il tâchera d'enrichir de ses lumières tous ceux qui composent l'Académie, & de profiter de leurs remarques.

## X I V.

Dans chaque Assemblée il y aura quelques Académiciens obligés à tour de rôle d'apporter quelques Ecrits de leur composition ; & ceux qui y seront présens, feront leurs remarques sur ce qui aura été prononcé.

## X V.

Tous les Ecrits que les Académiciens apporteront aux Assemblées, seront par eux laissés le jour même entre les mains du Secrétaire, pour y avoir recours dans l'occasion. Le titre & un extrait de l'ouvrage seront inscrits dans les registres de l'Académie, comme il est porté par l'article VII.

## X V I.

L'Académie veillera exactement à ce que dans les occasions où quelques Académiciens seront d'opinions différentes, ils n'emploient aucun terme de mépris ou d'aigreur l'un contre l'autre, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits ; & lors même qu'ils combattent les sentimens de quelques Savans

que ce puisse être, l'Académie les exhortera à n'en parler qu'avec ménagement.

## XVI I.

L'Académie chargera quelques Académiciens de lire les ouvrages importans dans le genre d'étude auquel elle doit s'appliquer, qui paroîtront, soit en France, soit ailleurs; & celui qu'elle aura chargé de cette lecture, en fera son rapport à la Compagnie, sans en faire la critique, en remarquant seulement s'il y a des vûes dont elle puisse profiter.

## XVII I.

L'Académie examinera les ouvrages en tout genre que les Académiciens se proposeront de faire imprimer. Elle n'y donnera son approbation qu'après une lecture entière faite dans des Assemblées, ou du moins qu'après un examen & rapport fait par ceux que la Compagnie aura commis à cet examen; & nul des Académiciens ne pourra mettre aux ouvrages qu'il fera imprimer, le titre d'Académicien, s'ils n'ont été ainsi approuvés par l'Académie.

## XIX.

Les approbations données par l'Académie aux ouvrages des Académiciens & Associés, seront signées, de l'ordre de la Compagnie,



*par le Secrétaire perpétuel.*

X X.

*Ceux qui ne sont point de l'Académie ne pourront assister ni être admis aux Assemblées ordinaires, si ce n'est quand ils seront conduits par le Secrétaire pour y lire quelque ouvrage intéressant.*

X X I.

*Le Secrétaire sera exact à recueillir sur les différens registres de l'Académie tout ce qui aura été proposé, agité, examiné & résolu par la Compagnie. Il signera tous les actes qui seront délivrés, soit à ceux de la Compagnie, soit à tous autres qui auront intérêt d'en avoir : & à la fin de chaque année, il donnera au Public un extrait de ses registres, ou une histoire raisonnée de ce qui se sera fait de plus remarquable dans l'Académie. Avant l'impression le Recueil sera envoyé au Protecteur, & il ne sera imprimé qu'après qu'il l'aura renvoyé avec son approbation.*

X X I I.

*Les registres, titres & papiers concernant l'Académie, demeureront toujours entre les mains du Secrétaire. Il en sera fait un inventaire, que le Directeur dressera ; & au mois de décembre de chaque année l'inventaire*

*sera recolé par le Directeur en place, & augmenté de tout ce qui se trouvera avoir été ajouté pendant toute l'année.*

## X X I I I.

*Le Secrétaire sera perpétuel; & lorsque par maladie ou par autre raison considérable, il ne pourra venir à l'Assemblée, ses fonctions seront remplies par le Sous-Secrétaire que la Compagnie aura nommé la veille de la Saint Louis.*

## X X I V.

*Nul ne sera proposé pour remplir aucune des places d'Académicien, s'il n'est de bonnes mœurs, de probité reconnue, & de l'âge au moins de vingt-cinq ans, & s'il n'a donné des preuves de capacité.*

## X X V.

*Nul ne pourra aussi être proposé, s'il est Régulier & attaché à quelque Ordre de Religion, si ce n'est pour remplir quelque place d'Associé.*

## X X V I.

*Un Académicien ne pourra être destitué que pour faute grave & indigne d'un homme d'honneur. Mais pour que la destitution ait lieu, il sera nécessaire que la délibération tenue à ce sujet, ait été approuvée par le*  
c.iiiij

Proteſteur de l'Académie; & ce ne ſera qu'après ce préalable, qu'elle pourra être inſcrite ſur le regiſtre, & enſuite exécutée.

## X X V I I.

Dans l'admiſſion ou deſtitution des Académiciens on donnera les ſuffrages par la voie du ſcrutin. Il en faudra les deux tiers dans une Aſſemblée compoſée de quinze Académiciens au moins.

## X X V I I I.

Lorsqu'un Académicien ſera reçu, on lui fera la lecture des Statuts, qu'il promettra d'observer, & qu'il ſignera. Il prononcera enſuite dans l'Aſſemblée, qui ſera publique, un diſcours de remerciement, auquel le Directeur répondra au nom de la Compagnie.

## X X I X.

Il ne ſera point pris de délibération conſidérable, qu'il n'y ait au moins quinze Académiciens; & les voix ſeront recueillies par le Directeur, qui préſidera toujours l'Aſſemblée; ou, en cas d'abſence ou de maladie, elle ſera préſidée ainſi qu'il eſt expliqué à l'article V I I I.

## X X X.

Le Sceau de l'Académie ſera un Saule; tel qu'il eſt dans les armes de la ville de

Montauban, poussant de sa tige une branche de Laurier, avec ces mots de Virgile : *Miraturque novas frondes.* On scellera de ce sceau toutes les lettres & expéditions de l'Académie.

## X X X I.

Dans la première Assemblée particulière du mois de novembre, on déterminera les fonds nécessaires pour les frais & dépenses de l'Académie pendant le cours de l'année. Ces fonds seront remis au Trésorier qui sera pour lors élu, & qui ne payera que sur les billets signés du Directeur & du Secrétaire; & il rendra compte des fonds qui lui auront été remis, devant ceux des Académiciens qui seront à cet effet nommés.

## X X X I I.

Il sera permis à l'Académie d'établir des Prix pour couronner les ouvrages qui lui seront présentés. Ces prix ne pourront être remportés par les Académiciens ou les Associés.

## X X X I I I.

Il sera permis à l'Académie de faire des Règlements particuliers pour sa police intérieure.

## X X X I V.

Pour faciliter l'impression de divers



ouvrages que les Académiciens pourront composer, Sa Majesté permet à l'Académie de se choisir un Libraire, auquel en conséquence de ce choix, le Roi fera expédier le privilège nécessaire pour imprimer & distribuer les ouvrages des Académiciens, que l'Académie aura approuvés.

X X X V & dernier.

*Vent* Sa Majesté que le présent Règlement soit lû dans la prochaine Assemblée, & inséré dans les registres, pour être exactement observé suivant sa forme & teneur. Fait à Dunkerque le dix-neuvième jour du mois de juillet mil sept cens quarante-quatre. Signé LOUIS. Et plus bas, PHELYPEAUX.



---

## ARREST DU PARLEMENT.

Extrait des Registres du Parlement.

**V**EU les Lettres patentes du Roi accordées par Sa Majesté sur les représentations à Elle faites par les Consuls & Communauté de la ville de Montauban, données à Dunkerque au mois de juillet dernier, signées LOUIS, & plus bas, PHELYPEAUX, & scellées du grand sceau de cire verte, par lesquelles le Roi a érigé la Société Littéraire de la ville de Montauban, en Académie, sous le titre d'Académie des Belles Lettres. Vu aussi les Statuts de ladite Académie, signés LOUIS; ensemble la Liste des Académiciens pour composer ladite Académie, aussi signée LOUIS. Vu aussi la Requête de soit montré au Procureur général du Roi, présentée par Noble Pierre du Roy Ecuyer, un desdits Académiciens, faisant tant pour lui que pour les autres ses Associés, dont il a charge & pouvoir, tendante aux fins du

*registre desdites Lettres patentes, Statuts & Liste, ensemble les dire & conclusions du Procureur général du Roi, mises au dos de ladite requête; & tout considéré. LA COUR a ordonné & ordonne que lesdites Lettres patentes, Statuts & Liste seront enregistrés dans ses registres, pour le contenu en iceux être gardé & observé selon leur forme & teneur. Prononcé à Toulouse, en Parlement, le vingt-unième jour d'août mil sept cens quarante-quatre. Collationné,*  
I. SERRES.



## R E G L E M E N T

Que le Roi veut être observé par  
les Consuls de la ville de Mon-  
tauban à l'égard de l'Académie.

**L**E ROI voulant fixer & déterminer  
ce qui doit être fait & observé entre  
les Consuls de la ville de Montauban &  
l'Académie établie en ladite ville, Sa Ma-  
jesté a résolu le présent Règlement, lequel  
Elle veut & entend être exactement exécuté.

## ARTICLE PREMIER.

La ville de Montauban fournira dans  
l'Hôtel de Ville ou ailleurs, à l'Académie,  
une Salle convenable & décentement meublée,  
pour servir à ses exercices ordinaires, &  
à la tenue de ses Assemblées particulières.

## I I.

Lors de la Séance publique, qui se tiendra  
tous les ans le jour de Saint Louis, les  
Consuls seront obligés de prêter à l'Académie  
la plus grande Salle de l'Hôtel de ville  
qui se trouvera meublée.



## I I I.

*Ce jour-là quand l'Académie sera assemblée, elle enverra son Bedeau avertir les Consuls de son arrivée, & elle se mettra en marche deux à deux.*

## I V.

*Deux Consuls en robe consulaire & en chaperon, se mettront en marche lorsque l'Académie sera sur le seuil de la porte d'entrée; & les uns & les autres marcheront en présence & à pas comptés, & la Garde en haie, de manière à se rencontrer au milieu de la cour d'entrée.*

## V.

*Quand l'Académie & les deux Consuls se seront une fois joints, le premier de ces deux Consuls prendra la gauche de celui qui sera à la tête de l'Académie, & marchera sur une même ligne avec lui; le deuxième en fera autant avec le second Académicien; le reste de la Compagnie continuera de marcher deux à deux, comme avant la jonction.*

## V I.

*La marche continuera en cette forme jusqu'à la porte de la grande salle destinée pour l'Assemblée publique, où se trouvera*

un troisième Consul, qui, comme les deux premiers, accompagnera un Académicien, se plaçant à sa gauche, & marchant de front.

## V I I.

On parviendra ainsi au milieu de cette grande salle, lieu de l'Assemblée publique; & là le premier Consul ou Maire se mettra à la tête des autres Consuls, & au côté gauche de l'Académicien qui conduira la Compagnie.

## V I I I.

Etant arrivés au lieu de la séance, l'Académie & les Consuls se sépareront. L'Académie prendra la droite pour occuper les sièges & les bancs qui lui seront destinés: les Consuls prendront la gauche.

## I X.

Celui qui se trouvera à la tête de l'Académie, présidera à l'Assemblée, fera ouvrir les portes, ordonnera à la Garde de faire observer le silence, fera commencer la séance & en fixera le terme.

## X.

Quand la séance sera finie, pour se retirer, on observera le même ordre qu'on aura observé en entrant; c'est-à-dire, que

*le premier Consul ou Maire prendra le premier Académicien, & marchera à sa gauche; ainsi des autres Consuls. Cela continuera jusqu'à la porte de la Salle, où le premier Consul ou Maire laissera l'Académie, & les trois autres Consuls l'accompagneront dans l'ordre ci-dessus marqué, non seulement jusqu'au milieu de la cour où ils l'auront reçue, mais jusqu'à la porte d'entrée & jusqu'à la rue. Là les Consuls prendront congé de l'Académie, & le cérémonial sera fini. Fait à Metz le treizième jour de septembre mil sept cens quarante-quatre. Signé LOUIS. Et plus bas, PHELYPEAUX.*



REGLEMENT.

## R E G L E M E N T

Observé par l'Académie dans le  
jugement des Ouvrages présen-  
tés pour le Prix.

## P R E M I E R E M E N T.

**L'**ACADEMIE distribuera tous les ans  
dans l'Assemblée publique du jour de  
Saint Louis un Prix de deux cens cinquante  
livres, à celui qui sera jugé avoir fait le  
meilleur Discours sur un sujet relatif à  
quelque point de morale tiré des Livres  
saints, suivant l'usage de l'Académie Fran-  
çoise.

## I I.

Toute sorte de personnes, de quelque  
qualité qu'elles soient, seront reçues à  
prétendre au Prix, hors les Membres de  
l'Académie, qui en doivent être les Juges;  
mais les mêmes Auteurs ne pourront le  
remporter que trois fois.

## I I I.

Les Auteurs ne signeront point leurs  
d



Ouvrages; ils y mettront seulement une sentence, & en fourniront trois copies bien lisibles, qu'ils auront soin d'affranchir, s'ils les envoient par la poste.

## I V.

L'Académie ne recevra point de Discours qui n'ait une approbation signée de deux Docteurs en Théologie.

## V.

Les Ouvrages seront remis au Secrétaire perpétuel de l'Académie dans tout le mois de mai; on n'en recevra aucun au delà de ce terme.

## V I.

Le Secrétaire écrira sur un registre particulier la réception des ouvrages qui lui auront été remis: il y marquera le nom & la demeure des personnes qui les lui auront délivrés, & leur en donnera un récépissé.

## V I I.

Dans la première Assemblée du mois de juin le Secrétaire présentera son registre, pour être vérifié, clos & signé par le Directeur.

## V I I I.

Dans cette même Assemblée on commencera la lecture des ouvrages reçus, & l'on

rejettera ceux qui ne paroîtront point dignes de l'examen.

## I X.

Cette lecture sera continuée dans les Assemblées suivantes. Après quoi les Académiciens se partageront en trois Bureaux, suivant l'ordre du tableau.

## X.

Le Président de chaque Bureau sera élu au sort ; & les Bureaux s'assembleront séparément, ou chez le Président, ou en tout autre lieu qui paroîtra plus commode.

## X I.

Le Secrétaire donnera à chaque Bureau une des trois copies des ouvrages reçûs & admis à l'examen. Pour prévenir la confusion, il coterà par A, B, C, &c. les copies qu'il distribuera ; en sorte que les copies de la même pièce aient toutes trois la même cote.

## X I I.

Dans les Bureaux on fera deux classes des ouvrages de chaque genre ; la première, de ceux qui auront de grandes beautés & peu de défauts ; la seconde, de ceux qui auront de grandes beautés & de grands défauts. Il pourroit y avoir des ouvrages

*d'une troisième espèce, qui auroient beaucoup de défauts & peu de beautés, ou qui n'auroient ni de grandes beautés ni de grands défauts. Ceux-ci ne pourront jamais être admis au concours, & seront communément privés de l'impression.*

## X I I I.

*On donnera constamment la préférence aux ouvrages qui auront été composés dans le goût & sur le modèle des Auteurs de la saine antiquité. C'est à cette règle générale que l'Académie s'est fixée pour juger de la véritable ou de la fausse éloquence.*

## X I V.

*Pour connoître les beautés & les défauts d'un ouvrage, on en examinera, suivant cette règle, le sens, le style & le langage. La beauté du sens & du génie sera considérée la première; puis la noblesse, la hardiesse, la netteté & les autres qualités du style; enfin la pureté du langage.*

## X V.

*Les Ouvrages où l'on trouvera des fautes grossières contre la pureté du langage, seront rejetés, conformément à ce précepte du*

*Législateur de la Poësie Françoisé :*

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme ,  
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux solécisme.

*Art Poétique , Chant I , V. 159.*

## X V I.

*Le Président de chaque Bureau règlera  
l'ordre dans lequel les Ouvrages seront lûs  
& examinés.*

## X V I I.

*Nul Ouvrage ne sera estimé de la première  
ou de la seconde classe , qu'il n'ait au moins  
les deux tiers des suffrages du Bureau.*

## X V I I I.

*Les Ouvrages dont les Auteurs se seront  
fait connoître , ou ceux pour lesquels on  
aura sollicité , seront exclus du concours.  
L'on fera mention du motif de cette exclusion  
dans l'imprimé qui se distribuera à l'Assemblée  
publique du jour de Saint Louis.*

## X I X.

*Les Ouvrages qui ne seront pas nouveaux,  
mais qui auront déjà paru en tout ou en  
quelque partie , ne pourront point prétendre  
au Prix.*

## X X.

*On écrira dans les Bureaux le résultat de*  
*d iij*



chaque séance. Il sera signé par le Président du Bureau, & par celui qui y fera la fonction de Secrétaire.

## X X I.

Après que les Bureaux auront achevé leur examen particulier, ils se réuniront tous, pour ne plus former que des Assemblées générales, où le Directeur présidera à l'ordinaire.

## X X I I.

Dans ces Assemblées générales les Académiciens qui n'auront point assisté aux deux tiers des séances de leur Bureau, ne donneront point de suffrage, ou leur avis ne sera point compté.

## X X I I I.

Les Ouvrages que les trois Bureaux auront estimés de la première classe, ne seront sujets à subir qu'un examen de comparaison dans les Assemblées générales, lorsqu'il y aura plusieurs Ouvrages jugés de la première classe.

## X X I V.

Les Ouvrages qui auront été estimés de la première classe par deux Bureaux, & de la troisième ou rejetés par un seul Bureau, aussi-bien que ceux qui auront été estimés

de la première classe par un seul Bureau, & de la seconde par deux Bureaux, pourront être examinés de nouveau dans les Assemblées générales, & y être jugés de la première classe, pourvu qu'ils aient les deux tiers des suffrages.

## X X V.

On écrira chaque jour le résultat des Assemblées générales, & il sera signé par le Directeur & par le Secrétaire.

## X X V I.

Dans l'Assemblée publique du jour de Saint Louis, le Prix sera distribué à l'Auteur qui aura fait le meilleur Ouvrage. Le Secrétaire l'appellera à haute voix en cette forme : Vous qui avez mis une telle sentence, venez recevoir le Prix du Discours. Et le Directeur remettra le Prix à l'Auteur, s'il est présent, ou, en cas d'absence, à celui qui montrera le récépissé du Secrétaire.

## X X V I I.

Dans l'Assemblée de la distribution du Prix on lira publiquement les ouvrages couronnés, & les Auteurs seront admis à lire eux-mêmes leurs propres Ouvrages, s'ils le desirent.

## X X V I I I.

*Les Auteurs qui auront remporté le Prix, en recevront les attestations scellées du sceau de l'Académie, avec l'Ouvrage en original.*

## X X I X.

*Pour le choix des sujets du Discours de l'année suivante, il y aura deux Assemblées au commencement du mois d'août. Dans la première on nommera par scrutin trois Académiciens, qui seront chargés de proposer chacun un sujet : dans la seconde on choisira par scrutin, & à la pluralité des voix, un des trois sujets proposés.*

## X X X.

*Dans l'Assemblée publique du jour de Saint Louis, & après la distribution des Prix, le Secrétaire publiera à haute voix le sujet du Discours pour l'année suivante, & il en distribuera sur le champ des imprimés, où l'Académie donnera aux Auteurs les avis qu'elle jugera à propos.*



L I S T E

DES MEMBRES DE L'ACADEMIE.

*En l'Année 1750.*

**A** NTOINE DE MONTLAUSUR  
DE LA MOTHE Doyen de la  
Cour des Aides.

JEAN-JACQUES LE FRANC premier  
Président de la Cour des Aides, de  
l'Académie des Jeux Floraux.

JEAN-JACQUES DE VERDUSAN  
COMTE DE MIRAN, de l'Aca-  
démie des Jeux Floraux.

NICOLAS-JOSEPH TEMPLE SIEUR  
DE SAINT-BEAR, Ecuyer.

MATHURIN DE BLAZY SIEUR  
DE BERNOY, Ecuyer, *Secrétaire  
perpétuel.*

JEAN - BAPTISTE DE NATALIS  
Trésorier de France.

LOUIS DE CAHUSAC Ecuyer.



LOUIS D'ESCORBIAC DE LUSTRAC  
BARON DU BOUSQUET.

JEAN-SAMUEL GALABERT D'AUMONT  
Procureur général de la Cour des Aides.

JULIEN-BERNARD DE PRADAL  
Conseiller à la Cour des Aides.

JACQUES DU BREILH Trésorier de  
France.

LOUIS LE FRANC Capitaine au  
Régiment d'Infanterie de Monseigneur  
le Dauphin.

CHARLES BELLET Prêtre Bénéficiaire  
du Chapitre Cathédral.

JEAN-GEORGE LE FRANC Evêque  
du Puy.

ANTOINE FORESTIER Avocat  
général de la Cour des Aides.

JEAN DE CATHALA-COUTURE  
Avocat à la Cour des Aides.

PIERRE DU ROY Ecuyer.

BERTRAND DE LA TOUR Chanoine  
Sacriste , Curé de Saint-Jacques,  
Vicaire général de l'Evêché de Mon-  
tauban.

JOSEPH-CHARLES DE MONTLAUSUR  
BARON DE VABRE, Capitaine au  
Régiment de Cavalerie de Montcalm.

JEAN-BAPTISTE MASSIP Avocat  
au Parlement.

ANTOINE CARRERE Lieutenant en  
l'Election, Subdélégué de M. l'Inten-  
dant.

FRANÇOIS DUCLOS Avocat au Par-  
lement, de l'Académie des Jeux Flo-  
raux.

JEAN DEBROCA Procureur du Roi  
au Présidial de Montauban.

JEAN LONJON DE LA PRADE  
Conseiller à la Cour des Aides.

BALTHAZAR DE VERTHAMON  
grand Archidiacre, Vicaire général  
de l'Evêché de Montauban.

FRANÇOIS DE PRADAL Chanoine  
Théologal de l'Eglise de Montauban.

MICHEL DE VERTHAMON Evêque  
de Montauban.

GASPARD - CESAR - CHARLES  
L'ESCALOPIER Intendant de Mon-  
tauban.

JEAN-ANTOINE-LOUIS DE SAVIGNAC  
Président du Présidial de Montauban,  
*qui a succédé à M. Delfios Chanoine de  
l'Eglise de Montauban.*

ETIENNE-ANTOINE-LOUIS DE  
VILLARS-LUGEIN Chanoine de  
l'Eglise de Montauban, Abbé de Saint-  
Marcel, de l'Académie des Jeux Flo-  
raux, *qui a succédé à M. l'Abbé le Franc  
premier Président de la Cour des Aides.*

LE PREMIER CONSUL *Académicien,  
né.*



---

ACADEMICIENS ASSOCIES,  
ELUS PAR L'ACADEMIE,  
Conformément à l'article II du  
Règlement donné par Sa Majesté.

*MESSIEURS,*

**L**E DUC DE NIVERNOIS, Pair  
de France, de l'Académie Fran-  
çoise, Académicien Honoraire de l'A-  
cadémie Royale des Inscriptions &  
Belles Lettres.

LE MARQUIS DE MIRABEAU, de  
l'Académie de Marseille.

L'ABBE' DE MONVILLE Chanoine  
de l'Eglise de Bordeaux, Vicaire  
général de l'Evêché de Bazas.

DE CAULET Président du Parlement  
de Toulouse, de l'Académie des Jeux  
Floraux.

E CLARIS Président de la Chambre  
des Comptes, Cour des Aides &  
Finances de Montpellier.



DE GRANDVAL Conseiller au Conseil Supérieur d'Artois, de l'Académie d'Arras.

LE BOULANGER Secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France & de ses Finances, premier Commis de M. le Comte de Saint-Florentin.

L'ABBÉ VENUTI, de l'Académie de Cortone, & de celle de Bordeaux, Correspondant Honoraire de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

L'ABBÉ VATRY Inspecteur du Collège Royal, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

FRERON, *qui a succédé à M. l'Abbé Guyot des Fontaines.*



# SUJETS PROPOSES POUR LE PRIX.

Depuis 1744 jusqu'en 1751.

**L** *A vanité des Sciences sans la Religion, 1744.*  
conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei. Sap. XIII. 1.*

*L'épreuve de l'adversité est pour le Sage une 1745.*  
*source de lumière, suivant ces paroles de*  
*l'Ecriture : Qui non est tentatus quid scit?*  
*Ecclef. xxxiv. 9. Par M. Marмонтel.*

*Il n'appartient qu'au vrai Héros de savoir 1746.*  
*joindre l'humanité avec la valeur, à*  
*l'occasion de ces paroles de l'Ecriture :*  
*In multitudine videbor bonus, & in bello*  
*fortis. Sap. VIII. 15.*

*L'Orgueil est le plus grand ennemi de la société, 1747.*  
conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Inter superbos semper jurgia sunt.*  
*Prov. XIII. 10. Par M. de Bracanat.*

*Nous avons plus d'intérêt que nous ne pen- 1748.*  
*sons, à faire du bien aux autres, suivant*  
*ces paroles de l'Ecriture : Benefacit*  
*animæ suæ vir misericors. Prov. II. 17.*

Le Prix réservé de 1746 fut destiné à

une Ode ou à un Poëme, & l'Académie donna pour sujet : *Le retour des Arts en Italie après la prise de Constantinople.*

Les deux Prix furent remportés par le R. P. Lombard Jésuite.

1749. *Pourquoi le Sage est-il ému de la calomnie ?* à l'occasion de ces paroles de l'Ecriture : *Calumniā conturbat Sapientem.* Ec. VII. 8.

1750. *Il y auroit plus d'amitié parmi les hommes, s'il y avoit plus de vertu,* conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Qui timet Deum, æquē habebit amicitiam bonam.* Eccles. VI. 17. Par M. Soret Avocat au Parlement de Paris.

Le Prix réservé de 1749 fut destiné à une Ode ou à un Poëme, & l'Académie donna pour sujet : *La destruction des Monumens publics par les Barbares.*

1751. *Combien les Arts sont nécessaires à la société,* conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Sine his omnibus non ædificatur civitas.* Eccles. XXXVIII. 36.

Et pour le Prix réservé, destiné à une Ode ou à un Poëme : *L'Invention de l'Imprimerie.*



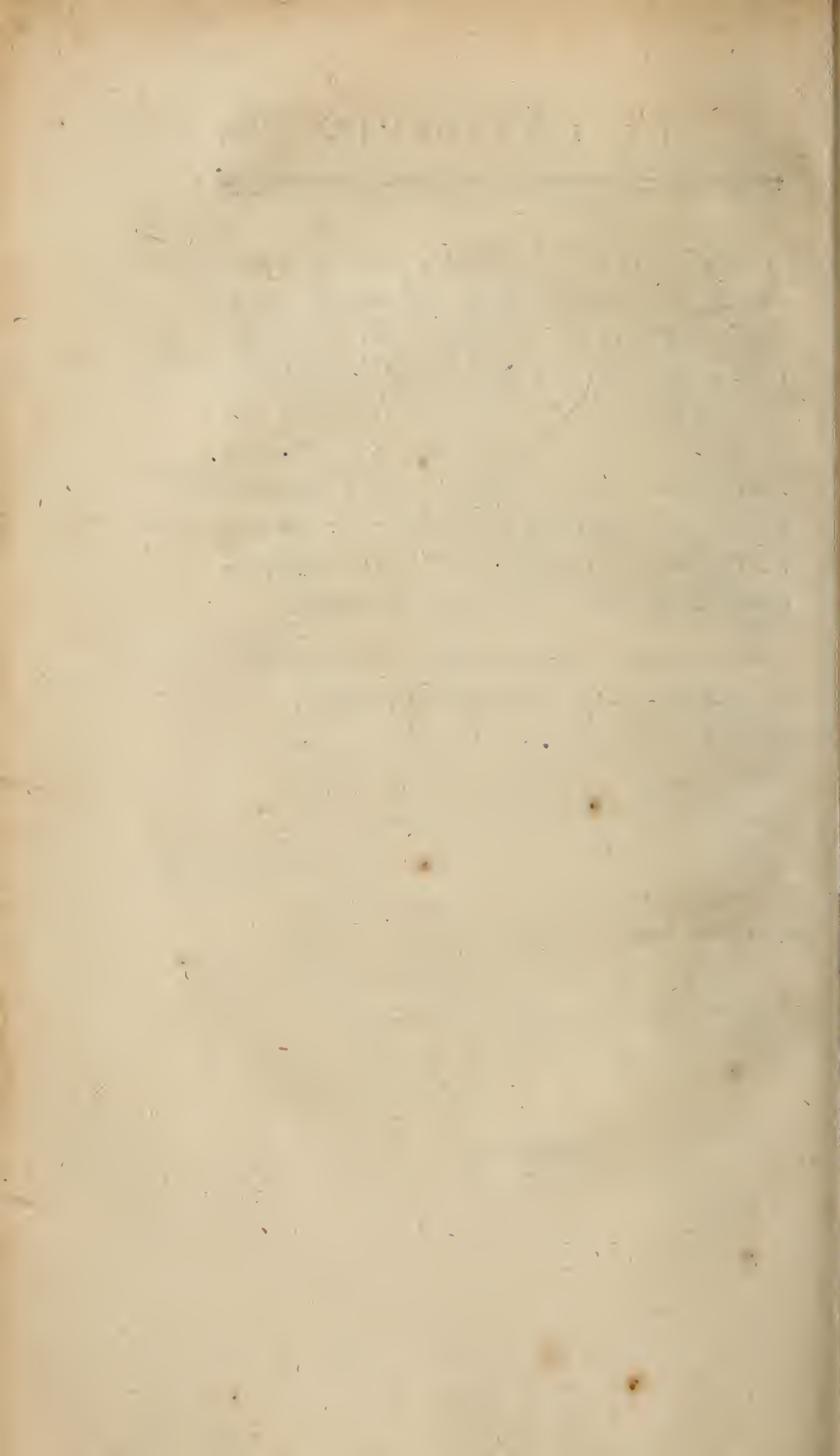
---

**Q**UAND l'Académie, suivant le pouvoir qui lui en a été donné par le Roi, approuve les Ouvrages des Académiciens, ordinaires ou associés, & les Discours qui lui ont été présentés pour le Prix, elle ne prétend point adopter tous les systèmes de Littérature que de pareils Ecrits peuvent exposer au jugement du Public: & en cela l'Académie se conforme à l'usage constamment suivi dans les Corps Littéraires.

Extrait des Registres de l'Académie.

DE BERNOY Secrétaire perpétuel.







<sup>1</sup>  
M É L A N G E S  
D E P O E S I E ,  
D E L I T T E R A T U R E E T D ' H I S T O I R E ,  
P A R  
L ' A C A D E M I E D E S B E L L E S L E T T R E S  
D E M O N T A U B A N .

---

O D E

*Récitée dans la première Assemblée publique  
le 25 Août 1742.*

P A R M . L E F R A N C .



R N E M E N T é t e r n e l d e s v o u t e s a z u r é e s ,  
D i e u d e s A r t s , D i e u d u J o u r , t o i q u i d a n s  
c e s c o n t r é e s  
C o n d u i s s o u s u n c i e l p u r t o n c h a r é b l o u i s s a n t ,  
A m e d e l ' U n i v e r s , A s t r e i m m e n s e & d u r a b l e ,  
J e t t e u n c œ i l f a v o r a b l e  
S u r c e T e m p l e n a i s s a n t .

A

De pampre & de raisins tu couvres nos montagnes,  
Cérès te doit le fruit de nos riches campagnes,  
Du Laboureur grossier tu reçois le tribut :  
Il est temps que ces lieux plus dignement t'adorent,  
Qu'à leur tour ils honorent  
Ton plus noble attribut.

Il m'entend. Nos efforts ont déjà su lui plaire :  
Vous qui briguez l'honneur d'orner son Sanctuaire,  
Vous ses chers favoris, venez, heureux mortels ;  
Triomphez sans orgueil des complots de l'envie ;  
Apollon vous confie  
Le soin de ses Autels.

C'est lui qui nous inspire une audace nouvelle.  
En vain de toutes parts la discorde cruelle  
Oppose à nos accens d'effroyables concerts :  
Nos champêtres hautbois & nos tendres musettes  
Au milieu des trompettes  
Forment de nouveaux airs.

Ils ne sont plus ces temps où nos Aïeux sauvages  
Par de tristes fureurs, & de honteux ravages,  
Faisoient la guerre aux Arts dispersés & tremblans.  
O Nation polie, intrépide & savante !  
Tes Guerriers sous la tente  
Cultivent les talens.

Depuis le siècle illustre où parmi les alarmes  
 FRANÇOIS (a) malgré le bruit & la terreur des armes,  
 Des Amans des neuf Sœurs ranima les transports,  
 Jamais l'horrible cri du fier Dieu de la Thrace,  
     Des Nymphes du Parnasse  
     N'étouffa les accords.

Rappelez - vous ces jours d'immortelle mémoire  
 Où tout ser voit les Lis, tout aidait à leur gloire,  
 Condé par ses exploits, Corneille par ses vers:  
 A Rocroy nos drapeaux enchaînoient la fortune,  
     A Paris Rodogune  
     Etonnoit l'Univers.

Le François, qui combat, frappe, & meurt avec joie,  
 Va sur les bords lointains que la guerre foudroie,  
 Secouer le flambeau de Bellonne & de Mars,  
 Tandis que parmi nous, dans le sein de la France,  
     Regnent en assurance  
     Les plaisirs & les Arts.

Ainsi lorsque les Cieux, obscurcis de nuages,  
 Sur les champs inondés versent l'eau des orages,  
 Jupiter d'une main lance au dehors ses feux;  
 De l'autre il tient le sceptre, & dans sa Cour tranquille  
     Fixe à jamais l'asyle  
     De la paix & des jeux.



## MELANGES DE POESIE,

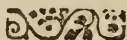
Sous un Roy dont le cœur ne veut rien que de juste,  
 Sous l'appui redouté de ce nouvel Auguste,  
 Chef, modèle, & vengeur des enfans de Capet,  
 Les Muses de la Seine accompagnent nos Princes  
     Dans les vastes provinces  
     Que le sort leur soumet.

Riche présent des Dieux, Tige heureuse & féconde,  
 Croissez pour les besoins & le bonheur du Monde,  
 Etendez en tous lieux vos rejetons nouveaux :  
 Fertile dans la paix, fertile dans la guerre,  
     Vous couvrirez la Terre  
     De vos nombreux rameaux.

O destin, tu détruis les plus augustes races !  
 De leur pouvoir à peine il nous reste des traces ;  
 Tu fais passer leur sceptre en de nouvelles mains ;  
 Des dépouilles d'un Roy tes jeux font le partage ;  
     Comme de l'héritage  
     Du dernier des humains.

Au plus puissant Empire, à l'Etat le plus ferme ;  
 Tu marques sa durée, & tu prescris un terme ;  
 Le regne des Bourbons (a) a seul fixé tes loix.  
 Eternise, ô Destin, pour l'honneur des Couronnes,  
     Sur le plus beau des Trônes  
     Le plus beau sang des Rois.

(a) La Maison de France est sur le Trône depuis près de 800 ans.



QU'IL N'EST POINT  
DE MEILLEUR CITOYEN  
Que l'Homme de Lettres.

*DISCOURS*

*PAR M. L'ABBE' BELLET,*

MESSIEURS,

DANS un jour consacré au triomphe des Beaux Arts, me seroit-il permis, pour venger l'honneur des Savans, de justifier leur profession, & de faire sentir combien la raison désavoue le jugement qu'en porte le vulgaire ? Il regarde un Homme de Lettres comme un membre inutile dans la société : peu s'en faut qu'il ne le croie à charge à la République. C'est un injuste préjugé, enfant de l'erreur & de l'ignorance. Fut-il jamais de meilleur Citoyen que l'Homme de

A iij

Lettres ? Il a droit à ce titre flatteur, & par les qualités solides qui le distinguent, & par les avantages inestimables qu'il procure à la Patrie.

Les vertus qui rendent l'homme sociable, forment le caractère du bon Citoyen. Un si beau nom promet ce qu'il y a de plus agréable dans les entretiens, & de plus intéressant dans la conduite.

L'Homme de Lettres réunit communément l'un & l'autre. Examinez son esprit : la culture l'a dépouillé de ses défauts naturels. A ses travers choquans ont succédé les qualités les plus solides & les plus aimables : la noblesse des idées, la justesse du raisonnement, la délicatesse du goût, c'est ce qu'on remarque, c'est ce qu'on est forcé d'admirer en lui.

Enrichi par la lecture, de quelle ressource n'est-il pas dans le commerce de la vie ? Par lui tous les pays & tous les siècles deviennent présens à ceux qui l'écoutent. Sur les difficultés les plus épineuses, comme sur les doutes les plus légers, quel plaisir de le consulter & de l'entendre ! Quand il décide, c'est avec

l'autorité de la raison. Quand il parle, c'est avec le langage des Graces.

Faut-il s'étonner qu'il fasse les délices des conversations? Il en est l'ame, il y répand la vie & les agrémens. Toutes les matières prennent dans ses mains une forme aussi riante que nouvelle. Nul objet qui ne lui fournisse des armes pour combattre, pour vaincre l'ennui, cet ennemi si redoutable dans la société.

Les belles connoissances ne perfectionnent pas moins le cœur que l'esprit. Elles élèvent l'ame, & la rendent sensible; de là dans l'Homme de Lettres les procédés les plus nobles & les plus obligeans. L'étude le fait converser journellement avec les morts; & à force de méditer les ouvrages de ceux qui se distinguèrent par leur sagesse, il adopte leurs maximes, il prend leurs mœurs, il devient plus compatissant, plus humain, d'un commerce plus facile avec les vivans. La vertu trouve en lui moins d'obstacles, & plus de moyens pour le soumettre.

Je conviens cependant que les Lettres n'opèrent pas toujours ce prodige. Il est des hommes dont la rudesse ou la per-



versité est à l'épreuve des leçons qu'elles donnent. Je réserve à la Religion la gloire de les réformer : je prétends seulement que de tous les moyens purement humains qu'on peut mettre en œuvre pour graver en nous les traits qui caractérisent une grande ame, les Lettres sont le plus puissant & le plus efficace. Comment en douter, après ce qui a été dit d'Orphée & d'Amphion ? Suivant le sens de ces fables ingénieuses, c'est par le secours de l'Eloquence & de la Poésie, qu'on retira les hommes du sein des forêts, qu'on adoucit leurs mœurs sauvages, qu'on leur inspira le goût des vertus qui font l'ame & le lien des sociétés. On puise tous les jours dans les Orateurs & dans les Poètes les vûes sublimes, les profondes leçons, les sentimens magnanimes, les grands exemples qui forment les Héros & les Sages.

Si les Lettres ne conduisent point par elles-mêmes à la sagesse, elles contribuent du moins à lui préparer un sanctuaire dans le cœur de ceux qui les cultivent. Elle ne sauroit entrer dans un ame tandis  
Seneque. que les passions y font leur demeure ;

& l'étude est propre à nous garantir ou à nous délivrer de leur joug. En nous accoutumant au silence & à la retraite, elle nous fait rompre tout commerce, toute intelligence avec le vice; elle nous éloigne, elle nous détache des objets qui irritent la cupidité; & ce détachement est une nouvelle source d'égards, de douceur & de complaisance parmi les hommes.

Il n'est point de vertu qui soit d'un usage plus nécessaire & plus fréquent dans la société, que l'indulgence qui excuse les défauts, & qui pardonne les fautes: nos imperfections sont la seule cause de nos dégoûts mutuels. D'un œil tranquille l'Homme de Lettres voit ces imperfections. L'histoire lui a appris que les hommes ont été les mêmes dans tous les temps. C'est à ceux pour qui tout est nouveau sous le soleil, d'être étonnés des foiblesses qui sont le triste appanage de l'humanité. Pour lui, jugeant de tout par des principes certains, & sur des exemples incontestables, il trouve le genre humain tel que les siècles passés l'ont vû, & tel qu'il présume que le verront les

siècles à venir. C'en est assez pour qu'il souffre dans les autres, sans se plaindre, ou les inégalités de leur caractère, ou les irrégularités de leur conduite. Il sent qu'il se seroit brisé à son tour contre les mêmes écueils, si l'habitude & les réflexions ne l'avoient heureusement sauvé du naufrage.

Un si riche fonds de sagesse & d'humanité ne seroit-il pas suffisant pour former des Citoyens dignes de la République de Platon? Eh! qu'étoit-ce que Platon lui-même? Un Législateur éclairé, qui ne dressa le plan d'un Etat également heureux & sage, que sur les connoissances qu'il avoit puisées dans l'étude des Lettres (a).

L'homme n'étant pas fait pour lui seul, mais pour la société, c'est un devoir du véritable Citoyen d'y remplir dignement la place qu'il y occupe. Chaque rang, chaque poste a ses fonctions; il y faut apporter des qualités qui les assortissent. Personne n'est plus en état de s'acquitter de cette obligation essentielle, que l'Homme de Lettres. L'étude lui fournit

(a) Voyez Longin, *Traité du Sublime*. Ch. XI.

toutes les ressources dont il a besoin. Par le secours de ses diverses lectures il s'est muni de principes, de leçons, de modèles, d'expériences même dans tous les genres. Le destine-t-on aux emplois les plus décisifs & les plus éclatans, il est plus propre que tout autre à les exercer, puisqu'ils ne s'exercent noblement que par les talens de l'esprit. Ouvrons les annales de l'univers; nous y trouverons la preuve de cette vérité. Les Historiens les plus délicats ont été quelques fois les plus vaillans Capitaines. Presque toujours les Magistrats les plus célèbres par leur intégrité, le furent aussi par leur capacité & par leur éloquence. Les saints Pontifes dont le zèle a rendu le nom immortel, sont ceux précisément qui ont éclairé l'Eglise par leurs ouvrages. C'est qu'à mesure qu'on est plus instruit, on est plus libre de préjugés, on a des vûes plus vastes, on est plus à l'abri des surprises, on est plus prévoyant dans le projet, & plus ferme, plus assuré dans l'exécution. Qualités solides & brillantes qui préparent à tout, qui rendent ceux qui les possèdent, capables & dignes de tout.



Peut-être s'imagine-t-on que l'Homme de Lettres est trop concentré en lui-même pour prendre beaucoup de part aux événemens qui décident du sort de sa Nation. Soupçon bien injuste & bien mal fondé ! Qui s'intéresse plus vivement que lui à la gloire de sa Patrie ? Qui en apprend les succès avec plus de transport, qui les publie avec plus de zèle ? C'est lui qui fournit aux cent bouches de la Renommée, des expressions convenables pour en instruire tous les peuples de la terre. C'est lui qui se charge d'en transmettre le souvenir à la postérité la plus reculée. Tantôt Orateur, tantôt Poète, il prodigue les louanges les plus délicates à quiconque est cher à l'Etat par les services ou par les vertus.

Qui a immortalisé les Héros de toute espèce ? Qui les a placés au temple de mémoire ? l'Homme de Lettres. C'est par lui que la Patrie reconnoissante leur décerne des couronnes, leur dresse des trophées, & presque des autels dans tous les cœurs. Après leur mort ils jouissent dans ses ouvrages d'une espèce de seconde vie infiniment plus précieuse

à leurs yeux que la première, dont ils ont fait un si généreux sacrifice. Ne soyons pas surpris si l'ambitieux Alexandre envioit à Achille le bonheur d'avoir eu un Homere qui pût dignement chanter ses triomphes (b).

La France, l'univers va être le témoin des transports que le vrai Héros inspire à l'Eloquence & à la Poësie. Déjà toutes les plumes s'appêtent à célébrer les glorieux exploits de notre invincible Monarque. Elevé dans le sein de la paix, il a paru à la tête de ses armées tel que la fable nous dépeint le Dieu de la guerre, soutenant la valeur par sa présence, réglant la discipline par ses ordres, dirigeant les opérations par sa sagesse, se multipliant, en quelque sorte, selon les besoins, toujours entraîné par son courage, & toujours suivi par la victoire.

Quel tribut de reconnoissance ne lui devez-vous pas, MESSIEURS? Jusqu'au milieu de son camp il s'est occupé de votre repos & de votre gloire. C'est de là (c) qu'il a jeté sur vous un regard

(b) Cic. *pro Arc.* N. 24.

(c) Les Lettres Patentes de l'Académie sont datées de Dunkerque.

favorable. A l'exemple de son Auguste Bifaïeul, d'une main il foudroyoit des remparts, & de l'autre il fendoit l'Académie; comme s'il eût voulu mêler ses lauriers avec les vôtres, & qu'il vous crût destinés à lui donner dans vos ouvrages l'immortalité que ses conquêtes & ses vertus lui ont méritée.

Les graces dont il vous comble sont une preuve éclatante qu'il met au nombre de ses meilleurs Sujets, ceux qui cultivent les Sciences & les Arts. Et, osons le dire, que ne doit point la Patrie à de tels hommes!

La véritable supériorité d'une Nation sur les autres, consiste dans l'abondance des lumières, dans la finesse du goût, dans la politesse qui y regne. L'Empire le plus estimable est celui où la raison a établi le sien. C'est aux Nations barbares à ne chercher d'autre distinction que celle qui vient d'une valeur féroce & brutale. Le mérite seul met entre les hommes une différence aussi glorieuse que réelle, & *le mérite*, a dit un de nos Auteurs (d) *est fils de l'esprit & de la vertu.*

(d) Rousseau.

Les Hommes de Lettres procurent à la Patrie tous les avantages que donne ce mérite. Par eux elle figure, pour ainsi dire, sur le théâtre du monde ; elle écarte, elle dissipe les ténèbres de l'ignorance qui la confondoient autrefois avec les peuples sans mœurs & sans culture. Aux yeux de l'étranger, la lumière dont brillent ces esprits supérieurs, rejaillit sur leurs concitoyens. Leur nom rend célèbres les heureuses contrées qui les possèdent. Plus d'une fois on a vu des villes fameuses se disputer l'honneur de leur avoir donné la naissance. Le triomphe des Arts fit les beaux jours d'Athenes & de Rome. Qui n'a pas eu occasion de le remarquer dans ses lectures ? Les plus vastes Etats ne s'élèvent ou ne s'anéantissent dans l'Histoire, qu'à mesure qu'ils sortent de la barbarie, ou qu'ils s'y replongent.

Un pays fertile en hommes de Lettres, attire nécessairement les regards des Nations voisines, ceux-mêmes des Nations les plus éloignées. De toutes parts on y vient chercher des leçons & des modèles. Ailleurs tout languit, tout dégénère : ici rien qui ne devienne susceptible de



nouvelles beautés; le bon goût se soutient ou s'épure dans chaque genre; tous les Arts, chacun dans leur sphère, payent à l'Etat le tribut de quelque découverte utile au commerce ou à la société. *Pendant plusieurs siècles, remarque un célèbre Académicien (e), l'Université de Paris n'a pas moins contribué à la grandeur de la Capitale, que le séjour des Rois.*

Dans ces anciennes Républiques dont l'effort des temps a respecté la gloire & le nom, le soin de former la jeunesse étoit le premier objet de l'attention des Sages. Ils l'envisageoient comme l'unique moyen de donner de grands Hommes à la Nation, & de les y perpétuer. Pour y réussir, quelles règles, quels exemples n'employoit-on pas chez les Egyptiens, chez les Grecs, & même chez les Perses! On puisa dans les écrits des Philosophes l'art de polir l'esprit, de régler le cœur, & de fortifier le corps. Suivant la remarque d'un savant Prélat, les Poètes, aussi bien que les Philosophes, contribuèrent à la perfection de ce grand ouvrage. *Le plus fameux des Conquérans regardoit Homere*  
*comme*

(e) M. de Fontenelle, Elog. de M. l'Abbé Gallois.

*comme un maître qui lui apprenoit à bien regner (f). Et que voit-on dans la plupart des autres Poëtes, dont les productions ne sont pas, continue le grand Bossuet, moins graves qu'elles sont agréables? On n'y célèbre que les Arts utiles à la société humaine; tout y respire le bien public, la Patrie, & cette admirable civilité qui chez les Grecs n'exprimoit autre chose que les vertus & le caractère d'un bon Citoyen.*

A qui doit-on parmi nous ces grands principes & ce bon goût qui caractérisent l'éducation parfaite? N'est-ce pas aux Savans, qui seuls ont assez étudié l'homme pour sentir au juste les qualités qui lui manquent, & pour nous indiquer le vrai moyen de les acquérir? Sans leurs lumières on se conduiroit au hasard, on donneroît dans toute sorte d'écueils, faute de les craindre ou de les prévoir. Quel service n'ont pas rendu à la Patrie ceux qui ont ouvert à tout le monde les routes de la gloire & de la vertu, & qui les ont applanies par la sagesse de leurs conseils! Dirait-on que des hommes sans lecture & sans

(f) Discours sur l'Hist. univ.

érudition auroient pû remplacer dans ce genre les Bossuet, les Fenelon, les Locke, les Rollin?

L'ignorance est la source féconde de tous les vices & de tous les maux. En abaissant l'esprit & le cœur, elle multiplie nécessairement les fautes d'où naît la foule des coupables & des malheureux. C'est au zèle éclairé à déchirer le voile funeste qui me cache mes devoirs & mes dangers. Ce Savant, par la lumière qu'il me prête, par l'ardeur qu'il m'inspire, me ramène, m'élève, me communique ses vûes & ses sentimens; & renouvelé, pour ainsi dire, par ses soins, je vais sacrifier mes passions au bien public, & me préparer dans ce généreux sacrifice une gloire aussi flatteuse pour moi qu'elle sera utile à la Patrie.

N'est-ce pas encore aux Hommes de Lettres qu'on est redevable des amusemens & des délices de l'esprit? On voit tous les jours sortir de leur plume des ouvrages qui ont le double but d'instruire & de plaire. Par la hardiesse de l'invention, par la sagesse de la conduite, quelquefois par les saillies de l'enjouement, ou par la singularité des idées, ils nous fournissent de quoi



remplir innocemment le vuide du temps, de quoi nous délasser des fatigues d'une longue contention : la jeunesse y prend du goût pour la lecture, l'âge avancé y oublie ses rides, tous s'y perdent de vûe pour suivre un Auteur ingénieux qui par des chemins fleuris conduit ses Lecteurs jusqu'au Temple de la sagesse.

N'oublions pas de remarquer l'étendue & la durée des travaux de l'esprit. Zenon & Chrysippe, disoit Sénèque (g), ont été par là plus utiles au genre humain que les Magistrats & les Conquérans. Ceux-ci n'ont gouverné que les peuples, ou n'ont vaincu que les ennemis de leur siècle & de leur Nation : ceux-là ont combattu les défauts, ont préparé les vertus de tous les pays & de tous les temps. Qu'est-ce qui pourroit affoiblir ou borner le fruit des leçons d'un sage Citoyen ? Elles volent au delà des mers, & au delà du tombeau. Les Monarques & les Sujets, les étrangers & les compatriotes, les races futures & les contemporains, tous ont de quoi s'instruire dans les ouvrages du Philosophe, de l'Historien, de l'Orateur & du Poète.

(g) *De otio aut secessu Sapientis.*



L'intérêt public & l'intérêt des particuliers nous autorisent donc à compter les Hommes de Lettres parmi les Citoyens véritablement utiles à l'Etat. Au jugement de Cicéron, le titre de Citoyen Romain n'étoit que la récompense légitime du travail & de la gloire du Poète ou de l'Orateur.

Aussi la postérité, toujours équitable, distribue-t-elle également l'immortalité aux Héros & aux Hommes de Lettres. Elle fait profession de méconnoître la différence extérieure & superficielle que l'aveugle fortune avoit quelquefois mise entr'eux. Après leur mort les uns & les autres sont placés au même rang, & comblés des mêmes honneurs. Dans l'estime des siècles qui les ont suivis, Démosthène n'a rien à envier à Alexandre, ni Virgile à Auguste. Eh ! l'avantage n'est-il pas égal pour l'Etat, d'être soutenu, enrichi par les talens ou par les exploits ? Il est, disoit un Ancien (b), deux routes qui conduisent à la gloire : on y arrive en faisant des actions qui méritent d'être écrites, ou en écrivant des choses qui

(b) Pline le jeune.

méritent d'être lûes. A cette condition la Patrie nous adopte & nous reconnoît dignes d'elle: au lieu qu'elle consentiroit sans peine à voir arracher de son sein tous ceux qu'une vie obscure & inutile a déjà comme anéantis à ses yeux.

Puisse une telle vérité imprimer sur nos travaux le sceau de la vénération publique, & nous soutenir nous-mêmes dans les engagemens solennels que nous prenons aujourd'hui !



---

---

REFLEXIONS  
SUR L'USAGE DES MACHINES  
DANS LES POÈMES  
Dont les Héros sont Chrétiens.

PAR M. DE GRANDVAL  
*Conseiller au Conseil d'Artois.*

**J**E vois avec déplaisir, MONSIEUR,\*  
que beaucoup de Gens de Lettres sont  
prévenus contre l'usage des Machines  
propres aux Poèmes dont les Héros sont  
Chrétiens. Ils veulent nous persuader que  
l'intervention des Anges, des Démon,  
ou des Etres moraux personnifiés, ne  
forment que des fictions peu agréables.  
Les prodiges mêmes qu'un Poète pour-  
roit inventer à l'imitation des miracles  
reconnus, ne trouvent guère plus de  
grace devant eux : d'où il faut tirer cette  
fâcheuse conséquence, que notre Langue  
doit renoncer pour jamais à l'Epopée.  
Ainsi cette nation qui a réuni avec tant

(\*) Cet ouvrage est adressé à M. le Franc Premier  
Président de la Cour des Aydes de Montauban,

de gloire les différentes merveilles de Rome & d'Athènes, fera presque la seule qui n'aura pas produit de Poèmes épiques : car si l'on nous ôte ces espèces de Machines, quelle autre ressource pourrat-on nous suggérer ? Ce seroit bien pis sans doute de mêler, comme a fait le Camoëns, les noms de Jupiter & de Bacchus dans les aventures des Chrétiens. Quelque effort qu'on fasse pour excuser cette licence, sous prétexte de l'allégorie, cela touche peu notre imagination, qui ne se contente pas de raisonnemens, & qui ne sauroit s'accoutumer à un assemblage qui la révolte. Il n'y a pas non plus d'apparence que pour avoir la liberté d'introduire les Dieux de la fable, on s'avise aujourd'hui de choisir quelque Héros Payen, & de ressusciter parmi nous Diomède ou Idoménée. La réputation de Télémaque, si justement acquise, garantiroit mal le succès d'un autre ouvrage qui étant mis en vers, n'auroit pas le même avantage du côté de la morale & de l'allégorie.

Boileau, que je crois l'auteur de l'opinion qui s'est répandue, n'en a pas

Art Poët.  
Chant III.



apparemment prévû toute la suite. Mais quelque raison qu'il ait alléguée, je suis persuadé qu'aucune n'a plus contribué à donner la vogue à son avis, que cette raillerie qu'il fait du Diable hurlant contre les cieux. Un trait plaisant vaut parmi nous le meilleur principe; & le Public, qui l'a une fois retenu par cœur, le prend volontiers pour règle, sans autre examen. Aussi ai-je remarqué toutes les fois que j'ai voulu parler de cette matière, qu'on ne m'a répondu d'abord que par le vers de Boileau. Il est vrai qu'il propose d'autres raisons qui seroient sans réplique, si elles avoient quelque réalité. Dès que la Religion est intéressée, nous n'avons d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Mais sans entrer ici dans une question qu'il ne m'appartient pas de discuter, il me semble qu'il y a bien de la différence entre l'usage des Machines dont je parle, & le mélange monstrueux qu'Arionste & Sannazar ont fait des mensonges du Paganisme avec nos plus augustes mystères.

Quoiqu'il en soit, je n'envisage (comme je dois) cette matière que du côté des

principes de la Poësie. Soyez Juge de mes réflexions, vous dont les talens supérieurs prouveroient bien mieux par l'exécution ce que je ne puis démontrer tout au plus que dans la théorie.

L'agrément des Machines dépend, si je ne me trompe, de la façon de les représenter. On n'est si prévenu contre celles dont il s'agit ici, que parce que la plûpart des Poètes n'ont pas apporté assez d'art dans l'usage qu'ils en ont fait. Mais si on vouloit bien les examiner de plus près, peut-être avoueroit-on qu'il est aussi convenable de les admettre dans nos Poèmes, qu'il l'étoit aux Payens de faire agir leurs fausses Divinités.

Je fais que le défaut de vrai-semblance est la première objection que j'aurai à détruire. Pouvons-nous penser, dit-on, qu'un Ange prenne un corps pour se montrer à un Héros; qu'un Démon soulève la mer, & soit l'auteur d'une tempête; que le Génie de la Discorde, armé de Couloèvres, vienne secouer ses flambeaux dans le sein des nations, &c.? On sent d'abord l'invention du Poète, & personne n'en peut être la dupe. Tout

cela est vrai : mais à raisonner ainsi , les Idolatres auroient-ils eu plus de liberté que nous de faire mouvoir leurs Divinités ? Il ne faut pas confondre la vraisemblance de l'Epopée avec celle de la Tragédie. Le genre dramatique est si rigoureux , qu'il préfère le vrai-semblable , quoique faux , à une vérité miraculeuse & extraordinaire. Le Poëme Epique au contraire doit être merveilleux par sa nature ; & par conséquent tout ce qui est reconnu possible , même par miracle , y devient vrai-semblable. C'est par cette unique raison qu'Homère & Virgile ont pû attribuer à leurs Idoles tout ce qu'il leur a plu d'imaginer. Me dira-t-on que dans l'opinion des Payens , les Dieux étoient corporels , & capables d'actions visibles ? qu'ainsi on ne devoit pas être étonné de les voir se mêler parmi les hommes , & agir comme eux ? Je conviens que cela pouvoit être bon à rendre l'aspect de ces Dieux plus familier au Lecteur ; mais pour ce qui est de regarder leur action comme vrai-semblante , quelle comparaison entre cette opinion des Idolatres , & la vérité des choses surnatu-



relles qui servent de fondement à nos Machines? La Religion nous a révélé qu'il y a de bons & de mauvais Anges. Elle nous apprend dans les Livres saints que ces Etres spirituels ont apparu aux hommes sous une forme humaine; qu'un Ange s'est montré à Gédéon, qu'un autre a accompagné le jeune Tobie dans ses voyages; que les Démons ont dépouillé Job, qu'ils ont étranglé les sept Epoux de Sara, &c. Nous savons que chaque personne, chaque nation est confiée à la protection d'un Génie tutélaire. C'est par ces Esprits favorables ou funestes, que le bien ou le mal nous est suggéré. L'Ange de la justice, de la sagesse, &c. le Démon de la haine, de la colère, &c. ne peuvent donc nous être inconnus. Nous sommes également instruits de l'apparition des Saints, & même de quelques morts, de Samuel, par exemple, & de ces Patriarches qui sortirent de leurs monumens lorsque notre Seigneur expira sur la Croix. La Bible nous parle des songes de Joseph & de Nabuchodonosor, des sortilèges de Balaam, des Enchanteurs de Pharaon: enfin nous avons la



preuve de plusieurs oracles ou prédictions. Peu importe que les Esprits forts n'en veuillent rien croire. Il ne manquoit pas d'Esprits forts à Rome & à Athènes : l'existence même des Dieux y étoit souvent disputée ; mais il suffisoit qu'il y eût une croyance commune & populaire, pour donner de la vrai-semblance aux fictions de la Poësie. C'est en effet la persuasion publique qui doit être considérée dans cette matière plutôt que la vérité même. Or il n'est personne parmi nous qui, indépendamment des miracles assurés, n'ait été imbu dès son enfance, de forcelleries, d'apparitions, de prédictions, &c. Cette trace, anciennement imprimée dans notre mémoire, s'y renouvelle chaque jour par les récits du vulgaire. L'imagination, peu d'accord avec l'esprit d'examen, s'est laissée frapper de ces objets, & s'y est, en quelque manière, accoutumée. Voilà donc en nous une impression invétérée, qui jointe à la crédulité du peuple, est plus que suffisante pour accréditer nos Machines, à l'exemple de celles des Payens. Mais supposons, si vous voulez, dans ces derniers une

conviction entière de leurs dogmes , étoient-ils obligés pour cela d'ajouter foi aux faits miraculeux qu'un Poète s'avisoit de proposer sans aucun garant ? On pouvoit croire qu'il y avoit une Vénus, un Mars, un Mercure, sans croire en même temps , sur la foi d'Homère , que Vénus avoit arraché Pâris à la colère de Menelas , que Mars s'étoit battu contre Diomède , & que Mercure avoit servi d'escorte à Priam dans le camp des Grecs. Aussi n'y a-t-il pas à douter que les faits particuliers ne fussent regardés par le Lecteur comme de pures inventions ; mais il vouloit bien s'en accommoder , parce que la Religion les rendoit possibles. En un mot , il ne s'agit point ici de la conviction de l'esprit : on ne travaille dans un Poëme qu'à charmer l'imagination , qui se repaît de peintures & de descriptions , & qui ne cherche pas à chicaner lorsqu'on la flatte par quelque récit merveilleux.

Ce qui me paroît bien remarquable , c'est que malgré notre prétendue délicatesse , & tout Chrétiens que nous sommes , nous nous livrons sans peine aux extra-

vagances de la Fable. Rien ne nous blesse dans les objets qu'elle nous offre ; & quand nous lisons Homère ou Virgile, nous croyons voir agir leurs Divinités. On dit à cela que nous nous transportons en esprit dans ces temps de mensonge ; que nous admettons pour un moment les préjugés des Payens ; & que cette supposition établie, il ne nous coûte plus rien d'y conformer nos idées. J'en conviendrai sans doute , pourvû qu'on m'accorde en même temps les conséquences de ce principe. Car dès qu'une fois on veut bien accepter par fiction les choses les plus fausses & les plus frivoles, sera-t-il moins facile de se prêter à des miracles d'une possibilité reconnue dans le Christianisme , ou de s'élever, pour parler ainsi, dans la région de ces prodiges dont on nous a répété dès le berceau mille & mille exemples ? Au reste, quelles sont les Machines qui souffrent le plus de contradiction dans nos Poèmes ? Ce sont les Etres moraux, la Renommée, l'Envie personnifiées : elles y paroissent, dit-on, froides & insipides, & on ne peut les prendre que pour des chimères. Pourquoi

donc, encore un coup, les admirons-nous si volontiers dans la Poësie Grecque & Latine, où elles n'ont pas plus de réalité, où elles jouent précisément les mêmes rôles & produisent tous les mêmes effets, ni plus ni moins que dans la nôtre? Remarquez, je vous prie, combien cette prévention est singulière. Les Payens, riches en personnages surnaturels, par la multitude de leurs faux Dieux, n'avoient aucun besoin de ces Etres de la morale qui nous sont si nécessaires: cependant ils ont crû pouvoir en faire usage, & les revêtir d'un extérieur sensible. Homère nous peint la Discorde, qui a, dit-il,

La tête dans les Cieux, & les pieds sur la Terre.

Lucrece en fait autant de la Religion, dont il parle en ces termes, avec son impiété ordinaire:

*Qua caput à Cæli regionibus ostendebat  
Horribili super aspectu mortalibus instans.*

La Patrie est représentée dans Lucain sous une forme naturelle, & Virgile a fait de la Renommée cette fameuse peinture qu'on a répétée en tant de façons.



Ovide enfin ne s'est pas contenté de personnifier l'Envie ; il donne un corps à la Faim même. En vain diroit-on que tout étoit Dieu chez les Payens , qu'ils adoroient jusqu'aux arbres & aux ruisseaux , & que rien n'échappoit à leur culte. Je crois bien , à la vérité , que la Discorde a eu quelque part un Temple. Pour l'Envie & la Faim , je ne sache pas qu'on se soit empressé à leur élever beaucoup d'Autels. Mais quand même on auroit déifié en certains lieux quelques passions , leur divinité auroit-elle été pour cela reconnue par-tout ailleurs ? Ce culte n'étant pas général , leurs apparitions poétiques auroient donc paru à tout autre qu'à leurs adorateurs , aussi étranges , aussi surprenantes qu'elles peuvent l'être pour nous-mêmes. Malgré cela les anciens Poètes n'ont pas hésité de s'en servir dans toutes les occasions ; & personne de leur temps n'y a trouvé à redire. On a supposé que ces personnages représentoient des Génies qui présidoient aux choses intelligibles. Serons-nous plus difficiles , nous qui n'avons pas d'autre ressource ? Avouons-le ; les Grecs & les Romains n'étoient

n'étoient pas moins éclairés que nous; mais ils connoissoient mieux les privilèges de la Poësie.

Qu'il me soit permis de faire encore une observation en faveur de ces Machines. C'est que la hardiesse des Peintres a forcé depuis long-temps nos yeux à s'y accôûtumer. Tous les jours nous prenons plaisir à considérer dans un tableau la Vertu, la France, l'Hérésie personnifiées; & nos sens s'y abandonnent sans résistance. Pourquoi s'y refuseroient-ils dans un Poëme? Si nous devons être choqués d'un objet idéal représenté sous une forme corporelle, il y a bien plus de quoi nous effaroucher quand la peinture nous en montre une image plus matérielle encore & plus présente qu'elle ne peut l'être dans le simple récit d'un Poëte. C'est le principe d'Horace :

*Segnius irritant animos demissa per aures ,  
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus ,*

On a toujours dit que la Poësie & la Peinture étoient sœurs, & qu'elles avoient les mêmes prérogatives. Ne seroit-ce pas dépouiller la première de son plus riche

attribut, que de lui ôter les Acteurs dont je vous entretiens ici? Mais d'où vient qu'on les admet sans difficulté dans nos Epitres héroïques, dans nos Odes, & (ce qui est plus frappant encore) dans nos Opéra? On les adopte sur la scène lyrique, même dans des sujets qui sont pris hors de la Fable. Le spectateur les y voit, non point par représentation, comme dans un tableau; ni par narration, comme dans un Poëme; il les y voit en propre personne, il écoute ce qu'ils disent, il observe ce qu'ils font, & ne s'avise jamais de discuter si ce sont des fantomes qu'on expose à sa vûe. L'Epopée seule sera-t-elle donc exceptée de ce privilège, elle à qui appartiennent de droit toutes les richesses de la Poësie?

Que vous dirai-je de plus? Je sens bien, malgré tous ces argumens, qu'un esprit lent ou glacé, ne concevra jamais qu'on puisse prêter un corps & des actions à un Etre imaginaire. Ces fortes d'esprits, que rien n'échauffe, ne sont pas propres à saisir de pareilles images. Mais aussi ce n'est pas pour eux qu'elles sont inventées. Il n'en est pas moins constant

que ces figures, toutes vaines qu'elles paroissent, sont pourtant très-proportionnées à la nature de notre imagination. Nos discours les plus familiers nous en fournissent mille preuves. A chaque instant nous y animons les choses les plus insensibles : nous disons que la mer se courrouce, que le vent s'apaise, &c. Nous allons même jusqu'à exprimer les qualités de l'esprit par les propriétés du corps. On dit qu'un esprit est étendu, profond, solide, &c. & cela parce que nous ramenons tout à nos sens, & que presque tous nos termes sont empruntés des objets matériels.

Mais voici un autre point de vûe pour ceux qui sont touchés de l'autorité divine. Ils reconnoîtront combien les Machines sont naturellement assorties à nos propres idées, lorsqu'ils se rappelleront l'usage fréquent que l'Ecriture sainte en a fait. Tantôt nous y trouvons Ba-<sup>Apocal.</sup>bylone sous la figure d'une Reine superbe, ou d'une Courtisane artificieuse. Tantôt c'est Jérusalem représentée comme une <sup>Jerem.</sup>captive tremblante, qui gémit aux pieds de son vainqueur. Là c'est l'Eglise dans Ps. 44.



Proverb. tout l'éclat d'une jeune Princesse parée de ses plus riches vêtemens, qui oublie la maison de son père, & ne songe plus qu'à plaire à son époux par les charmes de sa beauté. Ailleurs la sagesse fait entendre sa voix sur le haut des montagnes. Sa bouche ne s'ouvre que pour enseigner aux hommes les voies de la justice. Elle leur annonce sa propre origine, qui a précédé la construction de la Terre, & la création des Cieux. Elle-même en traça le plan, disposant tout avec le Créateur, & se jouant, en sa présence, dans la vaste enceinte de l'univers. Nous rencontrons par tout des images de cette espèce dans ces livres saints, dictés par l'esprit de Dieu-même. Et les eût-il inspirées à ses Prophètes, si elles ne s'accordoient avec la manière de penser des hommes pour qui il parloit? Comment donc pourroit-on rejeter d'un ouvrage profane ces mêmes personnages que la raison éternelle a employés pour nous instruire de ses vérités?

Je conclus de tout cela que ce n'est pas à un raisonnement solide qu'il faut attribuer l'opinion que j'attaque. C'est à

cet esprit philosophique qui regne parmi nous, qui veut analyser tout, rendre compte de tout, & par là dépouiller l'imagination de tous ses droits. Mais cet esprit de discussion, ce sens froid si contraire au beau feu & à l'enthousiasme de la Poësie, si ennemi de toute verve & de tout heureux transport, doit-il faire ici notre loi? Méprisons ce flegme métaphysique à qui il n'appartient, ni de goûter les Poëtes, ni de les juger. Par bonheur nous avons approuvé dans la pratique ce que l'on dispute dans la théorie. M. de Voltaire a fait entrer avec succès dans la *Henriade* tous ces Etres incorporels que je réclame pour l'*Epopée*; & chaque fois qu'ils lui ont fourni quelque une de ses brillantes descriptions, tout Lecteur impartial s'est offert de lui-même à l'enchantement. Si la critique a voulu s'écrier, ce n'a été qu'après une réflexion froide & tardive, qu'on ne doit point écouter en fait de Poësie, où la première impression décide. Mais Boileau lui-même, dans ce charmant Poëme du *Lutrin*, n'a-t-il pas fait intervenir avec mille agréments, la plûpart de ces Acteurs dont

nous parlons ? On auroit beau dire que c'est un ouvrage badin , que les portraits y sont ironiques , & amenés seulement pour la plaisanterie. Toujours est-il vrai que si l'Auteur les avoit crû incapables de plaire & d'attacher , il ne les auroit pas mis en œuvre , ou n'auroit pas dû les y mettre. Car enfin dans une pièce badine , comme dans un ouvrage sérieux , il ne faut présenter à nos sens que des objets qu'ils puissent adopter. Quoiqu'il en soit , il a réussi ; & tout cela me persuade que quand il a blâmé dans son Art Poétique les Machines qu'on veut accommoder à notre Religion , il a moins entendu parler des Etres moraux , dont il s'est servi lui-même , que des Anges , des Démons & des Saints. En effet il n'a nommé que ces dernières espèces , dont il a crû qu'on ne pouvoit tirer rien de convenable pour l'Epopée. Mais , comme j'ai déjà dit , le succès de ces différentes Machines dépend uniquement de l'art de les employer : & c'est là le point principal que nous avons à examiner.

J'avoue qu'un Poète qui se contenteroit

d'introduire froidement quelque Etre intellectuel, ou un Ange, ou un Démon, & qui sans aucun préparatif, lui attribuerait certaines actions, risqueroit de dégoûter le Lecteur par un mensonge mal-adroit & grossier. La raison en est toute simple. C'est que n'ayant donné à ce personnage aucune apparence extérieure propre à frapper l'imagination, elle n'en est point assez imbue; & l'esprit, qui demeure de sens froid, découvre aussi-tôt le vuide du sujet. Il s'agit donc de captiver d'abord l'imagination: & pour cela il est nécessaire de lui présenter un objet sensible, auquel elle puisse s'attacher. Il faut que cet objet prenne une forme visible, un corps matériel & palpable, dont l'idée saisisse nos sens; il faut qu'on nous peigne sa figure, sa marche, son maintien, & que tout cela soit revêtu de couleurs & de traits convenables au caractère du personnage. J'ajoute même que ce détail de description est beaucoup plus de conséquence pour nous qu'il ne l'étoit pour les Payens. Ceux-ci croyoient leurs Dieux corporels; il suffisoit de leur en parler, pour qu'ils se



représentassent leur image. C'est pour-  
 quoi Homère se borne quelquefois à  
 nommer la Divinité qu'il fait agir ; &  
 quand Achille, bouillant de courroux  
 contre Agamemnon , & incertain du  
 parti qu'il doit prendre, commence par  
 tirer son épée, Minerve descend soudain  
 du Ciel, & l'arrête par les cheveux (a).  
 Le Poëte ne fait point ici une peinture  
 chargée de la Déesse, qu'il désigne seu-  
 lement par son nom. C'en étoit assez  
 pour ses Lecteurs. Mais nous qui ne  
 connoissons hors de la nature, que des  
 Esprits invisibles, on ne sauroit nous  
 faire illusion, qu'en nous offrant un por-  
 trait circonstancié dont rien n'échappe à  
 notre vûe. Cela est sur tout indispensable  
 lorsqu'on nous annonce cet objet pour

- (a) Πηλείωνι δ' ἄχθ' ἦν· ἐν τῷ οἱ ἦτορ  
 Στήθεσιν λαοῖσι δαΐδιχα μερμήριξεν,  
 ἦ ὅγε φάστανον ὃξ' ἔρυσάμενος παρὰ μηροῦ.  
 Τὰς μὲν ἀνασῆσειεν, ὃ δ' Ἀτρεΐδῳ ἐναρίξοι,  
 ἢ ἔχλον παύσειεν, ἐρητύσειέ τ' θυμόν.  
 Ἔως ὅς τ' ἅνδ' ἄρ' ἄρ' αἰνε-χ' ἔφρενα καὶ χ' θυμόν,  
 Ἐλκετο δ' ἔκ κολεῶιο μέγα ξίρ'· ἦ λ' ἔδ' Ἀθλῶν  
 Οὐρανόθεν. - - - - -  
 - - - - - ξανθῆς δὲ κόμης ἔλε Πηλείωνα.

la première fois. On doit alors nous y accoutûmer, &, pour ainsi parler, nous familiariser avec lui par une description qui le mette sous nos yeux. Les Payens même ne se sont dispensés de cette précaution que quand la rapidité du discours a exigé d'eux qu'ils omissent les circonstances. Mais quand le sujet le permet, quel dessein, quel coloris n'emploient-ils pas dans l'expression de ces personnages ! Voyez comme Virgile nous représente Charon dans son 6<sup>e</sup> livre de l'Enéide :

*Portitor has horrendus aquas & flumina servat ,  
Terribili squalore Charon , cui plurima mento  
Canities inculta jacet : stant lumina flammâ :  
Sordidus ex humeris nodo dependet amictus.  
Ipse ratem conto subigit , velisque ministrat ,  
Et ferrugineâ subvectat corpora cimbâ ,  
Jam senior : sed cruda Deo viridisque senectus.*

Ne diriez-vous pas que vous avez devant les yeux ce Dieu funeste ; que vous reconnoissez son air, ses traits, ses habillemens ? Qu'on nous donne une image de cette force dans un sujet que nous puissions traiter, & nous verrons si elle y paroîtra insipide ou désagréable. Ne

cherchons pas si loin ; souvenez - vous  
seulement de celle-ci.

Lutrin ,  
chant II.

A ce triste discours , qu'un long soupir achève ,  
La Mollesse en pleurant sur un bras se relève ,  
Ouvre un œil languissant , & d'une foible voix  
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois.  
. . . . . La Mollesse oppressée  
Dans sa bouche , à ce mot , sent sa langue glacée ,  
Et lasse de parler , succombant sous l'effort ,  
Soupire , étend les bras , ferme l'œil , & s'endort.

Y a-t-il un tableau qui puisse me rendre la mollesse plus présente que ne fait cette description ? Je la vois , je l'entends , je remarque toutes les circonstances de son action , & mon imagination échauffée croit saisir un objet réel. La raison a beau me dire que c'est une fiction ; mes sens sont gagnés , l'illusion est faite , & je ne songe pas seulement à en soupçonner la fausseté.

Ce n'est pas qu'on ne puisse se contenter quelquefois d'une simple définition. Alors le Poète a plutôt en vûe d'expliquer les différentes qualités du personnage , que d'en tracer une peinture extérieure. Ce n'est plus aux yeux ,

c'est à l'esprit qu'il s'adresse. Nous en avons un exemple dans ces beaux vers de M. de Voltaire.

On voit la Liberté , cette esclave si fière ,  
 Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière ;  
 Sous un joug inconnu , que rien ne peut briser ,  
 Dieu fait l'assujettir sans la tyranniser ;  
 A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée  
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;  
 Qu'en obéissant même elle agit par son choix ,  
 Et souvent aux destins pense donner des loix.

Il est vrai que si toutes les Machines d'un Poëme Epique étoient décrites de cette manière , la représentation n'en seroit pas assez sensible. Il faut , comme j'ai dit , des couleurs & du corps , parce que dans le principe général on ne doit pénétrer jusqu'à l'esprit que par la voie des sens. Mais aussi nous serions bien malheureux si nous poussions le scrupule jusqu'à nous refuser toujours de pareilles beautés. Admettons-les comme une exception de la règle , & dans le cas seulement où le personnage ne fera chargé d'aucun rôle dans le cours du Poëme. Car s'il y parle , s'il y agit , s'il prend



part aux événemens, il est nécessaire, à ce qu'il me semble, de l'envelopper d'une apparence visible qui puisse nous éblouir & nous entraîner.

Une méthode qui me paroît fort propre à augmenter la vrai-semblance de ces Machines, c'est de les métamorphoser, je veux dire, de les peindre sous une figure empruntée, & de les revêtir d'un extérieur qui nous soit connu. C'est ainsi que Virgile en use quand Vénus apparôit à Enée sur les côtes de Carthage.

*Virginis os, habitumque gerens, & virginis arma  
Spartana . . . . .*

*Namque humeris de more habilem suspenderat arcum .  
Venatrix, dederatque comas diffundere ventis ;  
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.*

Ce portrait s'insinue bien mieux dans l'imagination, qui ne trouve rien que d'ordinaire dans la figure d'une Chasseresse. C'est pourtant une Divinité. Mais comme les yeux n'y sont pas accoutumés, ce n'est que par degrés qu'elle paroîtra sous sa propre forme.

*Namque hæud tibi vultus.*

*Mortalis, nec vox hominem sonat : ô Dea certè, &c.*

Mais la première impression est-elle

faite, aussi-tôt le voile se tire.

*Dixit : & avertens roseâ cervice refulsit,  
Ambrosiaque coma divinum vertice odorem  
Spiravere : pedes vestis defluxit ad imos,  
Et vera incessu patuit Dea.*

C'est sur tout au moment où le personnage se met en action qu'il est bon d'user de cet artifice. Jusques-là les portraits surnaturels qu'on peut faire de ces Acteurs merveilleux, n'effarouchent guère le Lecteur. Tant qu'on ne décrit que leurs attributs, leur figure, leurs vêtemens, &c., il se prête aisément à ces images, qu'il regarde comme des ornemens poétiques. Mais lorsque ces Machines commencent à agir, à parler, & à faire les autres fonctions d'un personnage naturel, voilà, dit-on, ce qui pêche davanrage contre la vrai-semblance. Or rien ne remédie mieux à cela que d'écarter l'idée de la Machine même, en lui substituant l'apparence d'un Acteur ordinaire, qui peut jouer toutes sortes de rôles sans causer aucun étonnement.

Cette espèce de transformation est encore très-favorable pour adoucir ou

animer certains personnages qui sans cela pourroient être, ou désagréables, tels que les Démons; ou froids & languissans, tels que les Etres moraux. Quelquefois la métamorphose est d'une nécessité absolue. Si vous voulez feindre que la Discorde parle à un Héros pour s'emparer de lui, quelle apparence y a-t-il que vous la présentiez à ses yeux sous la forme ordinaire que les Poètes lui donnent? Un monstre, un Démon hérissé de serpens, & tenant en main la torche infernale, ne seroit pas un objet propre à le persuader: au contraire, il lui fera horreur, & le détournera par son aspect même de l'entreprise où il le vouloit engager. Vous aurez donc recours à un travestissement qui loin de blesser les yeux de votre Héros, sera capable de le séduire par la ressemblance de son ami ou de son confident. Boileau nous en fournit encore un exemple dans son Lutrin; & quoique cette description soit comique, vous y appercevrez toutes les qualités que nous cherchons.

La Discorde, qui voit leur honteuse disgrâce,  
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace;

Et malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés,  
 S'apprête à réunir ses Soldats dispersés.  
 Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image,  
 Elle ride son front , allonge son visage,  
 Sur un baton nouveau laisse courber son corps,  
 Dont la chicane semble animer les ressorts,  
 Prend un cierge en sa main , & d'une voix cassée  
 Vient ainsi gourmander la troupe terrassée.  
 Lâches , où fuyez-vous ? &c.

Ce n'est plus ici ce spectre hideux  
 dont la vûe glaceroit d'épouvante. Ce  
 n'est pas même un personnage indiffé-  
 rent, tel qu'une Chasseresse. C'est une  
 personne connue avec qui les Acteurs  
 du Poëme sont familiarisés, & qu'ils  
 sont disposés à écouter & à suivre. Or  
 le Lecteur se met toujours à la place  
 des Acteurs, & par conséquent cette  
 adresse ne peut manquer de réussir. Je  
 conviens pourtant qu'elle n'est pas tou-  
 jours indispensable. Si celui devant qui  
 l'on veut amener quelque mauvais Génie  
 est agité de passions violentes , s'il l'in-  
 voque lui-même, & desire de le voir ou  
 de l'entendre, comme lors qu'Armide  
 au désespoir, appelle la haine à son se-  
 cours, alors il n'y aura pas d'inconvenient

Opéra  
 d'Armide.



de lui présenter le fantome avec toute l'horreur qui peut l'accompagner.

Mais si on veut que la vrai-semblance des Machines se souûtienne, & que l'illusion continue, il me paroît encore à propos que quelques-uns de ces personnages fantastiques reparoissent de temps en temps dans la suite du Poëme. Ils ne doivent pas être perdus de vûe trop longtemps, & c'est au Poëte à leur ménager une certaine égalité de fonctions qui partagent les événemens entre eux & les Héros, de manière cependant que ces derniers n'en soient pas effacés. Sans cela mon esprit, que vous auriez rempli de la peinture de ces Etres surnaturels, se refroidiroit bientôt en les voyant tous disparoître. Vos Machines alors ne seroient plus que des figures étrangères, collées, pour ainsi dire, au tableau, sans art, sans nuance & sans liaison. Mais au contraire, si leur concours est rendu nécessaire à l'accomplissement de l'action, si je les y vois participer fréquemment, l'idée du merveilleux s'entretient insensiblement en moi, & se nourrit elle-même par son propre retour. L'art consiste à  
ne

ne pas laisser rallentir l'échauffement & l'imagination.

Au reste, quand je parle ainsi, je ne prétends pas que ces sortes de personnages deviennent intéressans par eux-mêmes jusqu'à un certain degré. Ce n'est point pour cela qu'ils sont introduits dans le Poëme. La Minerve de l'Odyssée, la Vénus de l'Enéide ne s'attachent guère les sentimens du Lecteur, qui doivent être réservés tous entiers pour le Héros. Aussi leurs fonctions ne sont-elles ordinairement que momentanées : & si Homère s'est quelquefois étendu davantage sur les actions de ses Dieux, ce n'est pas toujours en cela qu'il a mieux réussi. Les querelles de Jupiter & de Junon forment-elles, à votre avis, des épisodes bien propres à nous remuer ? C'est donc mal à propos qu'on reproche à nos Machines le défaut d'intérêt. Elles n'en sont pas susceptibles & ne doivent pas l'être. Leur effet se borne à exciter l'admiration & à procurer des événemens qui jettent le Héros dans une situation périlleuse, ou qui l'en délivrent ; & ce sont ces événemens qu'elles font naître, qui nous tou-

chent & nous émeuvent. Ainsi c'est à elles à produire l'intérêt, & non pas à se l'attirer. Mais alors cet intérêt que nous prenons au Héros, rejaillit nécessairement sur les Machines mêmes, & elles le partagent avec lui, non parce qu'elles en font l'objet, mais parce qu'elles en font la cause.

Voulez-vous maintenant que nous parcourions les diverses Machines que les Payens ont employées ? nous connoîtrons par là celles que nous pouvons emprunter d'eux, & nous examinerons en même temps les conditions particulières qu'elles exigent.

Nous trouvons d'abord chez les Idolâtres, des Dieux d'un premier ordre, tels que Jupiter, Minerve, Neptune &c. ensuite des Dieux d'un ordre inférieur, Eole, Iris, les Furies &c. puis de bons & de mauvais Génies qui répondent à nos Etres moraux ou intellectuels, la Paix, la Renommée, la Discorde &c. enfin les Ombres des Morts, les Oracles, les Songes, & les Enchantemens.

A l'égard des Dieux principaux, ils avoient une Histoire suivie & fertile en

événemens , où la Poësie trouvoit une source inépuisable de fictions. Les assemblées de ces Dieux , leurs intérêts opposés , leurs disputes , leurs amours , & sur tout leurs fonctions différentes , tout cela servoit de matière à de grandes descriptions. Il est vrai que souvent il en résultoit des inventions ridicules. Malgré les efforts qu'on a faits pour justifier Homère , il est à croire qu'il a décrit la Divinité d'une manière bien indécente , puisque les Payens mêmes en ont été scandalisés. Platon l'a chassé de sa République , & ils ont dit de lui qu'il faisoit des Dieux de ses Héros , mais que de ses Dieux à peine en faisoit-il des hommes. Quoiqu'il en soit , je demeure d'accord que cette matière étoit pour les Anciens , une vraie richesse qui manque en partie à nos Poètes.

Mais d'un autre côté on a beaucoup trop exagéré notre disette ; & cela par une admiration outrée de ces Anciens , qui a fait mépriser tout ce qui ne ressembloit pas à leurs productions. On a beau affecter de nous appauvrir , il nous reste d'excellentes ressources ; & quiconque



faura les mettre à profit , trouvera aisément dans le fond que la Religion nous laisse , de quoi faire rouler tout un Poème sur le merveilleux.

Et pour commencer par Dieu même, son image ne fournit-elle pas à l'Epopée les traits les plus magnifiques? Quelle grandeur, quelle majesté, dans ce morceau de M. de Voltaire !

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable  
 Dieu mit avant les temps son Trône inébranlable.  
 Le Ciel est sous ses pieds : De mille astres divers  
 Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.  
 La puissance , l'amour , avec l'intelligence  
 Unis & divisés , composent son essence &c.

A la vérité, Dieu n'est pas ici représenté sous un corps visible, & les deux derniers vers forment moins la peinture d'un personnage qu'une espèce de définition. Vous m'avouerez cependant que l'expression en est poétique, & beaucoup plus significative que ce vers du Tasse, tout beau qu'il est :

*Risplendeà con tre lumi in una luce.*

Cela prouve au moins que nos plus

profonds Mystères , jusqu'à la Sainte Trinité même, sont susceptibles des ornemens de la Poësie. Combien d'autres exemples n'en trouvons-nous pas dans le Tasse & dans Milton ? Mais en voici un de la Henriade qui me paroît bien frappant :

Il reconnoît l'Eglise ici-bas combattue ,  
 L'Eglise toujours une & toujours étendue ,  
 Libre , mais sous un chef ; adorant en tout lieu  
 Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu,  
 Le Christ , de nos péchés victime renaissante ,  
 De ses Elûs chéris nourriture vivante ,  
 Descend sur nos Autels à ses yeux éperdus ,  
 Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus ;

Mais s'agit-il de peindre Dieu sous une apparence plus sensible , & de le dévoiler , pour ainsi dire , à notre vûe ? Tantôt il vole sur l'aile des vents , & les Anges servent d'appui à son trône. Tantôt il foule sous les pieds les astres du firmament , ses mains sont armées du tonnerre , & ses regards lancent l'épouvante. Il parle , & la terre tremble ; la mer l'a vû , & soudain elle a pris la fuite. Les Pseaumes nous fournissent tou-

tes ces grandes idées que vous avez rendues si fortement dans vos Odes sacrées & dans vos Cantiques. Quelle différence faites-vous, je vous prie, entre ces figures & ce trait si célèbre d'Homère quand Jupiter au clin de ses yeux fait trembler tout le mont Olympe (*b*)? Le Paradis perdu fourmille de semblables récits; & on y voit à chaque page toutes les couleurs qui nous sont communes avec les Anciens pour peindre la Divinité.

Qu'y a-t-il dans ces assemblées des Dieux, qui ornent avec tant de pompe l'Iliade & l'Enéide, que nous ne puissions introduire avec succès dans notre Epopée? Les volontés de Dieu, qu'il communique à ses Saints, les ordres qu'ils communiquent à ses Ministres, remplacent avantageusement parmi nous cette espèce de sujet. L'intercession des Bienheureux en faveur des Hommes n'est-elle pas une matière de colloques aussi grands, aussi sublimes que ceux de Thétis ou de Vénus

(*b*) Η καὶ κτανέησιν ἐπ' ὄφρ' οὔσι νεῦσι Κρονίων.

Ἀμβρόσια δ' ἄρα χαίται ἐπερρώσαντο ἄνακτος  
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο, μέγα δ' ἐλέλιξεν Ὀλυμπόν.

prosternés aux pieds de Jupiter ? Permettez-moi de vous renvoyer encore à la Henriade, dans cet endroit où Dieu paroît au milieu de sa gloire, entouré de ces brûlans Séraphins qui changent à son gré la face de la terre. Saint Louis se présentant devant le trône, & implorant la clémence divine pour le Roy Henry, nous offre un spectacle qui vaut, ce me semble, les tableaux des Anciens. Mais voyons comment Milton fait traiter ce qui se passe dans le Ciel. Je me fers de la belle traduction de M. de S.-Maur.

„ L'Eternel du haut de son trône daigna  
 „ baïsser les yeux pour conrempler l'ouvrage de ses mains , & celui de ses  
 „ créatures. La sainte milice des Cieux,  
 „ nombreuse comme les étoiles, se tenoit  
 „ de bout autour de lui, & goûtoit, en le  
 „ voyant, une béatitùde qui passe toute  
 „ expression. A sa droite étoit assis son  
 „ Fils unique, l'expression de sa propre  
 „ substance, la vive image de sa gloire. . .  
 „ Pendant que Dieu parloit, une odeur  
 „ d'Ambrosie remplit l'Olympe, & répandit dans les Esprits bienheureux une  
 „ joie inconcevable. Son Fils parut tou-



„ché. Dans lui brilloit tout son Père  
„exprimé substantiellement, & sur son  
„front majestueux on découvroit une  
„compassion divine, un amour sans fin,  
„une bonté sans mesure... Les Bien-  
„heureux, pénétrés de joie, se livrerent  
„aux plus vifs transports. Malgré la force  
„de leurs acclamations, semblables à  
„celles d'une multitude infinie, on sen-  
„toit cette douce mélodie qui distingue  
„la voix des Immortels. Le Ciel fut  
„rempli de saintes rejouissances, & les  
„régions éternelles retentirent de canti-  
„ques éclatans. Incliné profondément  
„vers les trônes divins, ils y déposèrent  
„leurs diadèmes tressés d'or & d'ama-  
„ranthe... Après cet acte d'adoration  
„& d'hommage ils reprirent leurs cou-  
„ronnes. Ils porterent la main à leurs  
„harpes mélodieuses; harpes d'or, que  
„telles qu'un carquois, une écharpe  
„brillante suspend à leurs côtés. Ils com-  
„mencerent leurs chants sacrés. Nulle  
„voix ne fut en silence; on entendit de  
„toutes parts des accords parfaits: le  
„ravissement accompagne toujours l'har-  
„monie des Cieux. Ils te chanterent

„ d'abord , Père tout puissant , immuable ,  
 „ immortel , &c.

Quel crayon , quels coups de pinceau !  
 quelle expression de la gloire du Dieu  
 vivant ! La Cour de Jupiter a-t-elle jamais  
 étalé tant de magnificence ?

Les Anges & les Démons peuvent  
 faire à leur tour les mêmes personnages  
 que font chez les Payens Apollon ,  
 Neptune , Mercure & les autres princi-  
 paux Dieux. Si Junon protège les Grecs ,  
 si Vénus défend les Troyens , un Ange  
 veillera à la conservation d'un peuple ou  
 d'un Roy , priera pour sa prospérité , lui  
 prêtera du secours. Les Démons excite-  
 ront le désordre , inspireront des passions  
 turbulentes , la dissention , la fureur &  
 la guerre. Ils feront manquer un traité  
 de paix prêt à conclure , comme Minerve  
 au 4.<sup>e</sup> livre de l'Iliade , ou comme Junon  
 au 7.<sup>e</sup> de l'Enéide. Ils allumeront des  
 embrasemens comme Vulcain , ils exci-  
 teront des tempêtes comme Neptune ; ils  
 feront également les fonctions des Dieux  
 inférieurs , de Bellone , des Euménides.  
 Les Anges rempliront les rôles d'Iris , de  
 Vertumne & des autres Divinités favora-

bles aux Hommes.

Qu'on examine les différentes Machines des Grecs & des Latins, on conviendra qu'elles peuvent, pour la plûpart, être ainfi accommodées aux sujets que nous avons entre les mains. De tant de preuves qu'il me seroit aisé d'en rapporter, je ne choisirai que celle-ci. Dans l'Iliade Mercure descend du Ciel pour conduire Priam aux tentes d'Achille. Dans l'Enéide il vient apporter à Enée les ordres de Jupiter. Ces deux fictions sont copiées, presque mot pour mot, l'une sur l'autre. Comparons la description de Virgile avec celle du Tasse, qui fait aussi descendre en terre l'Ange Gabriel. Car je m'appuye toujourn sur des exemples, qui en matière de préjugés, valent mieux que des raisonnemens.

*Ille patris magni parere parabat  
Imperio ; & primum pedibus talaria nectit  
Aurea , quæ sublimem alis , sive æquora supra,  
Ceu terram , rapido pariter cum flamine portant.  
Tum virgam capit : hac animas ille evocat orco  
Pallentes , alias sub tristia tartara mittit ;  
Dat somnos , adimitque , & lumina morte resignat.  
Illâ fretus , agit ventos & turbida tranat  
Nubila. Jamque volans apicem & latera ardua cernit*

*Atlantis duri , Cælum qui vertice fulcit. (c)*

*Hic primum paribus nitens Cyllenius alis  
Constitit , hinc toto præceps se corpore ad undas  
Misit ; avi similis , qua circum littora , circum  
Pisces scopulos humilis volat , æquora juxta.  
Haud aliter terras inter Cælumque volabat,  
Littus arenosum Libya , ventosque secabat  
Materno veniens ab avo Cyllenia proles.*

Le Tasse imite ainsi cette peinture.

*..... Gabriel s'accinse  
Veloce ad essequir l'imposte cose ;  
La forma sua invisibil d'aria cinse,  
Ed al senso mortal la sottopose :  
Humane membra , aspetto human si finse ;  
Mà di celeste maestà il compose :  
Trà giovane e fanciullo età confine  
Prese , ed ornò di raggi il biondo crine.*

(c) Ces vers sont presque tous traduits littéralement d'Homère.

*..... ἐδ' ἀπίθησε διάκτορος ἀρχιφόντης·  
Αὐτὴν ἔπειθ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,  
Ἀμβρόσια, χρύσεια; τὰ μιν φέρον ἡμὲν ἐφ' ὕψελω,  
Ἡδ' ἀπείρονα γαῖαν, ἅμα πνοιῆς αἰέμοιο.  
Ἐΐλετο ὃ ῥάβδον τῇ τ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει  
ὦν ἐδέλφ, τὺς δ' αὖτε καὶ ὑπνώοντας ἐγείρει.  
Τὼ μὲν χερσὶν ἔχων πέτετο κρατὺς ἀρχιφόντης·  
Ἀΐψα δ' ὄρεα θρίλω τε καὶ ἐλλήεσσιν ἴκανε.*



*Ali bianche vesti , c'han d'or le cime ,  
 Infaticabilmente agili e preste :  
 Fende i venti e le nubi , e v'è sublime  
 Sovra la terra e sovra'l mar con queste.  
 Così vestito indirizzosi à l'ime  
 Parti del mondo il messagier celeste;  
 Pria su'l Libano monte ei si ritenne,  
 E si librò su l'adeguate penne.*

Je vous demande maintenant si cette description ne fait pas sur vous le même effet que la narration de Virgile ? Votre imagination a-t-elle plus de peine à saisir l'image de l'Ange que celle de Mercure ? ou plutôt ne trouvez-vous pas dans les deux le même agrément & la même vrai-semblance ?

Mais, dira-t-on, les noms de Gabriel, de Raphaël (ces noms saints & terribles) n'ont pas assez de grace dans notre poésie. Je fais en effet jusqu'où va sur ce point la puérile délicatesse de notre nation. Qu'on use, si l'on veut, de tant de tours nobles & poétiques qui peuvent y suppléer; ou bien qu'on ne mêle ces noms sublimes que dans des vers dignes d'eux, & il faudra bien que les beaux Esprits s'y accoutument.

Je ne dirai pas la même chose des Démons, qui étant odieux de leur nature, ont besoin de quelque adoucissement. Je me garderois bien d'appeler ceux-ci par leurs noms. Cela ne peut se souffrir que dans un Poëme comme celui de Milton, où ils se trouvent par essence en qualité d'Acteurs principaux. Hors de là, qui s'aviserait de nommer Lucifer, Astarot, Belzebut, choqueroit rudement des oreilles Françaises. Qu'on nous les indique donc par quelque périphrase qui les fasse reconnoître. Le Démon de l'envie, l'Âge de la revolte, l'Esprit, le Génie qui préside à la vengeance, &c. ces sortes de dénominations tirées du vice dont chaque Démon est auteur, nous les désignent suffisamment, & n'ont rien qui nous rebute. Une autre manière encore plus élégante, c'est de les distinguer par le lieu où ils étoient adorés chez les Payens, par les sacrifices extraordinaires qu'ils s'y faisoient offrir, enfin par quelque crime ou quelque événement dont nous savons qu'ils ont été les instigateurs.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon, *Henriade.*  
Guidoit les descendans du malheureux Ammon,

Quand à leur Dieu Moloc des mères gémissantes  
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.

Ajoutez à cette désignation un extérieur corporel qui nous les rende sensibles. Usez sur tout de cette métamorphose dont je parlois tantôt, & vous verrez que ces personnages deviendront, non seulement poétiques, mais encore vraisemblables. La prévention qui s'est élevée contre cette espèce de Machine, n'a donc pris sa source que dans la manière indécente ou désagréable dont quelques Auteurs nous l'ont présentée. Le Tasse, tout grand Poète qu'il est d'ailleurs, n'est pas exempt de reproches à cet égard. Qu'est-ce en effet que cette image de Sathan, qu'il nomme mal-à-propos Pluton ?

*E'n guisa di voragine profonda  
S'apre la bocca, d'atro sangue immonda.*

*Qual i fumi sulfurei ed infiammati  
Escon di mongibello, e'l puzzo, e'l tuono :  
Tal de la fiera bocca i negri fiati,  
Tale il fetore e le favilla sono.*

N'auroit-il pas beaucoup mieux fait

de se contenter de ce qu'il avoit dit d'abord :

*Horrida maestà nel fiero aspetto*

*Terrore accresce , e più superbo il rende.*

*Rosseggian gli occhi , e di veneno infetto*

*( Come infesta cometa ) il guardo splende.*

Mais si nous voulons voir des descriptions plus magnifiques & des peintures vives & animées de ces Esprits malheureux, c'est dans Milton qu'il nous les faut chercher. Qui ne se laisseroit entraîner à des tableaux de cette espèce ! “ Du haut de la voute éthérée les bras de l'Eternel le précipita (Satan) dans un gouffre d'horreur . . . Privé de sentiment, il roula neuf jours au gré des vagues de feu avec son abominable armée . . . Il revient à lui, & l'horreur le saisit . . . Il promène par-tout ses yeux étincelans . . . Sa vûe perçante, telle que les Anges la possèdent, embrasse tout d'un coup ce lieu maudit, affreux, épouvantable . . . Il discerne les compagnons de sa chute ensevelis dans un fleuve & dans un tourbillon de flammes dévorantes. Il reconnoît



„ ce conquérant superbe, le premier après  
„ lui en puissance comme en crime . . .  
„ A certe vûe Satan, l'implacable enne-  
„ mi de Dieu, rompit le silence. Es-tu  
„ ce Chérubin qui protegeoit les autres  
„ à l'ombre de ses ailes? Es-tu cet Ange  
„ gardien dont l'éclat éblouissoit les  
„ Cieux? . . . Ainsi parla Satan, la tête  
„ élevée au dessus des flots, & les yeux  
„ étincelans de feu. Le reste du corps  
„ flottant sur le fleuve couvroit plusieurs  
„ stades.

Et un peu après: “ Satan s'éleva sur  
„ le lac. Le mouvement qu'il fit, laissa  
„ entre les flammes un horrible vallée.  
„ Il déploya ses ailes, & prit son vol en  
„ haut, se balançant sur l'air ténébreux,  
„ qu'il comprimoit de son poids immense.

Ne pourroit-on pas encore, dans cer-  
taines circonstances, représenter ces Es-  
prits infernaux sous la forme de quelque  
animal propre à cacher leurs artifices?  
Plusieurs passages de l'Ecriture & les ta-  
bleaux des Peintres ont disposé notre  
esprit à cette idée, & le même Milton  
s'en est servi avec succès. Sans parler de  
la métamorphose du Démon en serpent,  
qu'il

qu'il a tirée de la Génèse, & qu'il a exprimée avec tant d'art & d'élégance, voici comme il le transforme dans un autre endroit. " Tantôt sous la figure  
 „ d'un Lion il marche fièrement autour (\*) *Adam*  
 „ d'eux \* avec un regard plein de feu; & *Eve*  
 „ tantôt il se couche comme un Tigre  
 „ qui par hasard ayant entrevû deux  
 „ jeunes Faons, se tapit contre terre,  
 „ puis se levant, s'avance, se couche,  
 „ & change souvent de poste, choisissant  
 „ le terrain d'où il pourra mieux s'élancer  
 „ & les saisir entre ses griffes.

Ce que j'ai dit des Anges & des Démons, je peux le dire en partie, soit des Saints, soit des vertus ou des vices personnifiés. Mais quelles images de gloire & de majesté ne trouveroit-on pas dans l'intervention des Saints ! M. de Voltaire paroît en douter à la fin de son Essai sur la Poësie Epique, & il fonde ce doute sur les noms de Saint Roch, de Saint Cristophe, &c. Mais n'y a-t-il point dans le Ciel de noms plus propres aux beaux vers ? D'ailleurs, une périphrase, comme j'ai dit, corrige tout cela. J'en appelle à lui-même & à qui-

conque a un génie vraiment poétique. L'exemple que j'ai cité de Saint Louis dans la Henriade, montre assez combien ce sujet est fertile entre les mains d'un grand Poëte.

Les vertus & les vices demandent plus d'art & de choix pour en composer des personnages vrai-semblables. En général je crois qu'entre ces Etres moraux, il faut autant qu'on peut, choisir entre les principaux genres, sans employer les différentes espèces. Par exemple, je ferai agir la justice préférentement à la probité ou à l'équité. Parmi les vices on donnera plutôt une figure visible à la colère que non pas à la rage ou à la fureur. C'est que notre esprit saisit plus vite les idées simples & générales, qui ont, pour ainsi dire, quelque chose de plus sensible & de plus palpable : au lieu que les idées compliquées, les distinctions, les modifications donnent plus de travail à notre conception. Or ce travail même avertit que l'objet présenté est purement intellectuel : alors on se tient sur ses gardes, on ne se prête plus si aisément à l'illusion. Il faut donc nous détourner de tout

ce qui se ressent de l'opération de l'esprit, & nous offrir des objets simples, entiers, qui puissent être appréhendés plus facilement. On doit aussi donner la préférence aux vertus & aux passions dont l'image nous est devenue plus familière, soit par les descriptions des Poètes, soit par les desseins des Peintres qui les ont représentées sous une forme humaine. Mais sur tout qu'on s'abstienne d'en employer jamais qui ne soient point susceptibles d'un extérieur poétique. Le courage, la foiblesse, l'activité, l'expérience, & mille autres qualités semblables, ne peuvent jamais prendre l'ombre même d'un corps, ni donner le change à nos yeux. Encore moins devra-t-on choisir pour Acteurs, des qualités négatives qui portent avec elles une marque de privation, je veux dire, l'imprudence, l'insensibilité, &c. Milton seul a osé réaliser le néant. Chez lui le chaos devient un Prince qui regne par l'impuissance, qui gouverne par la confusion; un Souverain qui pour domaine n'a que le vuide, pour sujet que la désobéissance, & dont l'empire est l'anarchie : Fiction



étonnante par les couleurs que le Poète a fû jeter sur les ténèbres mêmes ; mais fiction monstrueuse , où les idées ne naissent que pour se contredire , où les objets ne paroissent que pour se détruire. Contentons-nous de chercher des personnages dans ce qui existe , du moins par la pensée. La vertu , la sagesse , l'envie , la haine , &c. nous fournissent des peintures nobles , riches & sublimes. Tâchons seulement de les rendre plus sensibles , plus animées , en chargeant davantage le détail de leur portrait , & les circonstances de leur action. Qu'on ne s'en tienne pas à me montrer la discorde avec des cheveux entrelassés de vipères. Une description trop brève n'allumeroit pas mon imagination , qui doit être toute empreinte de la figure de ce monstre. Qu'on me décrive donc son front menaçant , ses yeux enflammés , ses bras ensanglantés. Que j'apperçoive un poignard dans sa main , que son cri ébranle la voute du Ciel , & que la terre tremble sous sa démarche audacieuse. Ajoûtez-y la suite horrible qui l'environne , ses vêtemens,

son armure ; qu'elle étende sur ses partisans

Son bouclier de fer , immense , impénétrable, *Henriade.*  
 Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,  
 Et dont la vûe inspire ou la rage ou la peur.

Alors tous mes sens seront occupés ; toutes mes idées s'attacheront à cette image , & mon esprit trompé croira que mes yeux sont témoins de l'objet dont il est rempli.

Mais le meilleur moyen d'achever la vrai-semblance de ces Etres personifiés, c'est d'insinuer, en les introduisant , la preuve de leur réalité. Rappelons-nous encore un fois que selon notre croyance les Anges & les Démons sont toujours occupés à nous inspirer le bien ou le mal , & que les Payens même ont connu des Génies propices ou malfaisans, qu'ils regardoient comme leurs protecteurs ou leurs ennemis. C'est pourquoi quand on personnifie quelque vertu ou quelque vice, ce personnage doit signifier le Génie qui y préside spécialement. Par là les Etres moraux rentrent dans la classe des Anges & des Démons. Mais comme cette idée

ne se présente pas assez d'elle-même, je voudrois que le Poëte eût soin de la faire naître dans l'esprit du Lecteur, & qu'au lieu de nommer sèchement la jalousie, la haine, &c., il eût recours à ces dénominations dont j'ai parlé plus haut, & qu'il les appelât, du moins au commencement de leur introduction, le Démon de la jalousie, le Démon qui souffle, qui excite la haine. Cette indication, toute simple qu'elle est, glissée une seule fois à leur première entrée, reveilleroit en nous l'idée d'une existence qui nous est connue; & l'imagination préparée par cette conviction secrète, se trouvant en même temps échauffée par la peinture vive & frappante de l'objet qu'on lui offre, se laisseroit entraîner avec bien plus de rapidité.

Cette adresse, comme vous voyez, n'est pas fort difficile; mais je la crois d'une grande utilité. Elle ne se borne pas aux seuls personnages que le Poëte emprunte des vertus & des passions. On peut l'étendre pareillement à toutes les autres choses qui sont du ressort des bons & des mauvais Esprits. Car nous croyons

que les Anges, outre qu'ils nous suggèrent les vertus, sont encore chargés de diriger les événemens qui intéressent les Hommes; qu'ils gouvernent même les différentes parties de cet univers, tandis que les Démons de leur côté s'efforcent de le troubler. Cela nous met en droit de peindre, non seulement l'Ange de la justice, le Démon de la colère, &c. mais aussi l'Ange de la paix ou de la victoire, le Génie de la France, l'Ange des mers, le Démon des tempêtes, de la contagion, &c. Et je pense que cela vaudroit mieux que de personnifier simplement la paix même, la France, la patrie, &c. C'est d'ailleurs le seul moyen que nous ayons de parler le langage de l'Epopée, d'animer les Etres insensibles, & de donner un esprit aux orages, à la mer & aux vents.

Ainsi, veut-on s'étendre sur le récit d'un naufrage & sur l'action du Démon qui l'a suscité? Qui empêche de figurer ce turbulent Génie avec les cheveux hérissés, les yeux creux & ardents, tel que Borée ou Eole nous sont représentés? Il appelle à lui ces Esprits fougueux qui



commandent aux vents ; & soudain échappés de leur prison ténébreuse, ils se précipitent en tumulte sur l'Océan agité. Sa voix effrayante rassemble d'un pôle à l'autre les sombres vapeurs, les épais nuages. Il fend d'un vol impétueux leurs noirs tourbillons, qu'il comprime de ses ailes humides, & en fait jaillir avec un bruit épouvantable la pluie, la foudre & les éclairs. Il descend ensuite aux plus profonds abymes de la mer. A sa parole l'onde indignée mugit, & se couvre d'écume. Il la frappe d'un coup de son trident. Le vaste gouffre bouillonne de fureur, & soulève jusqu'aux nues ses vagues orageuses mêlées avec l'arène, &c.

Je viens maintenant à d'autres espèces de Machines que les Payens ont aussi mises en usage. Ce sont les apparitions des morts, les songes, les prédictions & les enchantemens. Je ne répéterai point ici les raisons qui nous autorisent à en enrichir notre Epopée. Mais examinons quel art on doit apporter dans l'emploi que nous en pouvons faire.

Il y a deux manières de se servir de la vision des ombres. La première, quand

le mort apparoît lui-même, comme dans l'Enéide Hector & Anchise apparoissent aux yeux d'Enée. La seconde, quand c'est un Ange ou un Démon qui se montrent sous la ressemblance & le nom de ce mort. M. de Voltaire a usé de cette dernière méthode dans le 5.<sup>e</sup> chant de sa Henriade. Il y introduit le fanatisme comme je disois tantôt qu'il convient toujours de le faire, c'est-à-dire, sous le titre & l'idée d'un Esprit infernal.

Elle (\*) amène à l'instant de ces demeures sombres \* *La Dis-*  
Le plus cruel Tyran de l'empire des ombres ; *corde.*  
Il vient : le Fanatisme est son horrible nom.

Le Poète suppose ensuite que ce Démon prend la figure du Duc de Guise récemment assassiné, & que sous cette apparence il se présente devant Jacques Clement.

Il emprunte de Guise & la taille & les traits ;  
De ce superbe Guise en qui l'on vit paroître  
Le tyran de l'Etat & l'effroi de son maître,  
Et qui toujours puissant, même après son trépas,  
Traînoit encor la France à l'horreur des combats,  
D'un casque redoutable il a chargé sa tête :  
Un glaive est dans sa main, au meurtre toujours  
prête :

Son flanc même est percé des coups dont autrefois  
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois.  
Et la voix de son sang , qui coule en abondance,  
Semble accuser Valois & demander vengeance.

Cette manière de faire paroître les morts, est, suivant moi, beaucoup plus avantageuse, en ce qu'elle redouble le merveilleux; & à mesure qu'elle nous en occupe, elle écarte toute réflexion sur le fonds des objets, & sur ce qu'il y a d'extraordinaire dans le personnage.

Les songes sont d'une importance encore plus grande pour l'Epopée. On peut dire qu'ils embrassent en eux seuls presque toutes les autres Machines ensemble. Ils nous dévoilent Dieu même & une partie de ses actions. Ils nous annoncent ses promesses, ses menaces, ses jugemens, &c. Les Anges & les Démons, les Saints, les morts n'apparoissent jamais avec plus de vrai-semblance qu'à un homme qu'on suppose plongé dans le sommeil. L'imagination s'attache d'autant mieux à ces récits, qu'elle est accoutumée par elle-même aux illusions que les rêves lui font éprouver. Et quoique ceux dont

nous parlons, soient censés d'un ordre surnaturel, il résulte néanmoins de ces fictions une idée confuse de fantôme & de réalité qui nous rapproche de la nature du songe, & nous empêche de chicaner le Poète.

A l'aide de ces inspirations nocturnes on met sous les yeux les événemens passés & les actions futures. Henry le Grand voit en songe un rayon des splendeurs célestes, il apperçoit les Princes qui l'ont précédé sur le trône, & entrevoit ceux qui doivent s'y asseoir après lui; suite triomphante de Héros, dont les exploits & les caractères forment le plus grand tableau qui soit entre les mains de la Poésie.

Henriade,  
Ch. VII.

Il est vrai que des visions de cette dernière espèce sont fort hasardeuses parmi nous. Homère & Virgile n'avoient pas besoin de tant de détours. Ils ont fait descendre leurs Acteurs en personne jusque dans les champs Elisées. Leur Théologie le leur permettoit. Mais dans notre Religion il n'y a qu'un songe mystérieux qui puisse faire passer de pareilles inventions, & encore exigent-elles beaucoup



d'art & de ménagement. Plus les choses sont merveilleuses & étonnantes, & plus il est nécessaire de les charger de circonstances spécieuses qui invitent à les admettre. Il faut que le Lecteur ne puisse pas perdre de vûe que c'est un songe qu'on lui raconte : la cause surnaturelle doit y dominer aussi, & paroître vrai-semblable par l'importance & la grandeur du sujet. C'est au Poëte d'appuyer avec adresse sur toutes ces raisons de probabilité, de les fortifier par des comparaisons connues de semblables prodiges, & de ménager si bien ces différentes nuances, que notre esprit en soit, pour ainsi dire, environné, & contraint de s'y rendre.

Les prédictions sont à beaucoup d'égards de la même espèce que les songes. Et comme tout l'art du Poëte consiste dans le bon choix du personnage qui annonce l'avenir, je ne m'arrêterai pas à vous en parler davantage. Je passe aux enchantemens.

Cette matière, tant rebattue, tant variée, a été pour les Poëtes un sujet de bien des extravagances. Homère, qui s'en est servi le premier pour son épisode

de Circé, en auroit fait un morceau intéressant, si le tout n'avoit abouti à métamorphoser des hommes en porceux. Rendons pourtant justice à ce Poète unique, à cette intelligence sublime, qui n'est ordinairement critiquée que faute d'être entendue. Souvenons-nous que chez les Grecs, comme chez les Latins, on n'avoit pas une idée ignoble de ces animaux, qui d'ailleurs forment en cet endroit une allégorie bien digne de la plus saine morale. Ce n'est pas que je pardonne pour cela au Tasse d'avoir transformé, par une imitation ridicule & mal placée, des Guerriers Chrétiens en poissons, & d'en avoir rempli les étangs d'Armide. Nos idées ne souffrent point dans la magie des effets de cette nature. Que dirai-je des Enchanteurs de nos vieux Romanciers, & de ceux de l'Arioste qui les a si dignement copiés; de ce palais enchanté d'Atlante, de ces anneaux qui rendoient invisibles, de ces hardis Rolands qui alloient bravement aux coups sans pouvoir être blessés, *ed era tutto fatato*? J'épuiserois votre patience, si je vous tenois plus long-temps sur cet article.

Mais ce qui m'a choqué davantage, c'est qu'au moindre fortilège les armes tombent des mains du plus intrépide Guerrier. Un Héros qui la veille avoit dispersé une armée entière, tomboit-il malheureusement dans un charme, il falloit qu'il y souffrit, sans pouvoir s'en défendre, toutes les avanies des Sorciers & des Lutins jusqu'à ce qu'il plût à un autre Enchanteur de venir le délivrer. N'étoit-ce pas encore une belle invention que ces Fées qui n'étoient, ni des Déeses, ni des femmes ordinaires, ni de simples Magiciennes; fantôme ambigu, & cependant surnaturel, sur qui rouloit tout le merveilleux d'un Poëme dont les Héros étoient des Chrétiens? Conclurons-nous de là que les charmes doivent être bannis de l'Epopée? Vous vous y opposeriez sans doute. Vous me diriez qu'ils ont fourni de beaux vers à Virgile, & qu'ils ont rendu plus terribles les emportemens de Didon; qu'il ne s'agit que d'en faire un meilleur emploi; qu'on peut, sans avilir un Héros, lui opposer des prestiges que sa hardiesse fait évanouir. Peut-être même pardonneriez-vous à ce délicieux

palais d'Armide , & aux monstres qui en défendent l'entrée , s'il ne regnoit en cet endroit une molle galanterie , peu digne de la majesté épique ; si l'enchantement , pour se rompre , tenoit à autre chose qu'à une simple baguette ( car ce miroir si bien inventé n'est que pour la personne de Renaud. ) enfin si la maîtresse de ce Renaud ressembloit mieux à l'amante d'Enée. Je sens aussi que j'aurois peine à retrancher de ce Poëme les évocations magiques d'Ismeno. Mais qu'il est triste que cela finisse par enfermer l'Enfer dans le tronc de quelques chênes ! Qui s'attendroit à cette chute , après l'affreux appareil que voici :

*Hor qui s'en venne il mago , e l'opportuno  
Alto silenzio de la notte scelse ;  
De la notte che prossima successe ,  
E suo cerchio formovì , ei segni impresse.*

*E scinto, e nudo , un piè nel cerchio accolto  
Mormorò potentissime parole ;  
Girò tre volte a l'oriente il volto ,  
Tre volte a i regni ove declina il Sole ;  
E trè scosse la verga , ond' huom sepolto  
Trar de le tombe , e dargli il moto suole ,  
E trè c'ol piède scalzo il suol percosse ,*



*Poi con terribil grido il parlar mosse.*

*Udite , udite , &c.*

Enfin je m'imagine qu'on peut tirer de grands secours de cette espèce de Machine, en accommodant ses effets à la délicatesse de nos idées. Mais on risque, en cherchant le merveilleux, de rencontrer le ridicule. Ce danger est ordinairement à craindre dans les Poèmes dont la magie fait le principal ressort. Un épisode n'en est pas si susceptible. Mais quel spectacle frappant ne peut-il pas nous offrir ! Je ne saurois me dispenser de vous remettre ici devant les yeux ce morceau de M. de Voltaire.

Dans l'ombre de la nuit , sous une voûte obscure  
Le silence a conduit leur assemblée impure.  
A la pâle lueur d'un magique flambeau  
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau.  
C'est là que des deux Rois on plaça les images,  
Objets de leur terreur ; objets de leurs outrages :  
Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel,  
A des noms infernaux le nom de l'Eternel.  
Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées ;  
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées,  
Appareil menaçant de leur mystère affreux.

. . . . .

L'Hebreu

L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème  
 Il invoque l'abyme , & le Ciel , & Dieu même,  
 Tous ces Esprits impurs qui troublent l'univers,  
 Et le feu de la foudre , & celui des Enfers,

De ces antres muets fort un triste murmure.  
 Mille éclairs redoublés dans la profonde nuit,  
 Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.

L'air s'embrase à l'instant de cent coups de tonnerre;  
 L'Autel couvert de feux tombe & fuit sous la terre;  
 Et les Seize éperdus , l'Hébreu saisi d'horreur  
 Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Vous m'avouerez qu'il est difficile de composer de plus beaux vers. Je crois cependant que la Magie pourroit nous fournir encore quelque épisode plus étendu , & qui influeroit davantage dans le cours de l'action. Mais la matière me paroît trop dangereuse , pour que je conseille jamais d'en faire résulter tout le merveilleux d'un Poëme Epique.

Au surplus , de quelque espèce de Machines que le Poëte fasse usage , soit qu'il emploie le concours des Anges & des Démon's , soit qu'il juge à propos de personnifier les Etres moraux , ou

qu'enfin il ait recours aux autres moyens que l'art lui permet, sa principale attention doit être de n'annoncer au Lecteur que des prodiges qui ayent quelque vraisemblance. C'est un milieu qu'il faut trouver où , parmi le prodigieux & le surprenant, il ne s'offre rien de trop incroyable , rien de trop extraordinaire. Il doit y avoir une sorte de possibilité jusque dans le miracle même. Ce seroit abuser des privilèges de la fiction, & tourner le merveilleux en ridicule, que de nous entretenir de reveries impossibles , de pompeux caprices , plus étonnans par leur singularité, qu'admirables par leurs effets. Malheur à toute invention qui porte avec elle le caractère d'une idée chimérique. C'est par là que l'Arioste, & le Tasse même, ont donné tant de prise à la critique. On a été indigné de s'entendre raconter le voyage d'un Astolphe conduit par Saint Jean dans le globe de la lune, pour y retrouver dans une fiole la raison perdue de Roland. On s'est révolté de voir tous les plus braves Guerriers d'une armée occupés sérieusement à porter la coignée au

pied de quelques arbres enchantés, n'en  
 approcher qu'en frissonnant, & s'en re-  
 tourner avec les cheveux hérissés de  
 frayeur ; des hippogriffes volans, des  
 colonnes brisées d'un coup d'épée, sau-  
 tant en éclat jusqu'aux nues, des dards  
 lancés par de-là la région du feu, qui  
 retombent enflammés sur la terre après  
 avoir obligé le Père Eternel à se mettre  
 en garde. Ajoûterai-je ce fameux spectre  
 du Camoëns, ce rocher, ce promontoire  
 personnifié, le cap de Bonne-espérance  
 vivant & parlant, & se souvenant encore  
 d'avoir été l'un des Titans qui ont esca-  
 ladé le ciel (*d*) ? Tant d'étranges visions  
 n'ont pas contribué beaucoup à nous  
 prévenir en faveur des Machines. Ainsi  
 des Poëtes, excellens d'ailleurs, & dont  
 les ouvrages sont pleins des plus grandes  
 beautés, se sont crû en droit, sous pré-  
 texte du merveilleux, de nous raconter

(*d*) Cette fiction, qui est d'une expression admi-  
 rable, eût été magnifique en tous sens, si le Poëte  
 se fût contenté de désigner le mauvais Génie qui  
 préside à ce promontoire. Mais il a fait sentir trop  
 ouvertement qu'il vouloit animer le rocher même, &  
 a surchargé mal à propos ce récit, de l'histoire des  
 Titans, mêlant toujours la Fable avec le Christia-  
 nisme.



toutes les extravagances d'une imagination déréglée. Tant il est vrai que l'invention est un talent rare, même parmi les plus beaux génies. Mais revenons à notre principe. Il y a, comme j'ai déjà dit, des prodiges qui malgré ce qu'ils ont de contraire aux loix de la nature, ne laissent pas d'être vrai-semblables, ou par leur conformité aux vrais miracles, ou même par la crédulité du public. Tous les jours nous voyons le peuple les recevoir avidement, sans aucune preuve, sans aucune préparation. Un miracle avéré a fait croire mille prestiges. C'est au Poëte de choisir parmi ces divers objets ceux à qui l'art peut donner une apparence de réalité, & qui sont plus susceptibles des ornemens de la Poësie. Vous savez mieux que moi que la noblesse des fictions, la pompe des images, & la magnificence du stile contribuent plus que tout autre chose à nous ravir & à nous captiver. Mais indépendamment de tout cela, le point capital est, à ce qu'il me semble, de n'inventer jamais de prodiges, qu'ils n'aient quelque exemple connu, soit

qu'on en trouve de semblables dans l'Ecriture sainte ou dans l'histoire de l'Eglise, soit que la prévention populaire les ait accrédités.

Je termine ces réflexions par une autre qui me paroît la plus importante de toutes. C'est que le succès des Machines dépend principalement du choix du sujet. L'Histoire nous fournit des matières toutes disposées, pareilles mêmes au merveilleux. Que de faits surnaturels dans le seul regne de Clovis, si nous en croyons nos Ecrivains ! La victoire miraculeuse de Tolbiac, suivie de la conversion du Roy, la sainte Ampoule apportée du ciel par une Colombe, l'Ecu semé de fleurs de lis, & ce célèbre Oriflamme déposés par un Ange entre les mains d'un saint Solitaire, le don accordé au Prince de guérir des maladies, &c. Joignez à cela le grand nombre de saints personnages qui ont illustré ce regne, & qui étoient tous hommes à prodiges, un Saint Vaast, un Saint Remy, la Reine Clotilde elle-même, &c. Voilà sans doute un temps bien fertile en merveilles. Je mettrai dans le même rang ce

beau sujet que Chapelain a gâté , la délivrance de ce Royaume & la ruine des Anglois par la Pucelle d'Orleans , cette fille extraordinaire que l'incrédulité ne sauroit définir , que la piété canonise , & que tous regardent comme une Héroïne. Les Croisades , ces guerres autrefois si approuvées par les Saints , si blâmées aujourd'hui , si détestées par cet esprit philosophique qui peut-être en condamne moins l'imprudence , que le zèle de la religion ; ces guerres , dis-je , qui annoncoient pour motif l'intérêt du Ciel même , offrent un fonds extrêmement propre aux fictions merveilleuses. C'est une justice qu'il faut rendre au Tasse d'avoir bien choisi sa matière , & j'ai regret de ce qu'oubliant toute sa grandeur , il l'a trop souvent tournée à des aventures de Chevalerie , à des intrigues amoureuses qui en font en plusieurs endroits plutôt un roman qu'un Poëme Epique. Mais à considérer l'argument en lui-même , & les autres dont je viens de parler , quelle facilité n'y trouveroit-on pas pour donner aux Machines toute la vraisemblance qu'on peut raisonnablement exi-

ger ! Des événemens surnaturels transmis par l'Histoire, répétés par tous les Ecrivains, & reçûs dans l'opinion des peuples, ne doivent pas essuyer de contestation dans un ouvrage de Poësie. C'est là que pour les plus incrédules, ils tiennent lieu de la vérité même, & l'esprit fort, quelque rebelle qu'il soit, ne sauroit du moins y refuser son imagination. Qu'on chicane tant que l'on voudra, qu'on appelle au secours tous les raisonnemens de la philosophie, l'idée du prodige est gravée au fonds de la mémoire, l'empreinte en subsiste involontairement & résiste d'elle-même à toutes les réflexions. Dès lors la carrière est ouverte aux inventions poétiques. L'imagination, asservie par l'impression des miracles reçûs, ne peut plus se roidir dans un même sujet, contre d'autres merveilles qui n'auront rien de plus incroyable. Elle n'est plus en garde contre le récit du Poëte, & il la trouvera disposée à recevoir toutes les images qu'il voudra lui présenter. Supposons, par exemple, que dans un Poëme de Clovis, où l'Oriflamme & les Fleurs de lis seront apportées



du Ciel, le Poëte feigne encore qu'un Ange armé d'un glaive étincelant a jeté la terreur dans l'armée ennemie, n'est-il pas vrai que le miracle connu servira de preuve au miracle inventé, & que le Lecteur se prêtera sans résistance à la séduction? Ainsi l'esprit une fois accoutumé au merveilleux, se fait illusion à lui-même, & croit trouver la réalité par-tout où il trouve des objets qui lui sont devenus familiers.

Voilà les réflexions que j'avois à vous proposer sur une matière qui est peut-être la plus intéressante de toutes celles qui concernent la belle littérature. J'ai tâché de prouver que dans un Poëme dont les Héros sont Chrétiens, on peut employer avec agrément le secours des Machines, & leur procurer toute la vraisemblance nécessaire. J'ai recherché les moyens les plus propres pour y réussir; & je crois qu'en remplissant avec génie toutes les conditions que je demande, un Poëte seroit certain du succès. Par malheur, je n'en connois point jusqu'à présent qui les ait observées dans toutes leurs circonstances, avec le scrupule &

l'exactitude qu'elles exigent. C'est sans doute à cette négligence qu'il faut attribuer le préjugé que je me suis efforcé de détruire.



# M O M U S

## C E N S E U R D E S M U S E S.

### D I A L O G U E

PAR M. DE LA MOTHE.

*M O M U S à l'Assemblée.*

**M**ON emploi, mon unique affaire,  
 Et sur la Terre & dans les Cieux,  
 Fut toujours de dauber les Hommes & les Dieux.  
 Ce n'est pas le moyen de plaire.  
 Aussi d'un tel emploi, foi de Dieu, je suis las.  
 Laissons les gens vivre à leur mode;  
 Un censeur est trop incommode.  
 Des sottises d'autrui ne nous amusons pas :  
 N'en parlons point, même tout bas.  
 Bref, de railler toujours l'aveugle frénésie  
 Ne m'occupant plus aujourd'hui,  
 Je faisois ce matin débauche d'Ambrosie  
 Pour charmer un peu mon ennui ;  
 Quand par le blond Phœbus la nouvelle est semée  
 Que les savantes Sœurs viennent tenir leur cour

Dans cette ville renommée.

Je vole pour les voir dans leur nouveau séjour,

D'esprit sur le Tarn on petille,

Et de talens cette ville fourmille.

Ses citoyens dans tous les temps

En ont donné des gages éclatans.

Vous qui suivez leurs pas, dans votre Académie

Supprimez les airs importans :

Minerve n'est pas endormie

Pour tous les autres habitans.

Par de nouveaux efforts, par de nouveaux ouvrages,

Méritez leurs justes suffrages,

Et mon silence officieux.

Hâtez-vous d'élever un temple aux doctes Fées;

Et que l'oisiveté, l'ignorance étouffées,

Aux pieds de leurs autels expirent à vos yeux.

Mais je vois descendre des Cieux,

Pour vous combler de leurs faveurs nouvelles,

Ces chastes Sœurs, ces filles immortelles :

Elles viennent ici s'offrir à vos regards.

Montrez-vous en ces lieux, compagnes d'Uranie :

Dans la Grèce savante, au palais des Césars

Vous n'avez jamais vû meilleure compagnie.

CALLIOPE. \*

Je chante des Héros les exploits éclatans ;

\* *Muse du Poëme Epique.*



Je fais vivre leurs noms , même au delà des temps.  
 Ma trompette bruyante a sauvé des ténèbres  
 Des mortels renommés les actions célèbres :  
 Mes sons harmonieux font admirer encor  
 Le courageux Ajax & le vainqueur d'Hector.  
 Ma voix a publié la haute destinée  
 Du père des Romains , du généreux Enée ;  
 Qui , malgré cent revers , toujours constant , pieux ,  
 Fut dans tous ses périls secouru par les Dieux.  
 Du célèbre Henri les vertus magnanimes  
 Doivent leur grand éclat à mes concerts sublimes.  
 Mes sœurs furent toujours jalouses de ma voix.  
 Dans ce nouveau Portique elles donnent des loix ;  
 Mais mon art merveilleux peut seul dans cette ville ,  
 A côté de Voltaire , élever un Virgile.

## M O M U S.

Nimphe auguste & sublime , avec votre secours,  
 Dans ces murs étonnés nous verrons tous les jours  
 Cent Héros célébrés par une verve épique ;  
 Et de votre caquet ampoulé , magnifique  
 Tous nos jeunes Auteurs entêtés follement ,  
 Pour vous faire leur cour mentir impunément.  
 Vos Virgiles , ainsi que vos divins Homères ,  
     Enfans chéris , que vous vantez ,  
     Eblouiront par leurs chimères ,

Vrais contes de vieilles grand-mères,  
 Que le bon sens n'a jamais adoptés.  
 Sans fiction, sans hyperbole,  
 Allez chanter de l'un à l'autre pôle,  
 Non vos Capitaines fameux,  
 Non votre Hector, non votre Achille;  
 Louis seul en vaut plus de mille.  
 Célébrez ce Roi belliqueux;  
 Vous ne changerez pas de stile.  
 Tout ce que vous direz paroîtra fabuleux.

MELPOMENE.\*

Je suis cette savante & sage Melpomène,  
 Qui des plus nobles sons fais retentir la scène.  
 Par l'effort de mon art à vos yeux sont offerts  
 Les Héros dont les noms remplirent l'univers.  
 De crimes, de malheurs, de sang environnée,  
 Des spectateurs surpris je tiens l'ame enchaînée,  
 Et fais leur inspirer, & peindre tour à tour  
 La fureur, la pitié, la vengeance & l'amour,

MOMUS.

Vous parlez à l'esprit, vous voulez le séduire  
 Pour parvenir à disposer du cœur.  
 Sous l'éclat brillant & trompeur

\* Melpomène muse de la Tragédie.

D'une fausse vertu que vous faites reluire,

Sur la scène on peut introduire

La folle ambition, la haine, la fureur,

La vengeance éclatante, une coupable flamme.

Pour Phèdre & Tiridate on ne sent plus d'horreur ;

On voit avec pitié leur crime ou leur malheur :

Et votre art s'applaudit de surprendre notre ame,

Melpomène, voici vos merveilleux emplois.

Tantôt tendre, & tantôt cruelle,

Rarement innocente, & souvent criminelle,

D'une Actrice d'honneur vous empruntez la voix ;

Pour animer vos débiles Princesses :

De vos Héros choisis vous vantez les exploits,

Les faits éclatans, les prouesses ;

Et vous leur laissez des foiblesses,

Qu'on ne passeroit pas au plus simple bourgeois.

C L I O. \*

Le plus utile emploi des Filles de Mémoire

Est sans doute le mien ; je préside à l'Histoire.

Oui, mon Théâtre est l'univers,

Et seule j'eus toujours la gloire

De tenir tous les yeux ouverts

Sur mille événemens divers,

Qui seroient ignorés, ou qu'on ne pourroit croire.

\* Muse de l'Histoire.

## M O M U S.

Où, votre emploi sans doute est des plus importants,  
 Vous avez l'art, Madame la Conteuse,  
 Tantôt vraie & tantôt menteuse,  
 De nous montrer dans tous les temps,  
 Les vices des mortels & leurs faits éclatans.  
 Nous le voyons dans tous les âges,  
 Nous savons qu'ils n'étoient ni plus fous ni plus sages;  
 Par le récit de leurs malheurs  
 Vous tentez vainement de les rendre meilleurs;  
 Vos leçons, toujours si frappantes,  
 Et toujours sur eux impuissantes,  
 Ne changeront jamais les cœurs:  
 Mais permettez un mot de remontrance  
 Pour le plaisir de vos Lecteurs.  
 Si vous voulez en Muse d'importance  
 (Qu'on préfère à toutes vos sœurs)  
 A quelqu'amant chéri prodiguer vos faveurs,  
 Voici, Clio, ce que je pense;  
 Par là vous porterez votre gloire bien haut;  
 Accordez-lui l'ordre, l'intelligence,  
 La force, le génie & la plume d'Henaut.

## ERATO. \*

On me chérit au moment qu'on soupire,

*Muse des vers tendres.*



Je prête mon secours aux timides amans;  
Ils peuvent attendrir l'objet de leur martyre  
Par les vers que je leur inspire.  
Tantôt je peins leurs sentimens  
Avec les couleurs les plus vives;  
Tantôt des peintures naïves  
Offrent aux yeux d'Iris l'excès de leurs tourmens;  
Mais toujours de mille agrémens  
J'orne le récit de leurs peines,  
Et je fais avec art le tissu de leurs chaînes.  
Je chante quelquefois l'amour paré de fleurs,  
Et sans carquois & sans armure:  
Souvent il est baigné de pleurs,  
Et le triste souci fait toute sa parure.  
Enfin par mes sons enchanteurs  
D'Aminthe & de Cloris je fléchis les rigueurs,  
Et sans trop me flatter je pense  
Que sur toutes mes doctes sœurs  
On me donne la préférence:  
Elles charment l'esprit, & je touche les cœurs,  
Amans qui de l'amour attendez des faveurs,  
Et dont l'espoir flatteur pourroit faire naufrage,  
Pour assurer votre bonheur  
De l'amant de Lesbie apprenez le langage,  
Et du tendre Catulle empruntez la douceur.

## M O M U S.

Ce n'est plus la route commune;  
 Vos sons tendres & langoureux  
 Ne sont plus aujourd'hui fortune;  
 Et d'un larmoyant amoureux  
 La figure seule importune.  
 L'Amour à présent est joyeux:  
 A sa Cour les rîs & les jeux  
 Charment également & la blonde & la brune,  
 Présentez-nous l'Amour sensible à nos desirs,  
 Suivi des graces, des plaisirs.  
 Dans ce siècle tout se raffine;  
 Les pleurs & les soupîrs ne sont plus de saison;  
 On veut des roses à foison,  
 Sans trouver une seule épine;  
 Et je prétens qu'on a raison.

## E U T E R P E. \*

Oui, dans les premiers jours du monde  
 Le charme puissant de mes airs  
 Assembla des mortels la troupe vagabonde.  
 Mercure par mes sons ferma cent yeux ouverts;  
 Orphée attendrit les enfers;  
 Et le luth d'Arion, que je touchois sur l'onde,

\* Muse de la Musique.

Par ma douce harmonie, en miracles féconde,  
 Sur le dos d'un Dauphin lui fit passer les mers;  
 Amphion dans un champ stérile  
 Fait naître une fameuse ville  
 Dont les superbes murs étonnent l'univers.  
 Je calme la fureur, & je suspends la rage.  
 La force, la douceur de mes divins concerts  
 Chez le peuple poli, chez le peuple sauvage,  
 Ont fait cent prodiges divers.

## M O M U S.

Pour vous, soyez la bien venue:  
 Dans ces lieux vous êtes connue  
 Beaucoup plus que vos autres sœurs;  
 On y chérit vos appas séducteurs.  
 Cependant on vous fit déloger sans trompette;  
 Tout ce qui sent la Muse est ici dénigré.  
 Quoi! Mesdames du Mont sacré,  
 Il ne viendra jamais à votre connoissance  
 Qu'on dit que vous avez le cerveau mal timbré,  
 Avec vos airs de suffisance  
 Dont à vos favoris l'usage est consacré!  
 Quoi! vous croyez avec votre jactance,  
 Et quelque conte délabré,  
 Tromper de la raison la sage vigilance!

\* *Chûte du Concert;*

Par vos sons une ville éclosé dans un pré,  
 Par vos sons un Orphée aux enfers est entré;  
 Ces prodiges divers, que votre extravagance  
 Vient de me détailler dans un pompeux narré,  
 Mettent de plus fort, à mon gré,  
 Votre folie en évidence.

Si vous avez tant de puissance,  
 Evoquez du tombeau le concert enterré.

*THALIE.\**

Sous un nom étranger, où sous quelque figure,  
 Je vous présente vos défauts,  
 Et je les peins d'après nature,  
 Et de mille façons, & par des tours nouveaux.  
 En vous divertissant j'étaie  
 De la pure vertu, de la sage morale  
 Les charmes tout-puissans, les solides attraits.  
 Lorsque par différens portraits  
 Ma bile comique s'exhale,  
 Chacun se reconnoît à quelqu'un de mes traits.  
 Chacun en riant fait les frais  
 D'un bon mot dont je le régale.  
 Au grand Molière j'ai dicté,  
 Mais avec plus de soin qu'à Plaute, qu'à Térence,  
 Des portraits consacrés à l'immortalité.

\* *Muse de la Comédie.*



La nature & la vérité,  
 Et la plus sage intelligence,  
 Ont conduit les pinceaux avec tant de fierté;  
 Que les traits & la ressemblance  
 Surprendront la postérité.

## M O M U S.

Tout censeur que je suis, je le goûte & l'admire.  
 C'est l'Auteur favori des spectateurs sensés.  
 Mais de votre art charmant les beaux jours sont passés;  
 Tout est changé dans votre empire;  
 Vous voulez qu'on y pleure, & moi j'y voudrois rire.

## T E R P S I C O R E. \*

Par d'ingénieux mouvemens  
 Cent figures soudain élégamment tracées;  
 Aux sons réglés des instrumens,  
 Du cœur montrent les sentimens,  
 Et de l'esprit nous rendent les pensées.  
 Comme en Europe, on me chérit  
 Chez le Scythe & chez le Barbare.  
 Il n'est jamais de fête où l'on ne se prépare  
 A me donner un grand crédit;  
 Et pour m'y recevoir chaque Beauté se pare;  
 Et souvent avec art répare  
 Des attraits fugitifs le désordre maudit,

\* *Muse de la Danse.*

Dans la haute & basse fortune  
 Je bannis des chagrins la présence importune.  
 Je donne au corps la grace & le noble maintien ;  
 Chez les Grecs on le savoit bien.

## M O M U S.

Sans blesser le respect, charmante Terpsicore,  
 Je vous prenois jadis pour la franche pécore  
 De ce Mont si fameux où président vos sœurs :  
 Je ne connoissois pas encore  
 De votre emploi brillant les attraits enchanteurs.  
 Souffrez que pour jamais ici je vous ariête,  
 Et je n'en serai pas dédit.  
 Vous avez aux pieds plus d'esprit  
 Que toutes vos sœurs à la tête.

## U R A N I E. \*

Des astres j'observe le cours.  
 De celui qui par sa lumière  
 Distingue les nuits & les jours,  
 Je connois l'immense carrière.  
 Je m'élève au dessus des sciences, des arts ;  
 Je porte tous les jours, d'une main assurée,  
 Et mon compas & mes regards  
 Jusques à la voûte azurée.

## M O M U S.

Avec votre front lumineux,  
 Avec votre divin génie,  
 Avez-vous, charmante Uranie;  
 Rendu les hommes plus heureux?  
 Mon ignorance vous irrite;  
 Je le conçois fort aisément.

Mais qu'importe, après tout, que l'on sache comment  
 Saturne loin de nous fait mouvoir son orbite,  
 S'il se promène gravement,  
 Ou s'il tourne rapidement  
 Avec les astres de sa suite?  
 Quant à moi, j'aime beaucoup mieux  
 Observer de près deux beaux yeux  
 Sans Télescope ni lunette;  
 Ou si jamais je deviens vieux,  
 J'aurai recours à la lorgnette.

## P O L Y M N I E. \*

De l'univers entier je changeai les destins.  
 Souvent sans le secours des armes,  
 Par le seul pouvoir de mes charmes,  
 J'arrêtai des peuples mutins.  
 Rien ne peut résister à la douce éloquence;  
 Tout cède à ma sublime & noble véhémence.

\* *Muse de l'Eloquence.*

## M O M U S.

Oui, je me souviens que jadis  
 Avec quelque plaisir on pouvoit vous entendre ;  
 J'avois l'esprit de vous comprendre ;  
 Et vos tous naturels étoient fort applaudis.

Mais votre éloquence moderne  
 Est d'un genre si neuf & s'élève si haut ,  
 Qu'elle met souvent en défaut  
 Mon entendement subalterne.

Ainsi donc revenez à votre premier ton ;  
 C'est l'unique moyen d'éviter la satire ;  
 Car n'espérez pas que j'admire  
 De vos chers Orateurs le sublime jargon.

*à l'Assemblée.*

Messieurs les Citoyens, je vous fais mes adieux ;

Je ne sens que trop l'injustice  
 De mes brocards injurieux.  
 Vous n'offrez rien à mon caprice  
 De friand, de délicieux :

Et de mon goût railleur, toujours peu gracieux ;  
 Quoique dans le fond sans malice,  
 Vous êtes l'écueil glorieux.

Je retourne au séjour des Cieux.  
 Que dans ce jour tout applaudisse  
 Aux filles du maître des Dieux,  
 Et que chacun se réjouisse  
 De voir les Muses en ces lieux.





P A T R I Æ P A R E N T I,  
 SOCIORUM VINDICI,  
 G E N T I U M A R B I T R O;  
 C A R M E N. \*

**M**ORTE triumphatâ LODOICUS, & hoste fugato;  
 Incolumis victorque redit, dum regia gestans  
 Fulmina, quassatas evertit Contriis arces  
 'Allobrogum, Eridanoque minatur vincla tumentî.  
 Servat adoratum Gallis, hostique tremendum  
 Cœlicolum pia cura caput; procul este cupressus;  
 Thurea felici vireant altaria lauro.

Et tu magna parens Heroûm, desine fletus,  
 Mœstaque colla iugo, Germania, solve pudendo;  
 Rumpe moras omnes: sacra libertatis avitæ  
 Jura renascantur, generosaque Cæsaris Ales  
 Liberiore adeat Germana Palatia pennâ.  
 I, propera. Jamjam Austriadûm fremuere phalanges;

\* Cette pièce fut composée au mois de Septembre 1744 par M.  
 le Franc Avocat général à la Cour des Aides, aujourd'hui premier  
 Président de la même Compagnie.

Jamque suas repetit gens \* detestata latebras;  
 Gens fera, quæ legum, Christique oblita parentis,  
 Christiadis stragem horrendam, cædesque nefandas  
 Intulit, & scelera antiquis incognita sæclis.  
 Insequere attonitos, & divisa arripe castra.  
 Non audita prius, nec deindè videnda, latronum  
 Agmina, quid cessas, ultoribus obruere telis.  
 En pallet Batavus, tristi fuit Anglia luctu,  
 Imbellesque minas procul audiet ultima Thule.

Vivit pacis amans, vivit quo Rhénus & Ister  
 Vindice se jactant, undis concordibus, Heros.  
 Quo duce Religio, Pax & Themis alma revisent;  
 Quas nostro ejectæ fugerunt crimine, terras.  
 Vivit quem titulo, quo non pretiosior alter,  
 Insignivit amor populorum, & cui sua Mundus  
 Otia debebit. Belli Victoria portas  
 Claudat, & occiduis à Gadibus usque remotos  
 Gentis Hyperboreæ tractus, Tanaïmque nivalem;  
 Sospite nunc demùm LODOVICO Europa fruatur  
 Plaudite vos Galli, vos ipse plaudite gentes  
 Quas modò fulmineis invitus conteret armis,  
 Moxque vel invitas æternâ pace beabit.

\* Ces vers ne désignent que les brigands connus sous le nom de Pandoures, &c. dont les horribles désordres ont été si souvent désavoués & punis par les Généraux de l'Impératrice-Reine.



---

---

ELOGE HISTORIQUE  
DE M. DELFIOS,

PAR M. L'ABBE' BELLET.

MESSIEURS,

RIEN de plus puissant sur les grandes  
ames, que l'intérêt de la gloire. Voilà  
ce qui entraîne sur les pas de Louis cette  
foule de Guerriers, de Héros, que son  
exemple rend invincibles. Voilà ce qui  
forme sous ses yeux des légions intrépides  
& infatigables. On ne craint rien, on  
supporte tout pour mériter l'estime de  
son Prince, & pour voler, après lui, à  
l'immortalité.

Pourquoi ne seroit-on pas susceptible d'une pareille émulation dans la carrière des Lettres ? N'y a-t-il pas également des services à rendre à l'Etat ? N'y a-t-il pas de même des couronnes à remporter ? Apollon a ses lauriers , aussi-bien que Mars.

La noble ambition de se faire un nom illustre est la passion dominante des François ; & l'Académie veut mettre à profit une disposition si louable , en montrant aujourd'hui au Public la place qu'elle réserve dans le Temple de Mémoire aux amateurs des sciences & des arts. A l'exemple de tous les Corps Littéraires, elle s'est imposé la loi de faire l'éloge des Membres que la nécessité fatale des années lui enlevera. Elle se flatte qu'en éternisant leur souvenir dans ses fastes, elle applanira, pour ainsi dire, les routes du Parnasse, elle encouragera les Auteurs trop timides, elle arrachera tous les âges, tous les sexes, à une molle oisiveté, à la paresseuse ignorance.

N'est-il pas juste que l'homme de Lettres reçoive tôt ou tard le prix de ses veilles ? Mais quel prix est digne de



lui, si ce n'est la gloire & l'immortalité ? Il méprise, par modération, les dons de l'aveugle fortune. Elle ne dispense d'ordinaire ses faveurs qu'aux âmes viles qui se prosternent sans cesse devant ses autels. C'est donc un acte de justice qu'on doit aux Savans, de consacrer, si j'ose parler ainsi, leur mémoire, pour les dédommager de l'obscurité des jours qu'ils ont passés dans l'étude. C'est une espèce de nouvelle vie à laquelle ils ont droit après le trépas. La mort, qui les dépouille de tout le reste, les met en possession de ce précieux avantage.

Le temps de la vie est toujours un temps critique pour un homme de Lettres. Tous ses contemporains deviennent autant de rivaux de sa gloire. Ils ne commencent à lui rendre justice, que quand il n'est plus à portée de leur rien disputer. Il nous sera donc permis de jeter alors quelques fleurs sur son tombeau, de lui payer le tribut de louanges qui lui est dû.

Du reste, le Public ne doit point être alarmé de cet article du règlement de l'Académie : elle rejette les adulations

insipides ; elle renonce à la pompe trop affectée de l'oraison funèbre ; elle lui préfère la noble simplicité de l'histoire.

L'éloge d'un Académicien ne doit être composé que de faits. Il faut que la vérité en soit le seul ornement : nous ne nous proposons point de faire des apothéoses.

De judicieux Auteurs l'ont remarqué : il n'en est pas de la vie d'un homme de Lettres , comme de la vie d'un Prince , ou d'un Législateur. Les moindres actions de ceux-ci peuvent être intéressantes ou instructives. Par rapport à celui-là , c'est communément assez de connoître le genre & le degré de son talent , les progrès de ses études , les maîtres qui l'ont formé , l'objet & la mesure de son travail , l'époque précise de sa naissance & de sa mort.

Nous le savons : c'est sur tout dans la province que le commerce journalier livre les citoyens les uns aux autres. L'habitude de se voir , & la facilité de se connoître , y mettent ordinairement beaucoup d'obstacles à l'estime & à la vénération publique.

Voici le premier éloge dont l'Académie

a eu occasion de nous charger; elle ne croyoit pas avoir si tôt la douleur d'observer cet article de son règlement. Nous nous ferons un devoir de nous renfermer dans les sages bornes qu'elle s'est prescrites.

ETIENNE DELFIOS naquit à Montauban le 16 juin 1687. Il eut le bonheur de commencer ses études sous la discipline de son grand-oncle maternel, Chanoine de l'Eglise Cathédrale, homme respectable par la pureté de ses mœurs, & très-versé dans la science Ecclésiastique. Les leçons qu'il reçut d'un tel maître, & les vertus dont il fut témoin, firent tant d'impression sur son esprit & sur son cœur, qu'il ne cessa jamais d'en parler avec la plus tendre reconnoissance, & avec une espèce de transport.

Comme on l'avoit destiné au Barreau, il fit un cours de Droit dans l'Université de Toulouse; mais rentré dans le sein de sa famille, il se détermina à prendre le parti de l'Eglise. Il trouva dans sa maison deux oncles que leurs bénéfices attachoient au Chapitre de Montauban. C'est



auprès d'eux qu'il puisa, non seulement l'esprit de son nouvel état, mais le goût des beaux Arts; l'un étoit Peintre & Géographe, & donna des preuves de capacité dans les deux genres: l'autre cultivoit également les Lettres sacrées & profanes; nous avons vû de lui une traduction de quelques Sermons de Saint Bernard, plusieurs Cantiques, & une traduction en vers Gascons du premier livre des Métamorphoses d'Ovide.

M. Delfios ayant été fait Prêtre sur la fin de 1713, s'attacha particulièrement à la lecture des livres Liturgiques. L'attrait qu'il a eu toute sa vie pour ces sortes d'ouvrages, étoit le fruit de son éducation, & lui valut l'avantage d'observer les cérémonies du culte public avec une exactitude éclairée, infiniment estimable aux yeux de la Foi.

Un voyage qu'il fit à Paris en 1724, le mit à portée d'augmenter ses richesses littéraires. La connoissance des livres est une science à part, plus difficile & plus rare qu'on ne pense. Il y fit des progrès à la faveur des relations qu'il se ménagea avec le Clergé d'une paroisse considérable,



& dans une Abbaye célèbre (a) où il exerça quelque temps les fonctions du saint Ministère. Ce fut lui qui procura à l'*Adolphide* de M. Garrissolles l'honneur d'avoir une place dans la Bibliothèque du Roi; & M. l'Abbé Bignon voulut que le frontispice de ce Poëme fit mention des mains fidèles qui lui remettoient ce précieux dépôt. M. Delfios eut encore occasion de connoître à Paris quelques-uns des Membres de l'Université; & par le commerce qu'il eut avec eux, il fut initié à tous les mystères de la langue des Anciens. Il relut avec attention & avec fruit les Orateurs & les Poëtes Latins. Les études qu'on fait dans la province donnent communément une intelligence trop superficielle des Auteurs de la saine antiquité. L'espèce de culte qu'on leur rend dans la Capitale, est également la cause & l'effet du bon goût qui y regne.

A peine M. Delfios fut revenu dans sa patrie, qu'il entendit parler de la Société Littéraire qui commençoit à s'y établir. Il admira le zèle & le courage des premiers Fondateurs de l'Académie; & la justice

(a) L'Abbaye d'Anicé.

justice qu'il se fit un devoir de leur rendre, dans un temps où ils éprouvoient les contradictions du Public, étoit un présage de la part qu'il devoit avoir un jour à leurs travaux & à leurs succès.

En 1737 il fut pourvû d'un canonicat de l'Eglise de Montauban, demeuré vacant par la pieuse retraite d'un de ses oncles.

Dès que la Société Littéraire eut pris une forme régulière, il souhaita ardemment d'y être admis. Ses vives instances pour y obtenir une place, annonçoient en lui un amour du travail, qui auroit suffi pour l'en rendre digne. Il apporta en effet parmi nous beaucoup d'émulation & beaucoup d'assiduité; qualités presque aussi utiles dans un Corps naissant, que la supériorité du génie, qui dédaigne quelquefois les détails, & qui écoute trop souvent la voix séduisante de la mollesse & de l'oïveté. Plein de zèle pour la gloire des Lettres, il se livra tout entier aux exercices de l'Académie; il en étudia l'esprit, il en adopta toutes les vues. Entre plusieurs morceaux qu'il composa sur divers sujets, il fit un dis-

cours sur l'*Exemple*, où, sans y penser, il se peignit lui-même, en décrivant tout ce que ce motif est capable de produire sur les âmes bien nées. Ses *Réflexions sur la République des Lettres* furent imprimées en 1743 dans le Recueil de l'Académie. De l'aveu d'un Critique judicieux (b), elles sont solides, & l'on ne peut donner trop de louanges aux maximes de M. Delfios. Aussi n'enseignoit-il que ce qu'il avoit pratiqué le premier; soigneux d'éviter les défauts incompatibles avec le caractère d'un véritable Académicien, il ne fut, ni idolâtre de ses propres ouvrages, ni jaloux des productions d'autrui. Par des sentimens fort opposés à la disposition ordinaire des hommes, il recevoit la critique avec docilité, & il donnoit des éloges avec plaisir. Quand l'Académie, en exécution de l'article XII du règlement qui lui a été donné par le Roi, eut résolu de travailler à une Histoire générale de cette province, il se chargea d'écrire la Vie de Saint Théodart Archeveque de Narbonne, né au bourg

(b) Jugem. sur quelques Ouvr. nouv. tom. VIII, pag. 159.

de Montauriol, aujourd'hui la ville de Montauban. Il fit des recherches curieuses pour rendre son travail digne de l'attention du Public. Nous avons vû une partie des matériaux qu'il avoit déjà rassemblés, & nous regrettons qu'une mort précipitée l'ait empêché de les mettre en œuvre. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 20 mars 1745, âgé de 57 ans 9 mois.





---

1 1 1

*M. DE SAVIGNAC AYANT ETE ELU*  
*par l'Académie, à la place de feu M.*  
*Delfios, y prit séance le même jour 19*  
*juillet 1475, & prononça le Discours*  
*qui suit.*

## MESSIEURS,

JE dois à votre indulgence la place que je viens occuper dans cette Compagnie. Peu favorisé de la nature, je n'avois pas droit d'y prétendre, & je sens bien qu'en m'accordant vos suffrages, vous avez moins voulu récompenser le mérite, qu'exciter l'émulation.

Juges éclairés des talens, vous voulez ranimer dans cette ville le goût & l'amour des Lettres. Ce noble dessein ne

pouvoit être formé que par vous; & lorsque la postérité verra, dans des temps différens, s'élever parmi nous des Citoyens illustres, elle regardera leurs progrès comme le fruit de cette ambition que vous aurez gravée dans le cœur de leurs pères. Leur gloire sera votre ouvrage; vous ferez pour eux, comme pour nous, la source unique, mais toujours féconde, de l'éloquence & de l'érudition.

Aussi heureux que les Héros de l'Antiquité, dont la mémoire sera chère à tous les âges, vos noms seront consignés dans les fastes publics, & nous verrons nos voisins étonnés envier à ce climat la gloire de votre naissance.

Qui suis-je donc pour entrer avec vous dans le Sanctuaire des Muses? Ne devoit-il pas me suffire de vous admirer? L'impuissance où je suis de remplacer le digne Confrère à qui j'en viens de succéder, ne vous rendra-t-elle pas plus sensible le regret de l'avoir perdu?

Tout fut recommandable en lui; pureté de mœurs, justesse d'esprit, solidité de jugement. Ministre fidèle du Seigneur,

il ne perdit jamais de vûe les devoirs de son état; il sût allier avec succès l'étude des Belles Lettres à celle de la Morale Chrétienne: & les témoignages d'estime que vous donnez à sa mémoire, en justifiant ses vertus, le feront vivre au delà du tombeau.

Que le Vulgaire flatteur prodigue ses éloges sans mesure, c'est un effet de son caprice. Plus éclairés dans vos suffrages, vous les accordez toujours au mérite, & vous n'en reconnoissez point de plus solide que dans l'Homme de Lettres. Instruit en effet par l'étude, il (a) en retire cet avantage particulier, qu'elle lui apprend à guérir ses préjugés, comme à triompher de ses passions: elle donne à son esprit des lumières & des connoissances profondes, qui le conduisent à la vérité; elle adoucit ses mœurs, élève ses sentimens: forme son cœur, & le porte à la vertu.

Connoître tout le prix de ces avantages, & ne pas s'attacher aux Lettres, qui nous les procurent, c'est sans doute,

(a) *Ingenuas didicisse fideliter artes*

*Emollit mores, nec finit esse feros.*

Ovid. de Ponto, Lib. II, Eleg. 9.

en se refusant à ses besoins, négliger les moyens les plus propres à se rendre heureux. Que l'esclave de la fortune & de la volupté coure sans cesse après les biens & les plaisirs, comme après la source d'un bonheur véritable : malheureux dans ses recherches, il ne sauroit trouver, même dans ce qui le flatte, que vuide & qu'amertume. Chez lui l'esprit sera toujours la dupe de l'imagination, & le cœur la victime du penchant.

Plus docile aux lumières de la raison, l'Homme de Lettres fait préférer les douceurs d'une vie tranquille au tumulte des passions ; il goûte dans un calme heureux une félicité d'autant plus parfaite, qu'elle est pure, & toujours indépendante. Maître de ses desirs, il est content dans la médiocrité : il se suffit à lui-même ; dans tous les temps, dans tous les lieux, il trouve dans l'étude une ressource aussi propre à le garantir des écueils d'une folle jeunesse, qu'à le consoler dans les accablantes misères d'un âge plus avancé (b).

C'est ainsi que les sciences font le

(b) Cic. *Pro Arch. Poët.*



bonheur de ceux qui les culivent, comme elles sont l'ornement & l'appui des Etats où elles fleurissent. Athènes savante est plus redoutable pour Philippe, que l'invincible Sparte; & Rome, cette maîtresse des nations, ne doit pas moins son salut à l'éloquence de Cicéron, qu'à la valeur de Camille.

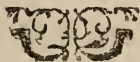
Quels dignes fruits, MESSIEURS, n'avons-nous donc pas droit d'attendre de vos veilles ! & quels succès ne nous promet pas l'autorité d'un Ministre aussi respectable par son mérite que par sa naissance ! Protecteur des Beaux Arts, on le voit donner tous les jours aux Savans des marques de sa bienveillance, & s'assurer une gloire durable, en favorisant l'établissement d'une Compagnie qui sera un monument éternel de son amour pour les Belles Lettres, & de son zèle pour la gloire de LOUIS le Bien-Aimé.

A ce nom, quel étonnement me faisoit ! Je vois un Prince magnanime, né pour le bonheur de ses peuples, paroître dans la guerre aussi jaloux du progrès des sciences, que de la prospérité de ses armes ; bien différent de ce Romain

orgueilleux qui renversa sans ménagement le Portique, notre auguste Monarque, dans le cours de ses plus grandes conquêtes élève aux Muses des Temples nouveaux, & leur fait goûter une paix tranquille au milieu des combats.

En vain l'Europe conjurée pour donner des bornes à sa puissance, rassemble en foule des peuples divers; LOUIS par sa valeur rend leurs efforts impuissans, il arrive, il voit, il triomphe; & malgré la fureur de l'envie, le France sous son bras toujours invincible, donnera des loix à l'univers.

Mais où m'emporte mon zèle ! Pour célébrer dignement les exploits de ce Héros, je devrois, MESSIEURS, comme vous, parler le langage des Dieux. Plus sage désormais, je vais l'admirer dans le silence. Heureux si je puis par mon assiduité à vos exercices, & par une véritable reconnoissance mériter le bienfait dont vous m'honorez en ce jour !



---

APREZ QUE M. DE SAVIGNAC  
eut prononcé son Discours, M. LE FRANC  
Directeur de l'Académie répondit.

MONSIEUR,

JE vous ouvre avec joie les portes de l'Académie. Quelle fonction plus flatteuse pour moi dans la place que j'ai l'honneur d'occuper ! Interprète des sentimens de mes Confrères, témoin de l'unanimité de leurs suffrages, que n'aurois-je point à dire, si je voulois parcourir les motifs qui ont déterminé leur choix en vôtre faveur ? Mais l'approbation que ce choix a reçû du Public, vous a déjà loué plus éloquemment que je ne pourrois faire ; & c'est

là fans doute le véritable éloge d'un Académicien.

Vous mériterez bientôt, MONSIEUR, de nouvelles louanges par les fruits de votre travail, par votre zèle pour la gloire de cette Compagnie, & par une assiduité constante à nos exercices.

L'Académie de Montauban, la plus moderne Colonie de la République des Lettres, n'a pû se distinguer encore que par beaucoup d'émulation. Ses premiers essais ont été accueillis avec indulgence. Elle aspire désormais à quelque chose de plus. Vous entrez parmi nous dans le moment que notre ambition commence à se développer, que nos progrès sont apperçûs, que nos espérances s'accroissent; dans le moment, dis-je, qu'après n'avoir été qu'encouragés, nous faisons tous nos efforts pour être applaudis.

Excités par l'exemple de tant de Corps Littéraires qui perpétuent dans ce Royaume l'amour des Arts & la culture des Sciences, nous devons, comme citoyens, concourir à de si nobles travaux; mais nous le devons sur tout par reconnoissance & par respect pour le Roi qui



nous gouverne. Nous ne pouvons nous rallentir, sans compromettre ses bienfaits, sans nous écarter des vûes du Protecteur illustre (a) qui nous les a procurés.

Issu d'une maison où par une longue suite de services rendus au Prince & à l'Etat, les honneurs du ministère sont devenus, en quelque sorte, un droit de succession, il fait, comme tous les grands Ministres ses ancêtres, qu'on ne peut aimer le bien public sans favoriser les Beaux Arts. Malheur à tout homme en place, je ne dis pas qui seroit l'ennemi des Lettres, mais qui, faute d'en connoître assez l'utilité, leur refuseroit son secours, ou seroit insensible à leurs succès !

M. le Comte de Saint-Florentin, instruit qu'il ne manquoit à la décoration de la ville de Montauban, & aux avantages dont elle jouit, que l'établissement d'un Corps Littéraire, dont les travaux & les exercices fussent un objet continuel d'émulation pour la jeunesse, a secondé nos projets avec cette bonté qui carac-

(a) M. le Comte de Saint-Florentin, Ministre & Secrétaire d'Etat, Protecteur nommé par le Roi, de l'Académie des Belles Lettres de Montauban.

térise un Ministre bien-faisant. Il n'ignoroit pas que cette ville, où la nature est si libérale de ses dons, négligeoit un peu les ressources de l'art ; semblable à ces terres fécondes qui endorment l'industrie du Laboureur, & qui souvent demeurent incultes parce qu'on a trop compté sur leur fertilité naturelle. Osons, Messieurs, avouer aujourd'hui nos besoins passés. Le Philosophe devenu riche ne rougit point d'avoir été pauvre.

Un digne Membre (b) de cette Académie a prouvé qu'il n'est point de meilleur citoyen que l'homme de Lettres ; & dans cet ouvrage il a lui-même rempli les devoirs d'un excellent citoyen. Tout nous annonce en vous, Monsieur, un Académicien animé du même esprit. Citoyen distingué de cette ville, destiné aux fonctions d'une charge importante, vous sentirez tous les jours davantage combien la qualité d'homme de Lettres fait honneur à l'homme public. Le Roi se plaît à la voir unie aux dignités de ses principaux sujets. Ils acquièrent par là un nouveau degré de mérite à ses yeux.

(b) M. l'Abbé Bellet,

L'estime qu'il daigne faire des gens de Lettres, il la publie avec tout l'éclat de l'autorité suprême. Vous lirez, Monsieur, dans nos registres plus d'une preuve des graces dont Sa Majesté a honoré l'Académie dès sa naissance ; & qui d'entre nous , en voyant les précieux monumens des bontés de notre maître , ne seroit pénétré de cette brillante ardeur qui tient quelquefois lieu de talent !

Que dans le calme de la paix, dans l'oïseté d'une Cour livrée aux plaisirs, au milieu d'un peuple heureux, un Monarque puissant, que rien n'inquiète au dehors, jette un œil de protection sur les Sciences & sur les Arts ; qu'il leur permette d'éclairer ses sujets, & de contribuer à leur bonheur , c'est l'effet d'un mérite commun , c'est remplir sans peine & sans embarras les devoirs généraux de la Royauté. C'est en un mot n'être point un méchant Prince, sans être néanmoins un grand Roi.

Mais dans l'horreur d'une guerre universelle, au fond des tranchées, sur un champ de bataille, s'occuper de l'avancement des Lettres, embrasser des objets



éloignés, qu'un esprit médiocre dédaigneroit dans ce moment, & que le génie supérieur ne perd jamais de vue; c'est ce qui n'appartient qu'à un Prince plus grand encore par les qualités de son ame, que par sa naissance & par son pouvoir; & qui dans tous les lieux, dans tous les temps, dans toutes ses actions, n'a d'autre but que l'avantage de ses peuples, la gloire du nom François, & la félicité du genre humain.

Oui, Messieurs, ne craignons pas de le dire: la date de la fondation de cette Académie n'est point indigne d'entrer dans l'Histoire de notre invincible Monarque. C'est à la tête des armées qu'il menoit à la victoire, c'est à la vue de celles qui n'osoient troubler ses exploits, c'est dans le cours des plus rapides conquêtes, qu'il a signé les Lettres de votre établissement, de cette main triomphante qui, chargée de lauriers, présentoit l'Olive à l'Europe, en foudroyant les ennemis de la paix. Circonstance à jamais glorieuse pour les Arts! Epoque mémorable pour cette ville, & que ses habitans doivent graver dans leurs Fastes en



caractères immortels.

Puissent nos successeurs exprimer dignement un jour ce qui est si fort au dessus de mes expressions ! Puissent s'élever parmi nous des talens capables de célébrer un Héros père de la patrie, conquérant & pacificateur ! Mais quel génie assez vaste pourroit suffire à l'histoire d'un Prince qui suffit lui seul à tout ! Tracer des camps, livrer des combats, prendre des villes, fonder des Académies, encourager tous les arts, être entouré du Soldat, & veiller sur le Laboureur, écouter sous la même tente les Généraux & les Magistrats, protéger le commerce & les Savans, vaincre, & se faire adorer des vaincus, ne verser du sang que malgré soi, récompenser avec joie, ne punir qu'à regret ; être à la fois César, Auguste, & Antonin, quel spectacle pour l'univers ! quel exemple pour les Rois ! quel tableau pour la postérité !

Heureux les Guerriers qui combattent sous les yeux d'un tel Souverain ! Heureuse la nation qui vit sous ses loix ! Tandis que les Muses de la Seine s'approchent du Trône, que leurs hommages  
sont

sont reçûs au champ de Mars, & qu'elles  
font retentir la trompette héroïque jusque  
dans les plaines de Fontenoi, faisons du  
moins éclater notre zèle aux yeux de  
nos citoyens; l'auguste Monarque qui en  
est l'objet n'en sera point importuné. Nos  
foibles voix, à peine entendues de si loin,  
se perdront dans le cri général d'amour  
& d'admiration que forment ses Sujets,  
& qui sera bien tôt suivi des acclamations  
de joie de tout l'univers.



---

RECHERCHES  
SUR  
LES COURONNES D'HERCULE

PAR M. D'AUMONT

*Procureur général de la Cour des Aides.*

MESSIEURS,

DANS une des séances que vous avez données à la lecture de la belle traduction de Virgile par feu M. l'Abbé des Fontaines, vous parûtes souhaiter que votre illustre Associé, dans ses notes sur le deuxième livre des Géorgiques, eût parlé de la couronne de Peuplier attribuée à Hercule ; & vous me chargeâtes de faire des recherches sur les différentes couronnes de ce Héros.

Ce genre de travail, tout facile qu'il est, a pour but d'instruire & de plaire; & par là il doit être cher aux Académies.

Ces deux objets, trop souvent séparés ailleurs, sont toujours réunis parmi nous. D'autres peuvent s'applaudir d'avoir par des ouvrages séduisans charmé l'ennui de la plûpart des hommes, sans leur avoir rien appris. Ce frivole avantage, & cette gloire passagère ne sont pas à desirer pour ceux qui connoissent le véritable emploi des talens, & qui ont à cœur l'utilité publique. Je viens à mon sujet.

Les couronnes étoient dans leur origine la parure de la licence; elles naquirent dans la joie des festins: le Lierre, le Myrte & les Roses servirent successivement à orner la tête des convives. Et quoiqu'on ait attribué au Myrte & aux Roses la faculté de dissiper les fumées du vin, & de rafraîchir ceux que cette liqueur avoit trop échauffés, il seroit, je crois, difficile de donner aujourd'hui le vrai motif d'un usage si ancien. Il fut annobli dans la suite, & l'antiquité, accoutumée peut-être à consacrer indistinctement



tement tous les goûts de ceux dont elle faisoit l'objet de son admiration, mit bien tôt les couronnes au nombre des attributs de ses Héros & de ses Dieux. Elles conserverent cependant quelque chose de leur première destination; & en même temps qu'elles servoient chez les Grecs & chez les Romains, de prix à la victoire, & de symbole à la religion, par une bisarrerie singulière, elles servoient aussi de décoration à la débauche; de sorte que dans plusieurs Auteurs les mots *coronatus*, *dissolutus* & *intemperans* sont souvent synonymes. Il faut donc s'attendre de voir Hercule même ajouter à la dépouille du Lion de Nemée l'ornement de tête des Courtisanes, & qu'un vil feuillage tombe sur les épaules de celui pour qui le Ciel n'a été qu'un léger fardeau. Ce contraste ne doit point diminuer la haute idée que nous avons de ce Héros. S'il a porté des couronnes à la Cour d'Omphale, il s'en est également servi dans les actes de religion les plus solennels & dans les plus grands travaux. Les couronnes d'Hercule sont de trois espèces, de Peuplier, d'Olivier

sauvage & d'Ache.

Veut-il faire un serment à la face des Autels, en touchant le feu sacré, jurer par le Stix & par la foudre de Jupiter son père? Stace dit que pour rendre la cérémonie plus auguste, il ceint sa tête de Peuplier. Le chœur de Thébains qui dans la Tragédie d'*Hercules furens* célèbre la victoire qu'Hercule vient de remporter aux Enfers, l'invite à couvrir sa chevelure du Peuplier qu'il chérit. *Stat. I. III. Silv.* Lorsque dans cette pièce, après la mort de Lycus, il ordonne lui-même les apprêts d'un sacrifice, il laisse les rameaux d'Olivier à Thésée, & se réserve ceux de Peuplier. Philotecte, témoin de la mort d'Hercule sur le mont Æta, rapporte à sa nourrice que son bucher étoit entouré de Peuplier; c'étoit son arbre favori: *Senec. Herc. Etæ. act. V. vers. 1640.* *Populus Alcide gratissima*, dit Coridon dans la 7.<sup>e</sup> Eglogue de Virgile. Et Dejanire, dans Ovide, reproche à son perfide époux d'avoir osé mettre une mitre sur sa chevelure hérissée, au lieu du Peuplier blanc, sa couronne ordinaire. Hercule préféra le Peuplier blanc aux Peupliers d'une espèce différente. On est généralement

*Act. IV, vers. 912.*

*Senec. Herc. Etæ. act. V. vers. 1640.*

*Epist. IV. vers. 63.*

d'accord sur cette préférence, mais les Auteurs fabuleux en donnent différens motifs.

Selon les uns ce Héros, en descendant aux enfers, accablé de fatigue, entoura sa tête de branches de Peuplier. La sueur blanchit les feuilles qui se trouverent du côté de la tête d'Hercule, & celles qui étoient en dehors furent noircies par la fumée des enfers. Depuis il y a eu, dit-on, une espèce de Peuplier, qu'on appelle Peuplier blanc, dont les feuilles sont presque blanches d'un côté, & de l'autre d'un verd presque noir.

D'autres au contraire prétendent qu'Hercule, en arrachant Cerbère des Enfers, rapporta de ce triste séjour le Peuplier blanc, qui étoit inconnu sur la terre; & que par cette raison on le nomme encore *arbos Acherusia*, arbre de l'Acheron ou de l'Enfer.

*Serv. in Virg. Eclog.* 7. On raconte, à ce sujet, que Pluton amoureux de Leuké fille de l'Océan, enleva cette Nymphé, dont la beauté surpassoit celle de ses compagnes. Il l'aima constamment, & lorsqu'elle eut vécu dans les Enfers le temps marqué



par les destins, Pluton la changea en Peuplier blanc, & la plaça aux champs Elisiens pour lui donner une preuve de son amour.

D'autres encore regardent le Peuplier blanc, que Virgile appelle *bicolor*, comme le symbole, par sa double couleur, des travaux d'Hercule chez les vivans & chez les morts.

Il en est qui ne donnent à la préférence d'Hercule pour le peuplier blanc, d'autre motif que l'épaisseur du feuillage de cet arbre, qui le rend plus propre à garantir des ardeurs du soleil, que le Peuplier noir, & que celui de Lybie. Il n'est en effet désigné dans le deuxième livre des Géorgiques, que par la qualité d'*arbos umbrosa*. Quoiqu'il en soit, à l'exemple d'Hercule, les Héros se couronnerent de peuplier. Horace parle ainsi de Teucer fils de Telamon :

*Teucer Salamina patremque*

*Cum fugeret tamen uda lyao,*

*Tempora populea fertur vinxisse coronâ,*

*Lib. I. od.*

7.

Les Athlètes furent aussi couronnés de Peuplier. Les Prêtres d'Hercule lui sacrifierent avec un pareil ornement, non



seulement dans la Grèce, mais en Italie avant la fondation de Rome, & à Rome même lorsqu'on voulut observer le rit Grec.

Les Amans enfin, croyant avoir le droit de se mettre au nombre des imitateurs d'Hercule, portèrent des couronnes de Peuplier ornées d'une infinité de rubans couleur de pourpre.

La couronne d'Olivier sauvage, autre attribut d'Hercule, lui fut donnée comme instituteur ou comme restaurateur des jeux Olympiques: car il y a plusieurs opinions sur l'établissement de ces jeux célèbres. Les uns l'attribuent à Pifus, à Pelops, à Jupiter même, après la défaite des Titans, ou avec plus d'apparence à l'Hercule Idéen, l'un des Dactyles qui portèrent les arts dans la Grèce; & ne laissent à l'Hercule Thébain, dont nous parlons, que la gloire de les avoir rétablis, environ six cens après leur fondation, lorsqu'il eut mis fin à son expédition contre Augias Roi d'Elis, par la mort des Molionides neveux de ce Prince. D'autres, tels que Polybe, regardent Hercule comme l'instituteur des jeux &

de l'assemblée d'Olympie. Selon eux il persuada le premier aux Grecs du Péloponèse de se trouver à cette assemblée, pour y traiter de leurs intérêts communs : il en régla le temps & les cérémonies, & il y prononça l'apologie de ses différentes guerres. Ce Héros, vainqueur des jeux, y porta la couronne d'Olivier sauvage, & elle fut après lui la récompense de ceux qui vainquirent dans les mêmes jeux. Les couronnes destinées aux vainqueurs, étoient suspendues, ou exposées sur des trépieds ; & sur l'ordre de l'Agonothète, le Hérant couronnoit celui qui avoit vaincu, ou ce dernier enlevoit lui-même le prix de sa victoire. Diodore *Lib. IV.* assure que personne n'osa entrer en lice avec Hercule, & qu'il remporta sans combattre, le prix des divers combats. Les femmes n'avoient pas la liberté d'assister aux jeux Olympiques : celles qu'on y surprenoit, ou qui avoient passé l'Alphée pendant la célébration des jeux, étoient précipitées du mont Typée. Cette sévère loi, dictée par la pudeur, fait voir que la Grèce entière étoit bien éloignée d'approuver l'indécence des fêtes

& des exercices de Lacedemone.

Tous les Oliviers sauvages ne pouvoient pas espérer de fournir la couronne Olympique : cet avantage étoit réservé à celui qu'Hercule avoit planté lui-même, & qu'il avoit apporté de chez les Hyperboréens, ce peuple tant vanté, dont la véritable habitation est encore inconnue. Cet Olivier, qu'on appela par respect l'olivier sacré, étoit gardé aux environs de l'Ilissus, fleuve de l'Attique, consacré aux Muses ; un mur élevé en défendoit l'approche, & on avoit prononcé de grandes peines contre les téméraires qui oseroient y porter leurs mains profanes. Ses feuilles ressembloient à celles du Myrte, & les Nymphes avoient un autel au pied de cet arbre respectable. Le fleuve chéri de Jupiter Olympien, dont les eaux avoient seules le privilège de servir à délayer les cendres des victimes offertes à ce Dieu, & à réparer son autel, l'Alphée avoit sur ses bords des Oliviers magnifiques, qui ne pûrent obtenir la préférence sur l'Olivier d'Hercule. Celui-ci tenoit de ce Héros un caractère de Divinité qui manquoit aux premiers ;



aussi ses rameaux servirent-ils toujours à couronner les vainqueurs des jeux Olympiques : ils ne pûrent être vaincus eux-mêmes dans ce genre d'honneur , que par l'or , qui s'établit tôt ou tard sur les ruines de la noble simplicité des premiers âges.

Au reste , la couronne Olympique n'étoit faite que d'un seul rameau ; modèle qui servit dans la suite pour la couronne de Laurier qu'accorda la fière Rome à ses Consuls & à ses Empereurs triomphans.

Hercule , avant de rétablir les jeux Olympiques , avoit institué les jeux Neméens. Vainqueur du monstrueux Lion de Nemée , bourg de l'Achaïe peu éloigné d'Argos , il célébra des fêtes où l'on s'exerçoit à plusieurs sortes de combats , tels que celui du Stade , & du Pancrace , qu'on croit réunir la Lutte & le Pugilat. Mais le principal exercice des jeux de Nemée étoit la course des chars à deux & à quatre chevaux. Les chars à trois chevaux , si communs aux Héros de la guerre de Troye , ne furent jamais admis dans les jeux de la Grèce. Hercule donna



pour prix aux vainqueurs, des couronnes d'Ache, & il en fut couronné lui-même.

On a distingué deux sortes d'Ache; celle qui croît dans les pâturages, & celle qu'on cultive dans les jardins. *Lib. IV.* *Od. II.* race invite Philis à cueillir de cette dernière, dont on faisoit des couronnes pour les festins, & que les Anciens mêloient dans leurs repas avec les fleurs les plus rares. Peut-être dans le fonds ces deux plantes n'ont d'autre différence entre elles que celle que la culture & le changement de climat ont pû lui causer. L'Ache croissoit abondamment dans le territoire de Némée; elle étoit la nourriture des chevaux destinés aux courses. Il étoit juste qu'une plante qui par la force & la légèreté qu'elle donnoit aux chevaux des combattans, contribuoit beaucoup à la victoire, en fût aussi le prix. On a dit cependant qu'Hercule ne choisit l'Ache pour la couronne des jeux Neméens, que parce qu'elle servoit de pâture aux jumens de Junon. La couronne d'Ache passa des jeux de Némée à ceux de l'Isthme. On donnoit l'Ache verte dans les premiers, & l'Ache sèche dans les derniers. Cette

plante étoit née du sang des Corybantes; c'est pourquoi les Prêtres Corybantes défendoient qu'on la servît avec sa racine.

On tenteroit vainement de concilier avec la vérité tout ce que je viens de dire à l'occasion des différentes couronnes d'Hercule. Outre que les Savans ont toujours reconnu plusieurs Hercules, puisquè Varron en comptoit jusqu'à quarante-quatre, & qu'il est impossible que ce Héros, à qui on ne donne ordinairement que quarante-neuf ans de vie, ait pû dans ce court espace exécuter ce qu'on raconte de lui, il est certain que les Grecs, en attribuant à l'Hercule Thébain toutes les grandes actions des Héros du même nom, ont chargé son histoire de mille traits fabuleux. Ce seroit donc se consumer en de vaines recherches, que de vouloir donner raison de tous ces traits à l'aide de l'histoire & de la mythologie, ou avec le secours de l'Ecriture sainte; comme ceux qui ont prétendu retrouver dans Hercule les actions de Samson, & ne faire de l'un & de l'autre qu'une même personne sous des noms différens. Il faut, à peu de chose

près, se borner dans cette occasion à des conjectures. Je vais rapporter celles qui m'ont paru le plus vrai-semblables.

Thésée avoit voulu enlever Perséphone femme d'Aydonée Roy des Thesprotes ; ce Prince le retint prisonnier. Hercule entreprit de le délivrer, & il y réussit. La ville d'Éphira, où regnoit Aydonée, étoit située sur les bords du Cocyte & du lac Acherusia, formé par les eaux de l'Acheron. Les bords de ce lac étoient plantés de Peupliers blancs. Hercule vainqueur en transporta l'espèce dans son pays. Et comme Aydonée a passé chez les Anciens pour le Souverain des Enfers, à cause de la situation de son royaume, ou d'un oracle des morts, fameux dans la Thesprotie, on a pû dire qu'Hercule étoit descendu aux Enfers pour en arracher Thésée, & qu'il en revint couronné de Peuplier blanc.

La fable de Leuké fille de l'Océan, métamorphosée en Peuplier par Pluton, est expliquée par le nom de cette Nymphe, qui en Grec signifie un Peuplier blanc ; arbre qui se plaît sur le bord des eaux. Les rubans couleur de pourpre,



dont les amans ornerent les couronnes de Peuplier, n'étoient qu'un hommage rendu à l'Hercule Phénicien, qui le premier avoit procuré la plus belle des parures, en apprenant aux hommes à teindre en cette couleur.

L'Ache étoit un excellent remède pour les maladies des chevaux, si nécessaires dans les jeux de Nemée. Leur instituteur ne pouvoit mieux témoigner le cas qu'il faisoit de cette plante salutaire, qu'en l'élevant au premier degré de la gloire. Je ne dois pas omettre que le Peuplier & l'Ache étoient consacrés aux morts. On les employoit aux funérailles, qui ont peut-être été la première origine des jeux anciens.

La jeunesse Troyenne qui célèbre chez Aceste des jeux funèbres à l'honneur d'Anchise, se couronne de Peuplier : & ceux qui ont attribué à Adraсте & à ses compagnons l'établissement des jeux Neméens, assurent qu'il les institua aux obseques d'Ophitès ou d'Archemore fils du Roy Lycus. Heziphile nourrice de ce Prince l'avoit couché sur de l'Ache très-épaisse pour aller conduire aux fontaines



voisines Adraste & les autres Chefs qui revenoient du siège de Thèbes. Pendant son absence un dragon fit mourir le jeune Archemore. Adraste tua le dragon, & il célébra des jeux à l'honneur de celui dont il avoit si innocemment causé la mort.

L'Olivier sauvage est le plus dur de tous les arbres : on en faisoit les sceptres des premiers Rois. Hercule en avoit fait la massue avec laquelle il terrassa tant de monstres ; & il fut tellement attaché à cette arme terrible , qui est son attribut distinctif, comme la foudre est celui de Jupiter, qu'il chercha un prétexte pour ne pas la laisser en mourant à son cher

*Senec. Herc.  
Œta. act. V  
vers. 166.*

Philotecte , quoiqu'il lui fit présent de son arc & de ses flèches : il voulut qu'elle périt avec lui sur un même bucher. Voilà sans doute ce qui engagea Hercule à donner les rameaux de l'arbre qui avoit produit sa massue , pour symbole de la victoire. Ce Héros , comme je l'ai déjà dit , avoit porté l'Olivier sauvage du pays des Hyperboréens. Ceux qui parlèrent les premiers de cette circonstance , l'attesterent unanimement. Elle a pourtant dans la suite fait revoquer en doute la vérité

vérité de ce trait d'histoire. Les Hyperboréens (que par une ignorance singulière on avoit d'abord placés au delà du nord, dans un pays, & sous un climat que les Poètes avoient pris soin de faire & d'embellir à leur gré) ont été regardés pendant long-temps comme situés dans les parties les plus septentrionales du monde; d'où l'on avoit conclu qu'il étoit impossible que l'Olivier crût chez eux en abondance. Mais les différentes recherches que plusieurs Savans ont faites dans ces derniers temps sur la véritable habitation de ces peuples, & sur la route des trois vierges & des cinq jeunes gens de leur nation qui portoient tous les ans à Délos leurs offrandes mystérieuses, ont prouvé que les Hyperboréens n'avoient été ainsi nommés que relativement à leur situation par rapport à ceux qui ont parlé d'eux; de sorte qu'on les a placés avec vrai-semblance aux environs du Pont-Euxin, & même dans le pays des Celtes, dont partie étoit au midi. Cela suffit pour qu'il n'y ait plus d'inconvenient à croire aujourd'hui qu'Hercule avoit pris chez les Hyperboréens l'Olivier qu'il

transporta dans la Grèce.

Si ce que je viens d'écrire sur les couronnes d'Hercule, n'est pas bien satisfaisant, il servira du moins à faire voir qu'en même temps que les grands hommes de l'antiquité la plus reculée, se sont rendus recommandables par leurs exploits, ils ont tâché de procurer à leur nation les avantages des arts & de l'agriculture. Non seulement Hercule purgè son pays des brigands & des tyrans qui l'infestoient, mais il y porte le Peuplier & l'Olivier; il institue ou il rétablit des jeux qui par divres exercices contribuoient à la force & à la santé du corps; & en inspirant aux Grecs une noble émulation, il entretint ou fit naître en eux un amour pour la gloire, qui les rendit si longtemps supérieurs aux autres nations. Rien ne prouve mieux jusqu'où ce peuple porta cet amour, que la qualité des prix donnés aux vainqueurs dans ses quatre jeux solennels. Par tout ailleurs les prix étoient utiles, mais là ils n'étoient que glorieux. Enfin j'aurai, en quelque sorte, rempli l'attente de l'Académie, en l'entretenant aujourd'hui d'un Héros connu & révé-

sous le titre de *Musagète*, c'est-à-dire, chef ou conducteur des Muses, titre bien mérité, puisque après avoir étudié dans les Académies de Thèbes, sous les plus grands maîtres de la Grèce, il donna, au rapport de Diodore, des preuves si éclatantes de la supériorité de son génie, qu'il ne fit jamais rien qui ne fût digne de l'immortalité. Les qualités de l'esprit ont fait donner à Hercule dans les médailles de Crotoné, le trépied & le laurier d'Apollon, & dans celles de Pomponius Musa la lyre de ce Dieu, avec les neuf Muses pour compagnes. C'est à ces qualités que les Gaulois rendirent les honneurs divins. Ogmion ou Hercule étoit parmi eux le Dieu de l'éloquence. Ils ne le représentoient qu'avec des chaînes d'or sortant de sa bouche, qui attiroient à lui les nations entières. Martial, à la honte des Lettres, n'a pas craint d'élever Domitien au dessus d'Hercule, & de lui donner les plus viles épithètes pour plaire à cet Empereur. Mais ce Poète mercénaire trouvera peu d'imitateurs. Cet Hercule, qu'il appelle *pusillus*, fera toujours grand, aux yeux même de l'esprit.





O D E  
A L'ENVIE.

PAR M. DE GLARIS *Président de la  
Cour des Aides de Montpellier.*

QUEL spectre affreux, pâle & livide  
Du Stix a déserté les bords !

Il vomit un fiel homicide,  
Il trouble la cendre des morts.  
Des serpens sur son sein se jouent;  
Les flambeaux que ses mains secouent  
De la nuit redoublent l'horreur:  
Par son souffle les airs s'embrasent,  
Et l'encens que ses pieds écrasent,  
Paroît irriter sa fureur.

Quels malheurs le sort nous prépare !  
Redoutable Envie, est-ce toi ?  
Oui, je te reconnois, barbare,  
Je te connois à mon effroi.  
C'est toi, Divinité funeste,  
Qui contre la troupe céleste  
Armas autrefois les Titans;  
La terre encor sur sa surface  
Porte la déplorable trace  
De leurs ravages éclatans.

La haine que ta voix excite  
 Remet son poignard en tes mains;  
 Et s'applaudit, par toi conduite,  
 Des maux que tu fais aux humains;  
 Les Muses, tristes, éplorées,  
 Loin de leurs ingrates contrées  
 Fuiront tes dangereux excès:  
 Rome, Lacédémone, Athènes,  
 Feront de l'exil & des chaînes  
 La récompense des succès.

A quel enfant \* donnes tu l'être!  
 Nourri dans tes flancs vénimeux,  
 De tous les lauriers qu'il voit naître  
 Il infecte le germe heureux.  
 Les vertus ont le sort des crimes.  
 Tremblez, Héros; de ses victimes  
 Le choix à lui seul est commis.  
 Qu'il exige de sacrifices!  
 Mais comment à ses injustices  
 A-t-il associé Themis?

\* l'Ostracisme.

Proscrit par un Peuple indocile  
Qui le punit de ses bienfaits,  
Thémistocle cherche un asyle  
Chez les Perses qu'il a défaits:  
Des victoires de Miltiade,  
De Phocion, d'Alcibiade,  
Ce Peuple loin d'être flatté,  
Cède aux prestiges de l'Envie,  
Et couvre d'opprobre la vie  
Des vengeurs de sa liberté.

D'Athènes j'apperçois le Sage  
En butte aux traits des envieux;  
De son injuste Arcéopage  
J'entends le decret odieux.  
Tu pousses, monstre, un cri de joie !  
Un instant peut t'ôter ta proie ;  
Crains ce Sage, crains ses vertus.  
Hâte-toi : que ta main fatale  
Présente la Coupe Infernale . . .  
Mais déjà Socrate n'est plus.

L'Envie au tour du Capitole  
 A semé les dissensions :  
 Que de Citoyens elle immole  
 Par le fer des proscriptions !  
 Instrumens cruels de sa rage,  
 Vous vous plongez dans le carnage,  
 Lépide, Antoine, Oétavius,  
 Et toi, Sylla, dans ta furie  
 Tu te venges sur ta patrie  
 Des triomphes de Marius.

De la Grèce, de l'Italie,  
 Séjour que tu remplis d'horreurs,  
 Passons dans les bois d'Idalie,  
 Où regnent les plaisirs flatteurs,  
 Sur un lit de fleurs étendue  
 La volupté s'offre à ma vûe,  
 Que ses attraits sont ravissans !  
 Et sa compagne, l'indolence,  
 D'un peuple d'amours qui l'encense,  
 Assoupit les troubles naissans.



Quel bruit soudain dans ces lieux sombres  
Détruit le silence & la paix !  
Quelle lueur perce les ombres  
Qui couvroient les tendres secrets !  
A ton pouvoir, cruelle Envie,  
Cette rive est-elle asservie,  
Ou l'est-elle encore à Cypris ?  
Elle y prodigue en vain ses charmes ;  
Tes noirs soupçons & tes alarmes  
Y font gémir ses favoris.

Mais par les mains des doctes Fées,  
Sur le sommet du Mont Sacré,  
Ses couleuvres sont étouffées,  
Un asyle m'est assuré.  
Là, des maîtres de l'harmonie  
La troupe immortelle est unie  
Par le charme de leurs accords ;  
Et des talens qu'on y couronne,  
L'émulation seule ordonne,  
Anime & soutient les efforts.

Quel essor sublime & rapide  
 Loin de la terre a transporté  
 Ce nouveau Pindare que guide  
 Le Dieu dont il est agité !  
 De la nature il suit les routes ;  
 Il s'élève jusques aux voûtes  
 Dont s'enveloppe l'univers :  
 Ainsi sur un char de lumière,  
 Parcourant sa vaste carrière ,  
 Le Soleil monte au haut des airs.

Tant de gloire irrite l'Envie.  
 Rousseau, quel sera ton recours ?  
 Puissent les malheurs de ta vie  
 Ne pas en abréger le cours !  
 Ta Muse errante, fugitive ,  
 Te prépare de rive en rive  
 Des moissons d'un nouvel encens.  
 Dans les antres du Mont Rhodope ,  
 A son fils jadis Calliope  
 Inspiroit de pareils accens.

Megère, quel hardi délire  
Me force à braver ton courroux !  
Crois-je donc, au son de ma lyre,  
Loin de moi détourner tes coups ?  
Plus mes chants frappent ton oreille,  
Et plus ta haine se réveille,  
Où fuirai-je pour l'éviter ?  
Mais quoi ! du succès de l'ouvrage  
Ta fureur seroit le présage :  
Eh puisse-je la mériter !



SENTIMENS

D'UN PECHEUR TOUCHE' DE LA GRACE.

SONNET

PAR M. L'ABBE' DE MONVILLE.

GRAND Dieu, c'est à toi seul qu'en est dû tout l'honneur,  
Je me sens détrompé des choses de la terre :  
Loin d'y chercher encor la gloire & le bonheur,  
Vain éclat, faux plaisirs, je vous livre la guerre,  
Feu sacré, vive flamme, ardente Charité,  
Sur mes égaremens faites couler mes larmes :  
Vous que j'ai méconnue, auguste Vérité,  
A mes yeux deffillés faites briller vos charmes.  
Ah! trop long-temps plongée en un fatal sommeil,  
Mon ame appésantie avoit craint le réveil :  
Aux plus folles erreurs j'abandonnois ma vie.  
Aveugle, je marchois dans l'ombre de la mort,  
Que ta grace, Seigneur, de mes efforts suivie  
Me fasse de tes Saints partager l'heureux sort!





## VERS DU MEME,

*Faits à la vûe du Portrait de M. le Comte de Saxe  
Maréchal général des camps & armées du Roi.*

QUEL objet se présente à mes yeux éblouis ?  
Est-ce Alcide, est-ce Mars , précédés par la gloire ;  
Ou Saxe sur leurs pas , marchant à la victoire,  
Armé du foudre de Louis ?



LE PERROQUET RETROUVÉ.<sup>1</sup>

CANTATE

PAR M. L. B . . .

UN hôte des climats où dans le sein de l'onde  
Le soleil fatigué va terminer son cours,  
Un Perroquet, l'honneur du Nouveau monde,  
Près de Cloé couloit ses jours.  
Toutes les graces du langage  
De l'Oiseau favori relevoient la beauté.  
Tout ce que l'amitié dans la fleur du jeune âge  
Peut avoir de vivacité,  
Lui faisoit chez Cloé chérir son esclavage.

Pour s'assurer de l'amour  
Quelle route faut-il prendre?  
Souvent le cœur le plus tendre  
Est le moins sûr de retour.

A l'attrait qui nous engage  
Ne cédon's que foiblement.  
De peur d'aimer un volage  
Craignons d'aimer constamment.

Quelle route faut-il prendre  
 Pour s'assurer de l'amour?  
 Souvent le cœur le plus tendre  
 Est le moins sûr de retour.

De la jeune Cloé la tendresse innocente  
 Ne peut-elle éviter un funeste reyers?  
 Hélas! à peine est-elle absente,  
 Que l'ingrat Indien va chercher dans les airs  
 Une liberté qui le tente.  
 O désespoir! ô mortelles douleurs!  
 Cloé cherche en vain l'infidèle.  
 Habite-t-il des bois les sombres profondeurs?  
 Ou de quelque amitié nouvelle  
 Le perfide en secret goûte-t-il les douceurs?

Déeses de ces bocages,  
 Dryades, répondez-moi:  
 Cachez-vous sous vos ombrages  
 L'ingrat qui fut sous ma loi?

Nayades, dans vos fontaines  
 S'il va se défaltérer,  
 Laissez-moi l'en retirer,  
 Je relâcherai ses chaînes.

Il revient. Sa prison est un palais pour lui.  
Cloé voit le plaisir succéder à l'ennui.

Que les ris, que les tendres jeux  
Se réunissent sur vos traces ;  
Et que les plaisirs avec eux  
Accourent ranimer les graces ;

Jouissez du sensible honneur  
D'avoir sù fixer un volage.  
On est au comble du bonheur  
Lorsqu'un inconstant se rengage.





---

---

QU'IL EST DANGEREUX  
DE SE LIVRER  
A UNE TROP GRANDE AMBITION.

PAR M. DE LONJON DE LAPRADE.

**L**ES écueils naissent, pour ainsi dire, sous les pas de l'homme ambitieux. Séduit, aveuglé par son amour propre, il fuit la médiocrité, pour se dérober à la bassesse, qui lui en paroît inséparable. La route qui conduit au faite des grandeurs, quelque rude qu'elle soit, n'a rien qui le rebute ; l'élévation qui en est le terme, & qu'il regarde comme un théâtre de gloire, le dédommage par avance des peines qu'il supporte, des obstacles qu'il doit rencontrer ; mais que je commence à craindre pour son honneur ! Il se dégrade souvent par l'endroit même qu'il croyoit devoir couronner son ambition. On va le voir succomber sous le poids de sa nouvelle dignité. Son esprit ne peut suffire à l'étendue des talens qu'elle exige. Son cœur est trop foible pour  
en

en remplir tous les devoirs. Ainsi le plus souvent il porte en lui-même la double cause de sa honte :

L'HOMME se ressent toujours de son I. POINT.  
première origine. Grand dès sa naissance, mais déchû d'un état éminent, toute supériorité l'offense. Il vole inconsidérément aux plus grandes places sur les ailes d'une espérance hasardeuse. Je loue une noble émulation. J'aurois trop à combattre, si j'avois contre moi un penchant gravé dans tous les cœurs. Mais ce penchant, quoique général, doit avoir ses bornes : que seroit-ce, si chacun le suivoit sans examen ! Il faut dans l'élévation, de plus grands talens, & en plus grand nombre. La nature ne les a pas distribués avec une proportion égale. Qu'on s'étudie donc jusqu'au scrupule, pour ne pas devenir l'objet du mépris des hommes, & la victime de son propre aveuglement.

Si on se livroit moins au délire d'une imagination ambitieuse, on succomberoit moins souvent dans ses projets téméraires. Quelle est la folie de celui qui destiné par le sort, & par la médiocrité de ses

talens, à la vie privée, ne veut jamais en reconnoître les avantages ! Retiré d'un monde tumultueux , éloigné du cahos des affaires , trop épineuses pour lui , ne peut-il pas se faire un sort honorable & tranquille ? La voie de l'estime est ouverte au simple particulier. Qu'il remplisse ses devoirs : peu manquent des talens nécessaires pour s'en acquitter. J'ose dire que sa condition est presque toujours assortie des qualités qui lui conviennent. Mais les avantages que vous offre la médiocrité ne vous satisfont pas : vous voulez cueillir des lauriers dans l'élévation. De quel front osez-vous aspirer à une place qui vous livre la confiance du Prince , qui met en vos mains les intérêts de l'Etat , qui doit vous rendre le père de vos concitoyens ! Quelle sublimité de génie , quelle justesse , quelle étendue ne faut-il pas dans les vûes , pour saisir d'un coup d'œil le point fixe où se réunissent les intérêts du Souverain & ceux du Peuple ! Au delà c'est tyrannie , au dessous c'est confusion. Que de ressorts à faire agir ! Que d'intérêts divers à concilier ! Quels immenses détails à embrasser !



Que de difficultés épineuses à surmonter !  
 Que de grands sacrifices à faire ! Un  
 d'Amboise renaît rarement ; aussi voit-on  
 rarement un regne tel que celui de Louis  
 XII.

La médiocrité des talens, dont la juste proportion fut toujours ignorée à l'ombre d'une vie obscure, est dévoilée dans l'élévation. Les yeux des hommes sont sans cesse fixés sur ceux qui occupent les premières places. Ils renouvellent leur sévérité envieuse dès qu'ils se trouvent inférieurs à celui qui fut leur égal. Accoutumés à le voir de niveau avec eux, ils souffrent impatiemment qu'il domine sur leurs têtes. Le faîte des grandeurs ne peut le dérober à leur critique : ils découvrent des défauts ignorés jusque-là ; ils jettent des traits empoisonnés sur ses meilleures qualités. En un mot, ils déprécient d'autant plus ses talens qu'il est plus élevé. Ainsi la mesure de l'éclat qui l'environne, va devenir la mesure de sa honte.

L'Etre suprême semble laisser le soin de l'univers à ceux qui occupent les grandes places, ou pour mieux dire, il semble se



les associer. En faut-il davantage pour donner une grande idée de l'élévation, de l'étendue, de la multiplicité des talens, nécessaires pour les remplir, & de la témérité de ceux qui osent y aspirer? Il faut un génie vaste, orné des qualités les plus éclatantes, qui ne brillent que pour s'éclairer mutuellement, & qui ne s'entreheurtent jamais. Le grand nombre de ces qualités devient essentiel par le grand nombre de devoirs attachés à l'élévation. Un homme est également comptable de sa conduite à son Prince, au Public & à lui-même; trois tribunaux qu'il ne doit jamais perdre de vûe.

Celui de qui vous tenez l'autorité, ne vous l'a confiée qu'afin que vous le représentiez dignement dans tous les cas. Savez-vous allier la douceur & la fermeté? Connoissez-vous l'art d'éviter la bassesse dans la modestie, le faste dans la majesté, la prodigalité dans une sage profusion?

Enivré des attraits d'une grande place; vous fermez les yeux sur ce qui vous manque pour la soutenir; du moins vous espérez qu'en faveur d'une bonne foi,

ou d'un zèle étudiés, on vous dispensera de ce que votre peu de capacité ne vous permettra pas d'exécuter. Fol espoir ! vous allez être dégradé. Reconnoissez maintenant les trompeuses amorces de votre ambition. Vous vous êtes élevé sur le souffle de la fausse opinion qu'on avoit de vous, attendez-vous donc à une chute aussi honteuse que prochaine. L'élévation ne souffre pas de médiocrité dans les talens. C'est manquer dans tous les points, que de manquer en un seul.

Vous ne trouverez pas plus de grace au tribunal du Public. C'est une hydre à cent têtes, dont chacune a des pensées différentes. L'envie les réunit pour découvrir vos fautes. On saura percer les voiles les plus épais. Que fais-je ? Peut-être vous imputera-t-on ce que vous ne fîtes jamais. Tous exigent de vous des choses opposées. Jugez de la multiplicité des talens dont vous avez besoin, par le nombre de ceux qui observent vos démarches, qui étudient vos sentimens, même les plus secrets, pour les condamner. Comment concilier tant d'esprits ! Comment parer tant de coups ! De quels

moyens se servir ? Irez-vous d'un vol précipité fondre sur des obstacles qui vous traversent ? Mais il est des digues qui résistent aux plus impétueux torrens. Prendrez-vous des détours pour vous ménager un penchant imperceptible afin de les sapper peu à peu ? Mais craignez de voir manquer vos ressources avant que leur résistance s'affoiblisse. Par quel endroit triompherez-vous donc de cet assemblage confus de caprice, d'inconstance, d'injustice ? Vous y parviendrez peut-être en trahissant les intérêts du Prince. Vous vous dégradez auprès de lui, pour être au gré de ses sujets. Quel écueil vous effraie plus, de Sylla, ou de Caribde ?

N'espérez pas trouver plus de grace auprès de vous-même. Tourné vers la perfection par essence, vous serez le premier frappé de vos manquemens. Plus clairvoyant que tout autre sur votre propre conduite, vous vous en reprocherez les erreurs avec plus d'impartialité, & peut-être vous condamnerez vous vous-même à descendre de ce rang élevé où la médiocrité de vos talens devoit vous

empêcher d'aspirer.

Fussiez-vous de ces génies privilégiés en faveur de qui la nature libérale semble avoir épuisé ses trésors, songez que le génie ne suffit pas : fondez encore votre cœur.

L'ORGUEILLEUX se flatte avec trop II POINT.  
de présomption de dompter ses passions, ou de les suivre impunément. Elles tyrannisent l'homme dès sa naissance. Point d'état qui l'en mette à l'abri, point de précaution qui l'en garantisse. Mais elles semblent quelquefois négliger la médiocrité, pour triompher avec plus d'éclat de l'élévation. Le cœur y est en butte à des attaques plus vives, plus fréquentes & plus variées. Aussi l'honneur & la gloire y ont-ils plus de naufrages à craindre.

Est-il étonnant que dans un poste élevé le cœur essuye des secousses plus violentes? Tout y réveille les passions, les irrite, les rend plus fortes, par la facilité que nous avons de les satisfaire ; & nous devenons plus foibles, par les nouveaux attraits qu'elles ont acquis. Pourquoi fuir donc avec tant de soin la vie privée ? Les



passions y sont resserrées dans d'étroites bornes ; elles y tiennent caché tout leur feu. Dans cet asyle nos chûtes doivent être bien moins rapides, puisque nous y prenons moins d'effor.

Les desirs de l'homme ne sauroient se soutenir sans le secours de l'espérance. Ils se fortifient, si elle leur promet de les remplir ; & ils ne sont jamais plus violens que quand on se flatte de les voir comblés. Les passions dans une condition élevée sont à ce dernier période. Tout leur rit, tout se prête à elles, tout les prévient, tout les sollicite. Elles voient d'un coup d'œil l'appas enchanteur de ce qui les flatte, & les moyens de se satisfaire. Ainsi irritées, tantôt par les occasions, tantôt fomentées par d'indignes adulateurs, quels rudes coups ne porteront-elles pas à un cœur en proie à toutes les impressions ! Ce foible cœur, devenu leur jouet, voguera à leur gré sur la mer orageuse où il s'expose. Pilote inhabile, il se laissera entraîner sur les écueils les plus dangereux, & ne trouvera pour terme, que l'ignominie & l'indignation publique.

Pour les passions qui étoient comme

assoupies dans la médiocrité, elles acquièrent de nouvelles forces dans un état plus élevé. Il est aisé d'en sentir la raison. Ce feu, jusque-là caché sous la cendre, force bien tôt sa prison, & jette les plus vives flammes, parce qu'il reçoit un nouvel aliment. A mesure que les dangers augmentent, nos ressources diminuent, notre propre foiblesse accroît la tyrannie des passions. L'appas des plaisirs qu'on respire, étouffe les semences d'une vertu qui ne devoit son être qu'à une éducation heureuse. D'ailleurs comment dans le sein de la grandeur se préserver de l'atteinte des passions auxquelles par un usage honteux on se fait gloire de céder ! L'exemple est un tyran puissant contre lequel on ne peut tenir, ou du moins contre lequel on tient rarement.

Tout conspire à dégrader l'homme parvenu au comble de ses desirs. Les passions, comme si elles n'avoient pas assez de leurs forces séparées, se réunissent pour l'attaquer de concert. Elles étudient toutes le foible de son cœur, le temps & le moyen de s'y introduire. Le peu d'occasions qu'elles avoient de le combat-

tre dans une vie privée, lui étoient un gage sûr de son repos. Maintenant tout les réveille, tout favorise leurs attaques; aussi que d'assauts à soutenir!

L'orgueil, paré de l'éclat qui l'environne, l'entretiendra obstinément de ce qu'il n'est pas, pour lui faire oublier ce qu'il est. Il lui fera envisager les hommes comme des esclaves destinés à décorer son triomphe. Il lui montrera sans cesse les victoires injustes d'Alexandre, & lui cachera la modestie & les vertus d'Agésilas.

L'avarice, chargée d'un métal aussi méprisable que la poussière, lui suggérera les funestes moyens de sapper les fondemens & de s'approprier les débris des plus grandes fortunes. Déjà il n'est altéré que de la substance du Peuple. Sourd aux plaintes des malheureux impitoyablement dépouillés, il est l'artisan des calamités générales, l'objet de l'indignation des hommes.

Mais, dira-t-on, l'ambition parvenue à l'élévation, n'a plus rien à souhaiter. Tous ses projets sont remplis, ses espérances sont comblées: son cœur n'a donc

plus de nouvelles secousses à craindre? Quelle erreur! L'ambition, accompagnée de la perfidie & de la cruauté, le tourne vers un état au dessus de celui où il est placé; elle lui suggère les moyens d'y parvenir. Deslors tout lui sert de degré pour y monter. Point de concurrent qui ne soit écrasé, point de vertu qui ne soit proscrire ou persécutée, point de serment qui ne soit violé, point de Religion qui ne soit profanée. Foibles ressources pour l'innocence, que son obscurité, sa souffrance! Il suffit qu'elle porte les caractères de la vertu pour n'être pas épargnée. Elle fait rougir l'ambitieux; son crime est assez grand, elle doit être immolée. Quand le barbare Marius exerce tant de cruautés, qu'a-t-il à craindre du Pontife Scévola, qui se retire dans le temple de Vesta pour embrasser ses autels? Quand le sanguinaire Sylla fait tomber en basse sur tous les Citoyens, qu'a-t-il à redouter des habitans de Salmone pour les condamner à mort? Ils ont été trop vertueux; voilà leur crime.

La médiocrité a du moins ce dernier avantage, que les passions, n'y sont



aperçûes que d'un petit nombre de spectateurs, souvent même que de seule conscience du coupable. La médiocrité est un théâtre, à la vérité, propre à jouer ces rôles d'éclat qui fixent les regards & l'admiration du Public. Mais aussi quel mécompte, on ose s'en affranchir sans lumières, sans fermeté! Qu'il est à craindre, quand on ne doit son élévation qu'aux folles suggestions de son ambition, d'être soi-même la cause de sa chute! Si chacun se jugeoit sévèrement avant que d'aspirer à ces places que le sort, ou pour mieux dire, la médiocrité de ses talents, & sa foiblesse devoient lui interdire, on verroit toujours regner cette harmonie dont dépend le lustre & le bonheur d'un état. Chacun apprendroit des maîtres du monde, à se former aux grands talents, aux grandes vertus; & personne n'auroit la funeste honte d'être la victime de son ambition.



DISCOURS

PRONONCÉ<sup>1</sup> DANS LA SÉANCE<sup>1</sup>

Du 14 Octobre 1745.

PAR M. L'ABBE VENUY,  
*De l'Académie de Cortone, & de celle de  
Bordeaux; Correspondant Honoraire de  
l'Académie des Inscriptions & Belles-  
Lettres.*

MESSIEURS,

DEPUIS que vous m'avez fait l'honneur de me recevoir dans votre illustre Compagnie, j'ai toujours désiré de venir moi-même vous témoigner les sentimens de ma vive reconnoissance. Je jouis enfin de ce plaisir; & la joie que j'ai de me voir au milieu d'une Assemblée si respectable, ne peut être affoiblie que par

des réflexions sur mon insuffisance, sur les obligations qui me sont communes avec vous, & sur celles que m'imposent en particulier mon estime & mon respect pour l'Académie. Que ne pouvez-vous Messieurs, en m'associant à vos travaux me communiquer cette éloquence mâle, cette justesse de discernement, ces beautés naturelles qui sont répandues dans tous vos ouvrages ! Mais il faut être François pour parler dignement à des François.

C'est cependant parce que vous l'êtes, Messieurs, qu'une bouche étrangère ose emprunter à vos yeux votre propre langage, au hasard même de le défigurer. Je suis rassuré, en vous voyant, par cette politesse envers les étrangers, qui distingue votre nation de toutes les autres, par cet amour pour la belle Littérature, qui vous fait accueillir ceux-mêmes qui n'ont d'autre mérite qu'une envie démesurée de profiter de vos connoissances. Ajoûterai-je à cela l'émulation noble & utile qui a toujours régné entre la France & l'Italie à l'égard des Sciences & des Arts ?

Oui, Messieurs, il y a eu de tout temps entre ces deux nations, dirai-je un combat d'étude & de gloire, dont la République des Lettres a tiré des avantages très-considérables. Les deux Langues sont deux sœurs, filles d'une mère immortelle, qui disputent de charmes & d'attraits; l'aînée, par sa noblesse & ses beautés régulières; la cadette, par ses graces & son enjouement.

Les Lettres & le bon goût ont eu la même époque dans les deux plus belles parties de l'Europe. Léon X fut leur protecteur en Italie; François I leur restaurateur en France. Si nos grands Poètes sont assis sur le Parnasse à côté d'Homère & de Virgile, les vôtres, non moins renommés, occupent le même rang à côté d'Euripide & d'Horace. Nous vantons les Raphaëls & les Michel-Anges: les Poussins & les Poujets font justement votre admiration. Galilée parmi nous jeta les premières semences de la bonne philosophie: chez vous Descartes apprit aux hommes à penser & à raisonner avec justesse. Enfin les Bourbons ont protégé, favorisé, récompensé les Savans:



les Medicis , en cela comparables aux Bourbons , ont rendu les mêmes services au genre humain. Helas ! que la chute de cette maison cause de regrets à l'Italie ! Que de pleurs nous versons sur ses tombeaux !

Cette gloire , dont nous jouissons ; va s'éteindre ; & cette précieuse émulation entre deux Peuples rivaux va finir. Votre supériorité sur nous ne sera plus contestée. Le Ciel vous a donné & vous conserve avec soin un Roi qui n'est pas moins jaloux de l'Empire brillant des Arts , que des droits sacrés de sa Couronne. Minerve est assise à ses côtés sur le char même où il triomphe des nations les plus belliqueuses ; & les lauriers de Mars y sont entrelassés avec ceux d'Appollon. Ses Ministres sont auprès de lui les protecteurs des talens. On envoie des Savans illustres , aux extrémités de la terre , pour apprendre à l'univers que la France est l'arbitre des Sciences , comme des Royaumes. On appelle à la Cour les Poètes. On établit & on protège les Académies ; on les rend florissantes dès leur naissance, tandis que par tout ailleurs elles

elles languissent, prêtes à périr sous le poids de l'ignorance & de la barbarie. Je ne veux d'autres témoins de ce que j'avance, que vous-mêmes, Messieurs, qui éprouvez tous les jours les effets les plus marqués de la protection royale. Et qui osera disputer désormais à la France la gloire de l'Empire Littéraire? Trouvera-t-on surprenant que les Savans des autres nations s'y soumettent de bon gré, qu'ils s'empressent de chercher un asyle aussi respecté, & qu'ils y viennent jouir des plaisirs tranquilles, & des avantages solides, qu'ils ne peuvent se flatter de trouver ailleurs?

Quant à moi, Messieurs, s'il étoit permis d'oublier sans remords ses foyers & sa patrie, ce seroit assurément dans la place où vous daignez m'installer. Heureux à jamais, si je pouvois en tirer tout l'avantage que je m'en propose! Croyez du moins, Messieurs, que je connois, que je sens tout le prix de votre choix, & que je ferai sans cesse mes efforts pour ne pas démentir l'opinion que vous avez bien voulu concevoir de moi.



## DISCOURS

*Prononcé dans l'Assemblée publique de 1747.*

PAR M. LE FRANÇ.

**L**ES jugemens des Compagnies Littéraires sont exposés à la censure du Public, & aux murmures des Auteurs mécontents. Elles éprouvent en cela le sort des Juges ; mais elles ne sont pas moins insensibles qu'eux à l'injustice des plaintes, & à la malignité des critiques. Notre amour pour les Arts suppose nécessairement de l'indulgence pour les Artistes. C'est pour l'utilité des Lettres, & pour l'avantage de la jeunesse, que nous nous rendons sévères, malgré nous, dans nos décisions. Et quels reproches ne feroit-on pas en droit de nous faire, si une complaisance excessive, ou des sollicitations insinuates, colorées du prétexte d'encourager les talens, nous aveugloient sur tant d'essais informes qui nous sont présentés, & nous arrachotent

des palmès qui ne sont dûes qu'aux productions régulières de l'esprit ?

Dispensateurs des bienfaits d'un grand Prélat, il semble que nous en ayons été avarès jusqu'à ce jour. Est-ce trop de rigueur de la part de l'Académie ? Est-ce la faute des ouvrages ? Si nous sommes les juges de ces derniers, le Public est aussi le nôtre ; & nous nous faisons sans peine un devoir de lui rendre un compte exact de nos raisons & de nos principes.

L'Académie propose tous les ans un sujet de Discours pour le prix : & conformément à l'usage de l'Académie Française, le sujet proposé est relatif à une maxime tirée des Livres saints. Il arrive de là que les Auteurs, faute d'usage & de lecture des bons originaux, prennent le passage de l'Ecriture pour un texte de discours purement chrétien, & ne composent que des Homélies ou des Sermons.

C'est à des Compagnies plus accréditées que la nôtre, qu'il appartient de donner des règles sur l'Eloquence. Nous nous bornons ici à l'objet qui nous est propre, & sur lequel les Auteurs qui veulent bien nous choisir pour arbitres



de leurs compositions, ont besoin de nos éclaircissements.

Toutes les idées, tous les principes, toutes les définitions qui enseignent ou caractérisent la pratique de la vertu, l'horreur du vice, la charité pour le prochain, l'amour du bien public, la connoissance de soi-même, celle du juste & de l'injuste, en un mot toutes les vérités qui peuvent instruire l'homme, sont écrites dans les Livres saints, & formeroient un corps séparé de préceptes plus purs & plus lumineux que les Sentences de Philosophes anciens.

Un trait de morale renfermé dans une Maxime émanée de la Sagesse Divine est sans contredit une vérité démontrée. Un sujet de discours conçu, énoncé de cette manière, n'offre rien d'obscur ni de paradoxe, inconvénient ordinaire de phrases courtes & sententieuses; & c'est ce qui a peut-être engagé l'Académie Française, c'est au moins ce qui nous a déterminés à proposer dans cette forme au Public, les sujets pour le prix d'Eloquence.

Mais cinq ou six mots Latins extraits

de la Bible, ne prescrivent point aux Orateurs la nécessité d'envoyer à l'Académie des pièces théologiques. Plusieurs de celles que l'on nous a adressées en différens temps, ont sûrement été prêchées en chaire. Quelques-unes étoient fort éloquentes & remplies d'érudition Ecclésiastique. Elles auroient pû mériter le prix de leur genre. Mais nous souhaitons des discours Académiques, & ce n'en étoient point. Les paraboles de l'Ancien & du Nouveau Testament, nos respectables Mystères, les événemens de la vie de Jesus-Christ, sont réservés pour les exhortations des Ministres de l'Evangile. L'Académie est un lieu trop profane pour y exposer de pareils tableaux.

Doit-on inférer de là que les Discours Académiques sont des ouvrages frivoles & de pur agrément, d'où l'on écarte les beautés solides, pour n'y répandre que des fleurs ; où rien n'est discuté, approfondi, ni prouvé ? Non, sans doute. Ce seroit s'en faire une fausse idée. Le regne des vaines déclamations est passé. On ne les souffre tout au plus que dans les Ecoles, d'où il seroit même à désirer

qu'elles fussent bannies pour jamais.

Ce que la Philosophie a de plus grave, la Métaphysique de plus profond, la Morale de plus exact, est non seulement du ressort des Discours que nous admettons pour le prix, mais il en doit être encore la base & le fonds. L'utile peut absolument se passer de l'agréable; celui-ci ne sauroit subsister sans l'autre. Le genre d'ouvrages qui sert de matière à cet entretien, est fait pour les réunir.

Rien ne seroit plus capable, en effet, d'éclairer & de corriger les hommes, sans les rebuter, que la lecture réfléchie de discours métaphysiques & moraux, où ils seroient guidés dans l'étude de leur propre cœur, & dans la réforme de leurs vices, par une main habile, qui leur aideroit à rompre les voiles dont l'ignorance & les préjugés enveloppent la raison.

C'est pour ne pas perdre de vûe le seul flambeau qui luise à nos yeux sans les tromper, je veux dire la Religion, qu'il est important de n'admettre dans la Philosophie humaine, que des principes dictés ou avoués par la Sagesse éternelle.

C'est en cela que les Modernes l'emportent incontestablement sur les Anciens. Ceux-ci ne marchaient qu'à tâtons dans un labyrinthe d'erreurs. La vérité, que les plus grands Philosophes n'ont pû qu'entrevoir, fuyoit devant eux comme un fantôme. Elle n'a du corps & de la réalité que pour ceux dont les spéculations & les recherches sont fondées sur des principes immuables. Les plus sages & les plus savans d'entre les Payens n'avoient que des notions très-imparfaites de la Divinité, de la providence, du véritable bonheur, de l'autre vie, & de l'immortalité de l'ame. Il leur échappoit des choses admirables sur la justice, la charité, l'amitié, les devoirs de la vie civile, & généralement sur toutes les vertus. C'étoient des restes précieux des connoissances que l'homme avoit eues dans son premier état de perfection, & dont sa chute ni les ténèbres du Paganisme n'avoient pas étouffé le germe. Mais ne rapportant plus ses actions à la fin principale qui en devoit être l'objet, il raisonneit au hasard. Sa science étoit bâtie sur des fondemens ruineux, & il



souhaitoit plus de connoître le bien qu'il ne le connoissoit en effet. Chaque secte avoit ses systêmes de vertu, comme chaque peuple avoit ses Divinités.

Tel étoit l'homme abandonné à ses vagues méditations. Dieu seul pouvoit rectifier ses pensées, leur donner de l'ordre & de la justesse, un but & une fin. Cet ouvrage lui étoit réservé. Les plus beaux traités philosophiques ne nous offrent rien d'utile & de nécessaire qui ne soit clairement expliqué dans les livres de la Loi. C'est donc pour apprendre aux jeunes Ecrivains que toute vérité, que toute maxime de saine morale est renfermée dans les saintes Ecritures, qu'il nous a paru convenable d'y chercher les sujets sur lesquels ils doivent s'exercer, sans s'écarter néanmoins du genre Académique.

Le passage de la Bible n'empêche point qu'il n'y ait une différence essentielle entre l'Académicien & le Prédicateur. Ce dernier doit parler en Apôtre, & le premier en Philosophe Chrétien. L'un ne faisant envisager aux hommes que la vie meilleure à laquelle ils sont appelés,

ramène tout à ce point intéressant. L'autre, occupé du soin de les rendre meilleurs dans ce monde, plus indulgens, plus sociables, moins injustes, seconde en cela les vûes du Créateur. Celui-là emploie tour à tour l'Ecriture & les Docteurs de l'Eglise; il emprunte les propres paroles de Dieu; étale ses promesses, ses menaces, ses jugemens. Celui-ci parle un langage moins terrible, moins chargé de citations & d'autorités. Il s'attache à persuader à ses semblables l'obligation de s'aimer entr'eux, de se secourir mutuellement, & de jouir en commun de tous les avantages de l'humanité.

Les Orateurs qui prendront la peine de travailler à l'avenir pour cette Académie, suppléeront aisément aux réflexions que je pourrois ajouter ici. Ils jugeront par cette légère esquisse, de la forme qu'ils doivent donner à leurs ouvrages; & nous espérons que leur éloquence & leur esprit philosophique mettront dans tout son jour cette vérité importante, qui sera le sujet du Discours pour l'année 1748:

*Nous avons plus d'intérêt que nous ne pensons à faire du bien aux autres,*

conformément à ces paroles de  
l'Ecriture: BENEFACIT ANIMÆ  
SUÆ VIR MISERICORS. *Prov. XI. 27.*

Je ne finirai point ce qui regarde nos  
Profateurs, sans recommander aux jeunes  
Ecrivains la lecture assidue des morceaux  
excellens qui peuvent leur servir de  
modèles. Ils trouveront plusieurs chefs-  
d'œuvre de ce genre dans les Recueils  
de l'Académie Française, & de celle des  
Jeux Floraux. Qu'ils lisent sur tout le  
premier des deux Discours couronnés  
par l'Académie des Jeux Floraux, sur  
ce sujet, l'un des plus beaux & des plus  
intéressans qu'on ait jamais proposés:  
*L'incertitude de l'avenir est un bien qui n'est  
pas assez connu.* L'ouvrage que je désigne  
est d'un Magistrat (a) dont les talens &  
le savoir font honneur au premier Tri-  
bunal & à la première Académie du  
Royaume. L'Auteur du Discours auquel  
nous allons décerner le prix d'Eloquence,  
a saisi avec assez d'exactitude la méthode  
& le plan dont l'Académie a jugé à pro-  
pos de faire une loi pour ceux qui

(a) M. Henault Président au Parlement de Paris,  
& l'un des Quarante de l'Académie Française.

daigneront soumettre à son examen les fruits de leurs veilles. Son ouvrage est d'un homme qui a étudié le cœur humain & qui le connoît.

La couronne que nous avons destinée pour la Poësie, restera encore dans nos mains. C'est à regret que nous sommes économes où nous voudrions être prodigues : mais des récompenses distribuées sans choix, refroidissent plus l'émulation qu'elles ne l'excitent. Nous reconnoissons cependant , & l'envie de consoler les Auteurs, n'a aucune part à nos louanges, que l'on nous a présenté des poësies très-estimables. Le Public lira avec plaisir dans nos Recueils un Poëme où regne une invention ingénieuse & brillante, des Odes pleines de feu, & où l'on remarque des strophes d'une grande beauté.

Mais Horace veut quelque chose de plus que des détails.

*Infelix operis summâ quia ponere totum  
Nesciet !*

Il exige un ensemble parfait & arrondi. Nous n'avons nul dessein de traiter ici au long les principes de la Poétique. Les Livres sont ouverts, & les préceptes



épuisés. Ce qu'on ne peut trop répéter en général aux jeunes Ecrivains en vers, c'est que si la Poésie est de tous les arts celui qui appartient le plus au génie, c'est aussi celui qui demande le plus de soin & de réflexion. Car qu'est-ce qu'un Poète sans étude, & qu'un Poème sans règles ?

Les ouvrages de peu d'étendue, tels qu'une Ode, une Eglogue, une Elégie, une Epitre, ont cela de commode & d'aisé, que tout leur mérite consiste dans les pensées & dans l'expression, & qu'ils n'ont rien dans la conduite & dans l'ordonnance qui gêne à un certain point l'imagination de l'Auteur. Aussi les fautes & les négligences y sont-elles beaucoup moins permises que dans les pièces de longue haleine. Je ne fais même si l'on n'y peut pas désirer toute la perfection dont la Poésie est susceptible. Du moins est-il sûr qu'un certain nombre de phrases obscures, de sens louches, d'expressions impropres, de constructions vicieuses, défigurent ces petits Poèmes aux yeux des connoisseurs, & ne nous permettent pas de leur adjuger le prix.

De mauvaises rimes sont encore un crime capital devant des Académiciens. J'avoue que l'on pourroit nous opposer sur cela d'illustres exemples : mais les libertés que prennent dans leurs écrits les hommes supérieurs, ne tirent point à conséquence pour les autres. Ce sont des licences qui donnent plus de force à la règle, bien loin de l'affoiblir. D'ailleurs il est des genres de Poëme où le plus grand Poëte n'enfreindroit pas impunément les loix de la rime. Par exemple, une Ode, mal ou négligemment rimée, sera toujours un méchant ouvrage. La raison en est bien simple ; la voici.

L'harmonie est l'âme des vers, principalement des vers lyriques. On cherche dans l'Ode un rythme sonore & débarrassé de tout concours choquant de syllabes, une cadence nombreuse & suspendue, qui sans affoiblir l'énergie du sens ni la force des mots, retentisse doucement à l'oreille, si j'ose m'exprimer ainsi, & la remplisse de sons artistement mélangés. Or la beauté de la rime dans des vers, plus courts d'ordinaire que ne sont les autres, contribue infiniment à la

beauté de l'harmonie. Des rimes alternatives ou séparées par deux rimes différentes, perdent à la vérité cette monotonie qui déplaît à certaines oreilles; mais elles perdroient aussi tout l'agrément qui résulte de leur combinaison & de leur mélange, si elles n'étoient rapprochées par des chûtes pleines & riches, qui forment par intervalle un harmonieux unisson.

Cette richesse de rimes répand dans les Odes de Rousseau une pompe & une mélodie dont il est impossible de ne pas sentir le charme & la majesté. A ces rimes complètes & magnifiques, qu'on en substitue de pauvres & d'imparfaites, toute harmonie disparaîtra; il ne restera qu'un rythme dur & sec, & notre versification lyrique se verra dépouillée de ses ornemens essentiels. Nous ne parlons dans ce Discours que pour ceux qui sont sensibles aux douceurs de l'harmonie. On voit des personnes que la Musique n'affecte point, ce qui vient de la disposition de leurs organes. Les aveugles ne sont pas consultés sur l'excellence d'un tableau, ni les sourds sur la justesse des accords;

& nous concluons , malgré la plaisanterie singulière d'un homme d'esprit , qu'un Poète lyrique , à le considérer du côté de l'harmonie , peut fort bien être comparé à une flûte (a).

Si de mauvaises rimes sont insupportables dans l'Ode , des rimes fausses y sont encore moins tolérables. Elles équivalent à des solécismes , & nous avertissons les Auteurs qu'elles pourront les exclure du prix. Nous rendrons justice , en qualité d'amateurs , aux traits de génie , aux détails brillans d'un ouvrage défectueux ; mais en qualité d'Académiciens qui distribuent des récompenses Littéraires , nous examinerons scrupuleusement les fautes ; & comme juges de l'art , nous n'accorderons point nos suffrages à ceux qui en auront violé ou ignoré les loix les plus communes.

Les brèves & les longues ne sont pas , à beaucoup près , aussi sensibles dans le François que dans le Grec & dans le Latin. C'est un défaut remarquable de

(b) Un grand partisan des Odes de M. de la Motte croyoit justifier la dureté qu'on leur reproche , en disant qu'un Poète n'est pas une flûte.



notre Langue, & généralement de toutes les Langues modernes. Nous avons cependant une quantité, qu'on a réduite en principes, & pour laquelle on a composé des règles. M. l'Abbé d'Olivet, à qui les Lettres Françoises & Latines ont de si grandes obligations, a enrichi notre Grammaire d'une excellente Prosodie, que toutes les personnes bien élevées doivent lire, & que les Poètes Gascons sur tout ne sauroient étudier avec trop de soin.

Outre le prix ordinaire d'Eloquence, l'Académie distribuera encore l'année prochaine un prix de Vers. Elle admettra au concours, des Poèmes ou des Odes indifféremment, sur ce sujet :

*Le retour des Arts en Italie après la prise de Constantinople.*

Et pour donner plus de carrière à l'imagination des Poètes, elle leur permet de s'étendre jusqu'à cent cinquante vers.

Nous avons d'abord voulu laisser aux Auteurs la liberté du sujet, nous conformant, en cette partie, aux usages d'une Académie célèbre dont nous avons adopté

adopté plusieurs réglemens. Notre propre expérience nous a découvert dans celui-ci des inconvéniens insurmontables. Nous avons éprouvé qu'il étoit très-difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer un point fixe de comparaison entre des ouvrages qui n'ont entr'eux aucun rapport, pas même celui du sujet. Quand plusieurs pièces de Prose ou de Poësie roulent sur un seul & même objet, il est mal aisé qu'une Compagnie de gens raisonnables & intégres se trompe dans le jugement qu'elle en porte. Les opinions particulières, les goûts différens sont forcés de se réunir à un centre commun. Il n'est point question de la préférence des sujets, mais de la préférence de l'ouvrage qui a le mieux traité son sujet. La manière de le concevoir, de le développer, de l'arranger, de l'embellir, tout se compare, tout entre dans la balance; & si quelqu'un des juges embrasse un sentiment singulier, le grand nombre va au but, & presque toujours la décision est bonne.

Nous finirons par informer le Public d'une résolution qu'a pris l'Académie, & qui surprendra peut-être par sa nouveauté.

Nous avons pensé qu'il ne suffisoit pas de refuser ou d'accorder des prix aux ouvrages, que cette récompense n'étoit pas le seul fruit que les Auteurs pouvoient tirer des décisions Académiques, & qu'après les avoir jugés, nous devions leur présenter en détail les motifs de nos jugemens, afin qu'ils en profitent, s'ils y trouvent de quoi s'instruire.

Ainsi ceux des ouvrages couronnés, ou dignes de l'impression, qui seront insérés dans nos Recueils, y paroîtront accompagnés de petites observations & de courtes notes, dans lesquelles nous indiquerons seulement les défauts essentiels, comme les contre-sens, les expressions impropres, les rimes fausses, les fautes contre la Langue. De jeunes Ecrivains, qui ont d'ailleurs de l'esprit & du talent, mais à qui les secours manquent, au moins dans les provinces, se familiarisent souvent avec ces sortes d'imperfections. C'est leur rendre service que de les en faire appercevoir ; c'est travailler en même temps pour l'utilité des Lettres, & remplir une partie des engagements que les Compagnies Littéraires ont contractés avec le Public.

ESSAI D'EXPLICATION  
De quelques Textes des Réflexions de l'Empereur Marc-Aurele (a).

PAR M. L'ABBE' BELLET.

JE cite aujourd'hui au Tribunal de l'Académie un célèbre Empereur Philosophe. C'est Marc-Aurele Antonin, dont les judicieuses réflexions font encore aujourd'hui l'admiration & les délices des amateurs de la Sagesse. Ce grand homme paroît souvent se glorifier de n'être ni Orateur ni Poète. Tantôt il raconte avec plaisir comment Rusticus, un de ses maîtres, lui avoit fait voir qu'il *devoit n'étudier ni la Rhétorique ni la Poétique, & ne pas s'attacher à l'élégance du discours* (b). Tantôt il rend grâces aux Dieux de

(a) Réflexions de l'Empereur Marc-Aurele Antonin, surnommé le Philosophe, distribuées par ordre de matières, &c. A Paris, au Palais, chez Denuilly, &c. Edit. de 1742.

(b) Ch. I. N. VII. p. 4.



*n'avoir pas permis qu'il fît de grands progrès dans la Rhétorique, dans la Poétique, & dans toutes les autres sciences de cette nature (c). Ce sont ses expressions.*

Qu'en faut-il conclure, Messieurs? Est-ce que Marc-Aurele regardoit l'Eloquence & la Poësie comme des arts peu dignes d'occuper un homme raisonnable, ou comme incompatibles avec l'étude de la Sagesse? Je vous avoue que je ne puis me résoudre à placer un homme de ce mérite parmi ceux qui jugent mal de nos exercices: ce seroit faire trop d'honneur aux ennemis des Belles Lettres. Je vais donc essayer de vous prouver, contre les premières apparences, que cet Auteur est susceptible d'une interprétation favorable. Vous jugerez, Messieurs, si j'ai bien pris le sens que je crois renfermé dans les paroles que je vous ai rapportées.

Je commence par deux observations générales qui me paroissent essentielles.

1°. On ne sauroit nier que l'Eloquence ne soit utile à un Prince. Quand la douce persuasion coule de ses lèvres, il regne sur les esprits autant par ses discours que

(c) Ch. 2. N. III. p. 18.

par son autorité. On l'écoûte avec admiration ; on n'est point tenté de rien opposer à ses volontés : la vertu & la vérité, en s'exprimant par sa bouche, enlèvent infailliblement tous les cœurs.

L'Histoire nous fait remarquer que les ressources ingénieuses de l'Art ne furent point inconnues aux grands Empereurs. On sait, disoit Tacite (d), que César alloit de pair avec les Orateurs les plus célèbres de son siècle. Auguste avoit une éloquence digne du maître du monde. Tibère, artificieux & rusé, mettoit dans son stile sententieux toute la majesté des Oracles. Tout étoit corrompu dans Caligula, excepté son langage. Il n'y a pas jusqu'à Claude qui ne sût parler avec élégance, dès qu'il se donnoit la peine de se préparer. Néron, ajoûte l'Annaliste

(d) *Dictator Caesar summis Oratoribus æmulus ; & Augusto prompta & profluens , qua deceret principem , eloquentia fuit. Tiberius quoque artem callebat quâ verba expenderet , tum validus sensibus aut consultò ambiguus. Etiam Caii - Caesaris turbata mens vim dicendi non corrupit. Nec in Claudio , quoties meditata differeres. Nero puerilibus statim annis viridum animum in alia detorsit ; calare & pingere , cantus , aut regimen equorum exercere. Tacit. L. XIII. Annal. Annotabant seniores , primum ex iis qui rerum potiti essent Neronem aliena facundia eguisse. Ib.*

Romain, fut le premier qui après avoir employé sa jeunesse à apprendre à graver, à peindre, à chanter, & à conduire les chariots, fut obligé d'emprunter dans l'occasion le secours d'une éloquence étrangère, en prononçant des discours qu'il n'avoit pas été en état de composer.

Marc-Aurele étoit trop instruit, pour ignorer ces faits; & s'il les connoissoit, il avoit trop de justesse d'esprit, pour n'en pas tirer une conséquence diametralement opposée à celle que le premier coup d'œil croit entrevoir dans ses expressions.

J'observe en second lieu, que Marc-Aurele fait honneur à son père de la *protection qu'il accordoit à ceux qui excelloient en Eloquence, ou dans la connoissance de l'Histoire, &c.* (e) afin, ajoûte-t-il, qu'ils pussent acquérir la gloire qu'ils pouvoient attendre. Il ne pensoit donc pas que les Historiens, que les Orateurs, &c. fussent des hommes inutiles à l'Etat, ni que la sagesse dût défavouer leurs occupations. Il croyoit qu'ils avoient droit aux récompenses d'un Prince tel que le vertueux Antonin. La raison peut donc,

(e) Ch. 2. N. XVI. p. 14.



selon lui, s'exercer avec mérite dans la culture des Sciences & des Arts.

Il suit de là qu'afin que Marc-Aurele ne soit pas en contradiction avec lui-même, il faut distinguer deux points de vûe sous lesquels il envisage tour à tour l'Eloquence & la Poësie. Ici il les considère en elles-mêmes; & c'est alors qu'il ne leur dispute nullement la gloire qui leur est dûe. Là il a seulement égard à quelques circonstances étrangères dont elles se trouvent quelquefois revêtues; & c'est en les regardant sous ce dernier rapport, qu'il pense qu'elles étoient peu dignes de l'occuper, & qu'il remercie les Dieux de n'avoir point permis qu'il y ait excellé.

Mais, dira-t-on, quelles sont ces circonstances particulières qui ont en quelque sorte dégradé les Beaux Arts aux yeux de Marc-Aurele? J'ai crû en appercevoir deux qui me paroissent suffisantes pour interpréter favorablement ses expressions, mais que je soumets, Messieurs, à votre discernement & à vos lumières.

La première se tire du siècle même où vivoit Marc-Aurele, & regardoit princi-



palemment l'Eloquence. Cette souveraine maîtresse des esprits & des cœurs avoit alors dégénéré de sa noblesse & de sa grandeur. Les Sophistes, genre d'hommes fort méprisable, l'avoient extrêmement avilie depuis le regne d'Auguste. Elle étoit devenue, entre leurs mains, l'esclave de l'intérêt propre, le jouet du mensonge & de la vanité (*f*). Elle ne consistoit plus que dans une pompeuse apparence sans solidité, que dans un vain arrangement de paroles : la vérité n'étoit ni son objet ni son appui. On avoit substitué à ce naturel touchant, à cette noble simplicité qui est la parure la plus convenable de la raison, un étalage fastueux, un faux brillant, uniquement propre à faire illusion.

Une pareille Eloquence, si l'on peut donner ce nom à ce qui n'en est que l'ombre & le fantôme, méritoit sans doute le mépris du Sage. Or tout me prouve que c'est de cette fausse éloquence que Marc-Aurele entendoit parler quand

(*f*) Cicéron les définit : *Qui ostentationis & questus causâ philosophantur*. Cic. Academ. quest. L. IV. N. 72.

il se félicitoit de ne s'y être pas appliqué. Tantôt il compte parmi les leçons les plus importantes de *Rusticus*, celle qui lui apprit à *éviter l'orgueil des Sophistes*, & à *ne point faire de harangues pour le plaisir* (g). Voilà le double caractère des Sophistes. Ils ne cherchoient qu'à briller; leur but n'étoit nullement d'instruire: ils vouloient flatter l'oreille, sans se foucher d'éclairer l'esprit. Ils étoient infiniment moins occupés des choses que des paroles. Tantôt Marc-Aurele loue son père de n'avoir jamais donné lieu à personne de l'appeler *un Sophiste*, *un diseur de bons mots*, *un homme qui sentît l'école* (h). Ce sont encore des traits qui caractérisent les mauvais Orateurs dont nous parlons. Laisant à l'étart le bon sens, la raison, ils couroient après les saillies brillantes, après l'esprit, comme on s'exprime aujourd'hui. Leur langage affecté sentoit même l'apprêt & la contrainte qui dévoient leur art, & qui auroient dû suffire pour convaincre leurs Auditeurs que ce n'étoit point là le langage de la belle nature.

(g) Ch. I. N. VII. p. 4.

(h) Ch. I. N. XVI. p. 13.

Les Sophistes avoient par là gâté, corrompu tous les préceptes de la Rhétorique & de la Poétique. En s'éloignant du véritable, de l'unique objet qui leur est assigné, ils ne pouvoient ouvrir que de fausses routes, que donner de mauvais conseils pour devenir bon Orateur ou bon Poète. Tout le monde sait que les écoles furent bien tôt infectées de leur faux goût & de leurs séduisans préjugés.

A moins qu'on ne veuille faire à Marc-Aurele l'injustice de croire qu'il a confondu & enveloppé dans un même anathème la vraie & la fausse éloquence, ce que je n'oserois soupçonner d'un si judicieux Philosophe, il est naturel de penser que les paroles que j'entreprends d'expliquer, ne doivent s'entendre que de l'éloquence des Sophistes. Cette interprétation paroît d'autant plus raisonnable, que les Sophistes étoient particulièrement un objet de mépris pour les Philosophes.

J'ajoute que Socrate, dans les Dialogues de Platon, attaque & décrie la Rhétorique autant & plus que Marc-Aurele ne l'a attaquée. Cependant, re-

marque M. Rollin (1), *il ne faut pas s'imaginer que ce soit à la bonne & véritable Rhétorique que Socrate en veuille.* “ Il en  
 „ faisoit tout le cas qu'elle mérite ; il  
 „ ne pouvoit seulement pas souffrir l'abus  
 „ indigne qu'en faisoient les Sophistes,  
 „ ni applaudir avec la multitude igno-  
 „ rante à des discours qui n'avoient nulle  
 „ solidité & nulle beauté réelle. Car au  
 „ lieu que l'Eloquence, comme une Reine  
 „ majestueuse, a des ornemens pompeux  
 „ & éclatans, propres à relever sa di-  
 „ gnité, mais qui nont rien d'affecté, &  
 „ ne sortent jamais du naturel, les So-  
 „ phistes ( continue M. Rollin, d'après  
 „ Quintilien ) lui prêtoient une parure  
 „ étrangère, molle, efféminée, comme  
 „ à une Courtisane qui tire toutes ses  
 „ graces du fard, qui n'a qu'une beauté  
 „ empruntée, & qui fait tout au plus  
 „ charmer les oreilles par le son d'une  
 „ voix douce & mélodieuse. „ Mais si  
 les maîtres de l'art ont crû pouvoir ap-  
 pliquer ainsi aux Sophistes ce que Socrate  
 a paru dire contre la Rhétorique, pour-

(1) Hist. Anc. T. XI. P. II. p. 773. Art. des So-  
 phistes. Edit. in douze.



quoi ne pourrois-je pas à mon tour, donner un pareil sens au langage presque semblable d'un Empereur qui admiroit également la façon de parler & de vivre de ce Philosophie?

Que si cependant vous ne croyez point cette explication assez solide, j'en ai une autre à vous présenter. Peut-être que Marc-Aurele, en paroissant dédaigner l'Eloquence & la Poësie, ne parloit que relativement à l'état d'Empereur où son mérite l'avoit élevé. Je m'explique: Il est certain qu'en genre de Poësie & d'Eloquence un Prince a des écueils à éviter. Il lui est avantageux, honorable de connoître, d'estimer l'art: mais je ne fais s'il lui convient de l'exercer. Qu'il soit en état de juger de la perfection ou de la médiocrité des Artistes, à la bonne heure; mais qu'il ne s'empresse point d'occuper une place parmi eux. Il n'est pas né pour être leur rival, mais leur protecteur. Que Néron monte sur le théâtre pour y jouer son rôle: que Denys le Tyran dispute aux Poètes la gloire de faire des vers: ce ne sont point là des exemples à suivre, comme ceux qui les donnent

ne sont pas des modèles à imiter. Saisissons au juste ce que demandent l'habileté & la sagesse dans un Prince qui doit réunir au même degré ces deux qualités importantes. L'une consiste à pouvoir juger de tout par soi-même; l'autre à faire usage de ses connoissances d'une manière convenable à son rang & à son état. Vous vous rappelez le mot de Philippe à son fils Alexandre : *N'as-tu pas honte de chanter si bien?* Toutes les actions d'un Roi, d'un Empereur, doivent porter l'empreinte de l'auguste rang qu'il occupe. Il ne faut pas précisément qu'on le définisse par l'esprit, par le savoir, par l'éloquence, en quoi il peut avoir des égaux ou même des supérieurs, mais par la bonté, par la justice de son gouvernement, qui le met, sans exception, au dessus de tous. Sans doute qu'il lui sera utile d'être éloquent; mais il le doit être d'une manière qui lui soit propre. Il convient qu'il parle en bons termes, mais toujours en peu de mots. Tacite appelle ce genre d'éloquence, *imperatoria brevitas* (k); & il blâme justement dans un

(k) Tacit. L. Hist.

Prince tout ce qui sent l'affectation, la vanité, & une attention trop marquée à plaire à ceux qui sont soumis à ses volontés. C'est dans ce sens qu'Auguste reprochoit à Marc-Antoine d'écrire plutôt pour se faire admirer que pour se faire entendre (1).

Sur ces principes incontestables, il est facile de comprendre que si Marc-Aurele a paru négliger l'étude de la Rhétorique & de la Poétique, ce n'est point parce qu'il croyoit ces arts indignes d'un homme raisonnable, mais seulement peu convenables à un Empereur, qui a de plus importantes fonctions à remplir. Des phrases à ranger, des vers à construire seroient une occupation fort déplacée dans un Prince qui a de nombreuses armées à conduire, des batailles décisives à donner, un peuple immense à gouverner & à rendre heureux.

Une preuve évidente que Marc-Aurele ne prétendoit devoir s'interdire qu'une étude immodérée de l'Eloquence & de

(1) *Marcum - Antonium ut insanum increpat, quasi ea scribentem quam mirentur potius homines quam intelligent. Suet. in vitâ Aug. c. 86.*

la Poësie , étant destiné à l'Empire , c'est  
 1.<sup>o</sup> qu'il ne se félicite pas de n'avoir point  
 étudié la Rhétorique & la Poétique ,  
 mais seulement de *n'y avoir pas fait un  
 plus grand progrès* , aussi bien que dans  
*toutes les autres sciences de cette nature (m)*.  
 Ces expressions n'annoncent pas qu'il eût  
 absolument négligé ces sciences , ni qu'il  
 eût crû devoir le faire.

Il ajoûte , en second lieu , une raison  
 décisive de sa façon de penser. C'est ,  
 dit-il , que l'Eloquence & la Poësie  
*m'auroient peut-être retenu par leurs charmes ,  
 si j'y avois mieux réussi (n)*. Ces dernières  
 paroles paroissent fixer le dernier sens  
 que je donne à ses expressions. Mais  
 peut-être n'excluent-elles pas pour cela  
 le premier que je vous ai développé.  
 C'est à vous , Messieurs , à juger s'il faut  
 les retenir tous deux , ou s'il convient  
 de donner à l'un la préférence sur l'autre.  
 Je me flatte du moins , quelle que soit  
 votre décision , que vous ne trouverez  
 pas mauvais que j'aye essayé de reconci-  
 lier avec les Arts qui nous occupent , un

(m) Ch. II. N. III. p. 18.

(n) Ib.



Empereur, un Philosophe aussi admirable que Marc-Aurele. Je n'ai pû soutenir l'idée de le voir condamner ce qui fait la matière & l'objet de nos exercices. En rapprochant ses différens textes, comme il faut le faire pour saisir le vrai sens d'un Auteur, j'aurai sans doute réussi à vous montrer qu'il ne fut jamais l'ennemi de l'Eloquence ni de la Poësie.



O D E

DE M. L. M. D. M.

QUI m'arrache à la léthargie  
Où m'avoit plongé la douleur?  
Nouvelle & touchante magie!  
La voix du Sage de Phrygie  
Rappelle la paix dans mon cœur.

Non, l'ame n'est pas consolée  
Par l'effort seul de la raison:  
Souvent aux pieds d'un Mausolée  
On vit la sagesse isolée  
Boire un inutile poison.

Mais d'une Lyre enchanteresse  
Elle emprunte aujourd'hui les sons.  
Euterpe même avec adresse,  
Loin des objets de ma tristesse,  
Dans les champs m'offre ses leçons.

N

Ainsi de l'amant d'Eurydice,  
 Muse, tu calmois les regrets;  
 Et du mal qui fit son supplice,  
 Ta voix secourable & propice  
 Savoit éloigner les accès.

Ami, sous un heureux emblème  
 Tu remets le calme en mes sens.  
 Que tu fais me rendre à moi-même!  
 Combien j'adopte le système  
 Que nous retracent tes accens!

Telles furent les loix d'Astrée,  
 Qu'elle reporta dans les Cieux  
 Aux temps de Saturne & de Rhée.  
 Ainsi la vertu révéree  
 Osoit être simple à nos yeux.

Goûte les doux fruits d'une étude  
 Dont Minerve même eût fait choix;  
 Et jouis sans inquiétude  
 Des douceurs d'une solitude  
 Préférable au séjour des Rois.

Sois, toujours, loin de l'esclavage,  
 L'interprète de la vertu;  
 Plus heureux que ne fut le Sage,  
 Victime de l'indigne rage  
 Du vice trop bien combattu.

Porte tes regards sur ces plages  
 D'où je t'appelle à mon secours  
 Pour me guider dans ces parages,  
 Où l'on fait que d'affreux orages  
 Troublent sans cesse les beaux jours;

Tu me rends mon adolescence.  
 Je reprens mon luth & mes vers;  
 Reçois-les; foible récompense,  
 Mais tributs de reconnoissance,  
 Par là dignes de t'être offerts.





---

## L'ORIGINE DES LUNETTES.

PAR M. DE BERNOR.

**D**E tous les Arts que le génie enfante  
Nul n'est égal à celui que je chante :  
Ni talismans, ni philtres, ni brevets  
Ne nous font voir si surprenans effets.  
Figurez-vous tout ce que la chimie  
A découvert, tout ce que la magie  
De la toilette, avec l'attrait flatteur  
Des doux parfums, du carmin séducteur,  
Sût inventer pour captiver nos ames ;  
Tout doit céder. Le croiriez-vous, Mesdames,  
Que ce secret si bien imaginé,  
Restaurateur d'un visage fané,  
Qui fait passer mainte *quarantenaire*  
Pour jeune Nymphé à la Cour de Cythère,  
Se vit contraint de baisser pavillon  
Devant cet Art dont je vante la gloire,  
Et dont s'honore & le Rhin & la Loire\* ?  
Sans parangon à tous autres métiers,

\* Le plus beau verre est celui d'Allemagne, de  
Nevers & d'Orléans.

Non pour n'avoir que nobles ouvriers,  
 Non, comme croit le vulgaire profane,  
 Pour avoir sù de l'amant d'Ariane  
 Forger la coupe où coule le Nectar  
 Que pour les Dieux on cultive à Pomar \*;  
 Non pour savoir transformer les fougères  
 En beau cristal, en des lames légères,  
 Par qui Phebus modifiant ses rais  
 Nous rend le jour sans nous darder ses traits.  
 Non, pour cela n'exigea-t-on les titres  
 Qui donnent droit de fabriquer les vitres.

Muses, Mercure, & Minerve, pardon;  
 Mais on ne peut long-temps sur votre ton  
 Dénommer des choses si communes.  
 Vos phrases d'or, vos règles importunes,  
 En décorant le vers & l'oraison,  
 Masquent par fois le sens & la raison,  
 Si qu'on ne peut sous votre riche écorce  
 En pénétrer la grace ni la force,  
 Et que l'on voit l'Auditeur assidu  
 Bien écoutant n'avoir rien entendu.  
 En admirant vos fleurs & vos guipures,  
 Vos coups de l'art, & vos grandes figures,

\* Pomar, c'est un terroir en Bourgogne où croît d'excellent vin.

L'humble Lecteur, loin du fil du discours,  
Qu'il suit en vain dans vos brillans détours,  
Ferme le livre, & souffre le martyre  
A débrouiller ce que vous voulez dire.

Or moi qui veux me rendre, si je puis,  
Intelligible, au moins à mes amis,  
Abandonnant votre vocabulaire,  
Je me réduis à mon dictionnaire;  
J'abdiq.ue ici tout sublime jargon,  
Et j'en reviens à l'Art sans parangon,  
Dont l'inventeur fut jadis Tirefie.  
Car point du tout ne croyez, je vous prie,  
Ni que Jupin, ni que les autres Dieux  
Fissent miracle à lui rendre les yeux.  
Le Devin n'eut dragon ni cataracte;  
Mais trop sentant sa rétine compacte,  
Ainsi qu'aucuns, quand par le laps du temps  
Force nous est de succomber aux ans,  
Prit deux éclats d'une glace cassée,  
Les arrondit. De la vitre enchassée  
Dans deux cerceaux d'écaille ou de laiton  
Deux tourteaux fit, qu'il lia d'un cordon;  
Colla le tout juste sur ses paupières:  
Et sur le champ voilà que ses visières  
Distinguent tout, découvrent clair & net

Autour de lui le plus petit objet.

De là nous vint la mode des Lunettes  
 D'où l'on forma microscopes, lorgnettes.  
 De ces bijoux chacun se décora,  
 Et l'on en fit exprès pour l'Opéra.  
 La presse y fut. Si bien que mainte loge  
 Pour ce débit sur le Quai de l'Horloge\*  
 Fut tôt dressée; & nous savons comment  
 Telle breloque enchérit promptement.  
 Toute boutique aussi-tôt fut pourvûe  
 De ces outils à conserver la vûe.  
 Je le crois bien. Eh! comment se passer  
 De ce trésor, puisqu'il faut confesser  
 Qu'il n'est nul art si beau, si salutaire  
 Que cil qui fait rendre le lumineux  
 Aux foibles yeux, & par secours puissans  
 Ressusciter le plus cher de nos sens;  
 Et plus encor quand l'homme, quand le sage,  
 De ces secours fait un louable usage,  
 Comme le fit celui que j'ai cité,  
 Dont nous avons ce bel art hérité!

Le bon Docteur n'employa ses Lunettes  
 Qu'à fureter les annales secrètes,  
 Qu'à déchiffrer chartes & parchemins,

\* Ce Quai à Paris est presque tout rempli de  
 Lunettiers & de Miroitiers.



Qu'à feuillerer poétiques bouquins,  
Dont recueillant savantes anecdotes,  
Très-bien retint réflexions & notes,  
Par quoi puïsa dedans l'antiquité  
De quoi prédire à la postérité.

Certes toujours l'homme, à l'homme semblable,  
Est aujourd'hui comme au temps de la fable.  
Nous qui vivons, ni pires ni meilleurs  
Que nos aïeux, avons les mêmes mœurs.  
Nos descendans ne différeront guères  
A l'avenir de nous ni de nos pères.  
Et par ainsi peuvent les vrais Savans  
Pronostiquer futurs événemens.  
Mais, s'il vous plaît, qui produit ces merveilles?  
Saine lecture, étude, longues veilles.  
A quoi vaquant les plus laborieux  
Mettoient toujours verres devant leurs yeux.  
Du grand Merlin la puissante baguette  
Rien n'opéra que d'après sa Lunette.  
Notre voisin, le fameux Provençal,  
Long-temps usa de ce double cristal,  
Portant ès Cicux ses recherches hardies,  
Sur quoi dressa ses doctes centuries.  
Tous Erudits, anciens & nouveaux,  
Se sont servis de ces verres jumeaux.

Or dites-moi quel art est comparable  
 A celui-là qui nous rend pénétrable  
 L'ordre, la loi de l'occulte destin,  
 Et d'un mortel fait un être divin?  
 Car qu'est des Dieux la glorieuse essence,  
 Sinon l'intime & pleine connoissance  
 De tous les temps passés, comme à venir,  
 De tous les faits le fécond souvenir?

Voilà les dons, les faveurs infinies  
 Dont ils font part aux sublimes génies.  
 Du noble effort de leurs célestes feux  
 Transportant l'ame, & la rapprochant d'eux,  
 Lui font d'en haut contempler le spectacle  
 De la nature, & l'éternel miracle  
 De l'harmonie, & des ressorts divers  
 Qui font mouvoir cet immense univers.

Des Immortels pénétrant les mystères,  
 De leurs secrets sages dépositaires,  
 Les Cassinis, les Nevvtons, les Rohauts  
 Ont sù percer jusque dans les lieux hauts;  
 Où computant, modernes Zoroastres,  
 Les mouvemens & les contours des Astres,  
 En mesurant leurs sphères & leurs cours,  
 Nous ont appris l'effet de leur concours.

Doctes humains, qui comptiez les planètes,  
 Vous aviez bien sans doute des Lunettes?  
 J'en jurerois, car sans elles comment  
 Auriez-vous pû voir tout le firmament?  
 Et faisiez bien. Votre utile méthode  
 Jusques ici n'est point mal à la mode.  
 Je connois peu d'hommes d'un certain sens  
 N'avoir sur eux de ces petits besans.  
 Aucuns encore en dénigrent l'usage:  
 Mais qui sont-ils? quelque blondin volage,  
 Quelque étourdi, godelureaux badins,  
 Nouveaux Abbés, folâtres baladins,  
 De freluquets imbécille sequelle.  
 Vraiment c'est bien de quoi faire modèle!  
 Mais parlez-moi de ces grands de l'Etat,  
 Des dignités à court & long rabat,  
 Gens desirieux de haute renommée  
 Chefs du Senat, ou Généraux d'armée.  
 M'en pourroit-on citer quatre d'entr'eux  
 A se passer de ces verres heureux?  
 Partant conclus que notre verrerie  
 Est l'art sans pair pour sa Lunetterie.  
 Ne suis surpris qu'il faille être Ecuyer  
 Pour être admis en ce noble métier,  
 Qui sût trouver la forme & la matière  
 D'un adjudant qui nous rend la lumière.



E P I T R E

A L' A C A D E M I E.

*Par le même.*

**H** E U R E U X ménins de la Cour du Parnasse,  
Vrais successeurs de Cicéron, d'Horace,  
Un vielleur en vos concerts brillans  
Admis par grace, & non pour ses talens,  
Ose à vos pieds porter sa remontrance  
Sur la rigueur d'une austère ordonnance  
Qui met sa Muse à ses derniers abois,  
Si ne daignez modifier vos loix.

Gentils Docteurs, souffrez le badinage  
De temps en temps : on n'en est pas moins sage  
Pour rire un peu, quand on rit à propos.  
Voudriez-vous de vos divers travaux  
Bannir Momus & l'aimable Thalie?  
Ils ont leur prix : une vive saillie  
Par fois instruit aussi-tôt qu'un sermon.  
Ne croyez pas que l'auguste raison,  
En Souveraine altière & taciturne,  
Chausse toujours l'héroïque cothurne;



Nous l'avons vûe en ses habits royaux,  
 Le sceptre en main, parer de ses joyaux  
 Plaute, Regnard, la Fontaine, Voiture.  
 Elle est par tout où regne la nature :  
 C'est le vrai seul qu'elle orne de ses dons ;  
 C'est au vrai seul d'obtenir ses guerdons.  
 Et ce vrai n'est qu'où la raison nous mène :  
 Il a sa place, ainsi que sur la scène,  
 Dans nos festins, dans nos rians hameaux,  
 A la ruelle, à l'ombre des ormeaux.  
 Il guide Locke, il conduit la Bruyere,  
 Et manque-t-il rarement à Moliere.  
 S'il suit Virgile, il ne suit pas Villon ;  
 Il a formé Malherbe & Pavillon.  
 Au grand, au simple, en vers tout comme en prose,  
 Dans nos écrits raison n'est autre chose  
 Que le vrai sûr, qui dirige le goût,  
 Qu'il faut sentir pour se régler en tout.  
 C'est le grand point. Ni sujet ni matière  
 Rien n'y font. Mais traitez-les de manière  
 Que le dessein, l'ordre, l'arrangement  
 Marchent de front avec le jugement.  
 Si quelque écart vous est jamais loisible,  
 Même aux plus fins rendez-le imperceptible.  
 Soyez exact, aisé, correct, égal  
 Dans l'Épopée autant qu'au Madrigal.

Et ne craignez après, quoiqu'on vous die,  
Que vos chansons passent pour rapsodie.

Ne rendons pas plus dur notre métier:  
Il l'est assez, cherchons à l'égayer.

Donc pour cela, passons à la jeunesse  
De discourir d'amour & de tendresse:  
C'est là sa tâche, & tout Poëtiqeur  
Toujours commence à rimer par le cœur.  
Viennent après beaux écrits de morale.

Donnons la pomme à l'éloquence mâle,  
Comme de droit; mais il n'est indécet  
D'y vouloir joindre apologue innocent.

Dans tous les goûts votre Apollon fertile  
Peut allier l'agréable à l'utile.

Imitons l'art des le Bruns, des Poussins,  
Dont le génie & les pinceaux divins  
Font contraster en leurs doctes peintures  
Groupe d'amours avec nobles figures.

Aucuns de vous, la trompette à la main,  
Suivent LOUIS aux bords guerriers du Rhin:  
D'autres ici \* vrais maîtres de la Lyre,  
Pleins du beau feu que l'Eternel inspire,

\* M. le Franc premier Président de la Cour de  
Aides, dans ses Odes sacrées.

Chantent sa gloire; & par leurs saints accords  
Rendent notre ame ivre de leurs transports.

Donc, que chacun se livre à son génie.  
Tel humblement courtise Polymnie,  
Qui par son art, uni, simple, léger,  
Aux grands harpeurs fait souvent s'agréger;  
En célébrant le doux vainqueur de l'Inde  
Par gais couplets, & trouve sur le Pinde  
Un bout de place entre les favoris  
Du Dieu qui fait mieux départir ses prix  
Dans les combats d'éloquence & de rime;  
Aux grands talens, qu'au genre de l'escrime.

Tout Ecrivain, soit maître ou candidat,  
Doit consulter son goût & son état  
Avant d'écrire. Il est des bienséances  
A ménager sans aucunes licences.  
A cela près suivez votre penchant.  
Tout texte est propre à fournir un beau chant;  
En observant les loix plus haut prescrites.  
Il est dans l'Art cent sortes de mérites  
Par où chacun peut se faire un renom.  
Il n'est que d'être avoué d'Apollon.  
Sur quel sujet? ... je ne crois qu'il importe;  
Pourvû qu'il soit chanté d'une voix forte;  
Touchant le cœur par gracieux accens,

Sans tortiller fredons éblouissans.  
 Si cette voix éclatante, facile,  
 Porte le ton, les graces du beau stile,  
 Bien manîrez tel sujet qu'on voudra.  
 Et serez sûr que votre chant plaira ;  
 Suffit sans plus. Tout de suite Minerve  
 Echauffera , soûtiendra votre verve.  
 Tous, il est vrai, ne vont aux premiers rangs ;  
 Sur le Parnasse on compte plusieurs crans  
 Bien mesurés aux faveurs d'Uranie.  
 Diversités, distances de génie,  
 Ne font d'ailleurs dans le monde écrivain  
 Mauvais effet ; l'ordre républicain  
 De l'Hélicon tient pour vrais avantages  
 Des aspirans les différens étages.  
 C'est ce qui fait la paix & les accords ;  
 Et le concert du poétique corps.  
 Et si pourtant, malgré cette police,  
 Souvent voit-on que maint abus s'y glisse ;  
 Que dans nos ris l'inobservation  
 Cause, par fois, rixe & dissention,  
 Comme on pourroit vous dire, par exemple,  
 Qu'un jour certains nouveaux venus au Temple,  
 Vers le rond-point poussant leurs escabeaux,  
 Reculoient ceux des Racans, des Boileaux.  
 Point ne doutez que rude pénitence



Tôt ne suivit si folle irrévérence.  
 Tout le grand banc, Pindare, Juvenal,  
 Anacréon, Tibulle, Martial,  
 Prenant parti pour leurs dignes émules,  
 Leurs avocats, mirent nos ridicules  
 Hors du parvis, où quelques-uns d'entr'eux  
 Pour stale n'ont que leurs cahiers poudreux.

De là je dis que chacun dans sa sphère  
 Doit se tenir; que c'est une chimère  
 De vouloir, comme autrefois Marsias,  
 Se faire honneur d'un talent qu'on n'a pas.  
 Fatal orgueil! Le malheureux Satyre  
 Bien excelloit sur la flûte & la lyre;  
 Mais il osa défier à la voix  
 Ces mêmes Dieux qu'il chantoit autrefois...  
 Et vous savez sa lamentable histoire.

Mille sentiers conduisent à la gloire;  
 Ce n'est douteux; mais qui peut s'assurer  
 D'en choisir un à ne pas s'égarer?  
 Dans ce concours de routes inconues,  
 De chemins verts, de droites avenues,  
 Gazons fleuris, tilleuls touchant aux Cieux  
 Enchantent l'ame, & fascinent les yeux.  
 Nos sens charmés de douces rêveries,  
 Nous font errer sur de molles prairies.

Tout

Tout débutant à la Cour des neuf Sœurs  
 Autour de lui n'apperçoit que des fleurs,  
 Emaux divers, bois, fontaines, cascades,  
 Jeunes Sylvains, ou folâtres Ménades.  
 Puis, pas à pas, presque insensiblement,  
 Vous vous trouvez dans un autre élément.  
 De vastes mers, fécondes en naufrages,  
 Bordent au loin ces charmans payages.  
 Pour les franchir quels labeurs, quels efforts!  
 Les plus prudens s'arrêtent sur les bords.  
 Mais il en est qui perdant la bonace  
 Bravent les flots. Une bouillante audace  
 Les favorise au périlleux trajet :  
 Puis vont surgir au pied d'une forêt  
 Pleine de rocs, de buissons & d'épines,  
 De haliers forts, de scabreuses ravines.  
 C'est au travers des taillis raboteux,  
 Par des sentiers étroits & tortueux,  
 Que l'on chemine en cette ingrate plage;  
 Folle entreprise ! infructueux voyage  
 Où plus on marche, & moins on a d'espoir  
 De parvenir au glorieux manoir,  
 Vers qui pourtant, malgré l'incertitude,  
 Plus d'un poursuit la traite longue & rude,  
 Des mains, des pieds, des genoux gravissant  
 Sur terre sec, ou rocher menaçant,

Qu'il faut percer pour arriver au faite  
 Du sacré Mont où le Berger d'Admète,  
 Après avoir repris tous ses rayons,  
 Prépare à l'un ses plus doctes crayons,  
 A l'autre fait présent de sa trompette;  
 Ceux-ci n'auront qu'une tendre musette;  
 Ceux-là contens du rustique hautbois,  
 Cèdent le luth à de plus dignes doigts:  
 Et là chacun a, selon sa mesure,  
 Ce qui lui va, sans forcer la nature.  
 Quoi! ne faut-il dans un concert complet  
 Que violons! Le léger flageolet  
 Y tient son coin, & la haute harmonie  
 Ne l'exclut pas de toute symphonie.

De même soit des compilations,  
 De vos travaux riches productions.  
 Tous ne pouvons dans l'Empire des Lettres  
 Produire au jour noble prose & beaux mètres.  
 Le merveilleux, le sublime est pour vous;  
 Nous retiendrons l'hilarieux pour nous.  
 Et croyez-moi, la plus belle partie  
 En admirant vos œuvres, qu'à Délos  
 Vante Apollon, n'a refusé son los  
 Aux traits galans d'un Doyen respectable\*,

\* M. de la Mothe Doyen de la Cour des Aides,  
 & de l'Académie.

Dans les conseils qu'il donne au sexe aimable.  
Mais celui-là peut rire quand il veut,  
Qui tant de fois nous a prouvé qu'il peut  
Chanter d'accord à la lyre d'Homère;  
De cent façons il fait instruire & plaire.

Pour moi seul grace, illustres nourrissons;  
Ne rejetez mes petites chansons.  
C'est d'un recueil ainsi que d'un parterre;  
D'un prix égal n'est tout ce qu'il enferme.  
Au pied du lis, à côté des œillets,  
Naissent souvent violette & muguets.





---

DU HÉROS  
ET DE  
L'HOMME DE LETTRES.  
*PAR M. L'ABBE' BELLET.*

**L**ES hommes ne sont unis entr'eux que par leurs besoins ; c'est le lien commun de toutes les Sociétés. Le même amour propre qui nous éloigne les uns des autres, nous rapproche en mille occasions, à la faveur de ces mutuelles dépendances auxquelles la Nature nous a sagement assujétis.

Ne diroit-on pas que cette loi générale a été faite en particulier pour le Héros & pour l'Homme de Lettres ? Malgré la différence des routes où ils marchent, ils se rencontrent tous les jours dans leur chemin, pour s'aider, pour se soutenir réciproquement. Ils aspirent tous deux à la gloire : ce même

point de vûe , bien loin de les désunir , concilie , confond leurs intérêts ; ils ont besoin l'un de l'autre pour arriver au terme qu'ils se proposent.

L'Homme de Lettres cherche à donner des leçons de sagesse au genre humain , & veut s'immortaliser lui-même par ses ouvrages. Mais sans la riche matière que lui fournissent les Héros , où trouvera-t-il des exemples pour justifier ses maximes , ou des faits pour intéresser ses Lecteurs ? Otez aux Egyptiens leur sagesse & leurs bons Rois , aux Grecs les Fondateurs ou les Soutiens de leurs Républiques , aux Romains leur valeur & leurs Grands Hommes en tout genre , à l'Univers enfin ses Législateurs ou ses Conquérans , vous n'aurez ni Herodote , ni Xenophon , ni Tite-live , &c. Vous perdrez Platon , Polybe , Quinte-curse , César , &c. Que les Guerriers rassemblés devant Troye expirent sans honneur & sans nom sur leurs propres foyers ; que les Troyens fugitifs & découragés se bornent à promener sur les mers les tristes débris de leur défaite ; qu'un de nos grands Rois déshonore le trône

par sa mollesse & par ses défauts , il nous faudra renoncer à l'admirable Poëme d'Homère, à l'Enéide, à la Henriade.

Sur quel fonds travaillent les Orateurs, les Historiens & les Poëtes ? Qu'ont-ils accoutumé de célébrer & de peindre ? Des bienfaits répandus avec discernement , des revers soutenus avec constance, des Thrônes rétablis ou renversés , des Peuples rendus heureux , la Patrie vengée ou servie avec distinction , de grandes actions , en un mot , faites par des principes encore plus grands ; car voilà les divers genres d'Héroïsme qui ont partagé l'admiration universelle. Supprimez ces traits brillans , en livrant à l'inaction les hommes célèbres qui ont essayé de les réunir , la plume tombera des mains de tous les Auteurs ; vous effacerez toutes les inscriptions , vous abatrez toutes les statues , vous anéantirez tous les monumens publics , tous les chefs-d'œuvre de l'esprit & de l'art. A ces cris de louange , que mille échos répètent d'âge en âge en l'honneur de la vertu , succéderont d'odieux libelles dictés par la haine publique , ou un morne silence qui trans-

portera dans la société toute l'horreur des climats barbares. Il faut l'avouer : l'Eloquence & la Poësie seroient bien stériles , si les Royaumes & les Empires n'avoient été que le théâtre des vices des hommes , si la vertu ne s'y étoit jamais montrée avec éclat.

Voudroit-on croire que la ressource des fictions suffiroit pour lors aux bons Ecrivains ? Mais les fictions peuvent-elles jamais remplacer la vérité ? Ont-elles droit de faire la même impression sur les esprits ? Le vrai seul touche & persuade ; des portraits de fantaisie amusent tout au plus , mais ne prouvent rien.

Qui peut d'ailleurs ignorer que la Fable elle-même ne subsisteroit point sans la vérité ? Elle lui doit sa naissance & ses plus riches ornemens. Les Divinités fabuleuses ne sont pas des personnages purement allégoriques. Leurs différens caractères offrent aux yeux de l'érudition les principaux événemens de l'Histoire , ou sacrée , ou profane. Si les Arts utiles au genre humain n'avoient jamais été inventés ou perfectionnés ; si l'on n'avoit jamais vû de Guerrier qui se



fût distingué par sa valeur ; si la Terre n'avoit jamais été purgée de ces monstres qui la ravagerent plus d'une fois , où auroit-on pris l'idée d'un Apollon , d'un Vulcain , d'un Achille , d'un Hercule ? Tous les Savans en conviennent : soit que la Fable ait été composée d'après l'Histoire , ou que l'Histoire ait été introduite peu à peu dans la Fable , les métamorphoses des Poètes ne sont qu'un mélange de l'une & de l'autre.

Non seulement les Grands Hommes sont nécessaires aux Auteurs pour leur fournir la matière de leurs ouvrages , ils leur sont encore utiles pour les encourager , pour les soutenir dans leurs productions. C'est au véritable Héroïsme qu'il est réservé d'inspirer cette noble audace qui est l'ame des beaux vers , & qui caractérise le génie. Un objet vulgaire n'émeut ni les Orateurs ni les Poètes. Si leur esprit s'élève , s'ils entrent dans l'enthousiasme , c'est lorsqu'un mérite supérieur les rappelle au sentiment de leur propre excellence. Ils se développent alors tout entiers ; ils tentent les plus généreux efforts pour saisir le caractère

du Héros qui les frappe, pour tracer un fidèle tableau de ses vertus, pour rendre vivement l'idée sublime qu'ils en ont conçue. Tantôt ils prennent la trompette héroïque, pour avoir le plaisir de donner à la vertu des éloges dignes d'elle. Tantôt ils emploient les grands mouvemens de l'Eloquence pour mériter l'attention d'un Prince devenu la terreur de ses ennemis ou l'amour de ses sujets. La Littérature est par là redevable aux Héros des ouvrages même qui les immortalisent.

Leurs hauts faits peuvent-seuls enflammer le génie  
De ces enfans chéris du Dieu de l'harmonie,  
Dont l'immortelle voix se consacre aux Guerriers<sup>(a)</sup>.

Quelque élévation de génie qu'ait un Auteur, il tombe, il s'égare bien-tôt, si la vérité ne le guide & ne le soutient. Il faut que l'imagination ait, pour ainsi dire, ses points fixes d'où elle parte & où elle ramène tout. Ses tableaux ne seront jamais réguliers, ses couleurs seront toujours mal distribuées, à moins qu'elle ne copie d'après nature. Qu'elle manque de faits réels où elle se puisse prendre, son propre effor l'emportera loin de tou-

(a) Rousseau. L. VI. Od. II.

tes les règles, & lui enlevera jusqu'aux vrai-semblances. Les grands exploits, les qualités héroïques sont pour les Ecrivains ce fil secourable qui les conduit dans le labyrinthe où l'amour de la gloire les a engagés.

Quelqu'un sera peut-être tenté d'objecter ici que la vérité ne paroît point essentielle à un Poème épique ou dramatique. Combien, dira-t-il, en a-t-on vûs qui ne roulent que sur des fictions? Un Traducteur fort connu (b) a même remarqué que les Poètes Grecs ou Latins dont le premier soin a été de chercher leurs matériaux dans l'Histoire, sont ceux précisément qui nous ont donné des ouvrages au dessous du médiocre.

Pour répondre à cette objection spécieuse, distinguons trois sortes de vérités dont un Auteur peut faire usage; une vérité morale, une vérité physique, une vérité historique.

La vérité morale est toujours renfermée dans ce qu'on appelle la Fable d'un Poème. Il faut bien que le Poète se propose un but: & peut-il en avoir d'autre

(b) Dacier. *Remarq. sur l'Art. Poët.*

que celui d'instruire ? Tout le monde fait que la vérité qu'Homère, par exemple, veut prouver dans son Iliade, c'est que *l'union & la subordination conservent les Etats, & que la discorde & la désobéissance les ruinent*. La querelle d'Achille & d'Agamemnon en est comme l'enveloppe & la preuve. C'est ainsi, conclut le savant Traducteur qu'on nous oppose, que *dans le Poëme Epique, la fiction, suivant le précepte d'Horace (c), marche avec la vérité*,

Je néglige l'avantage que je pourrais tirer des Poèmes didactiques où la vérité regne, pour ainsi dire, en souveraine. Elle seule a soutenu & ennobli les chants redoublés d'un de nos Auteurs qui représente heureusement au Public les talens aussi-bien que le nom de son père.

Mais la vérité morale n'est pas la seule qui entre dans un Poëme : la vérité physique y trouve aussi sa place dans les descriptions. On y voit quelquefois la peinture la plus vive & la plus exacte des lieux & des temps. Il y a même des Poèmes entiers où le Poëte se borne à

(c) *Veris falsa remiscet.* Horat. *Art. Poët.*



expliquer des vérités naturelles & philosophiques. Virgile & Lucrèce sont connus de tout le monde.

La vérité historique n'est pas moins utile, moins nécessaire dans la Poésie. Elle fournit l'action principale dans *Pompée*, dans *Athalie*, dans le *Paradis perdu*, dans la *Henriade*, &c. Quels brillans, quels ingénieux Episodes ne ménage-t-elle pas aux Auteurs dans les divers tableaux qu'elle leur offre ? C'est par son secours qu'*Anchise* prédit à *Enée* la grandeur future de Rome sous *Auguste*, & que *Saint Louis* découvre à *Henri IV* celle de la France sous *Louis le Grand*. Un Poète n'eût-il à peindre que les mœurs des hommes, il a besoin de faits historiques pour saisir leur caractère, suivant la différence des âges, des états, des pays & des siècles où ils ont vécu. Il n'est pas jusqu'aux personnages allégoriques où il ne soit nécessaire de rassembler les traits de la vérité. Sous d'agréables mensonges il faut qu'on puisse la retrouver toute entière. Aussi, disoit *Despréaux* :

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable :  
Il doit regner par tout , & même dans la Fable.

De toute fiction l'adroite fausseté

Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

*Epit. IX.*

Enfin Horace définit la Poësie une sorte de peinture (*d*) ; & toute peinture suppose un original : elle n'est qu'une copie, qu'une imitation de la vérité.

La matière manqueroit donc bien tôt aux Auteurs, s'ils perdoient ces Grands Hommes dont les divers genres de mérite servent tour à tour de fondement & de base aux trois espèces de vérités que nous avons remarquées.

Est-il moins vrai que les vertus les plus dignes de l'immortalité, doivent leur éclat & leur être aux Historiens, aux Poëtes & aux Orateurs ?

Je conviens que les dispositions naturelles de l'esprit & du cœur renferment le premier germe de l'Héroïsme. Mais cette précieuse semence ne se développe guères sans le secours d'une main habile qui la cultive. Les grandes ames éprouvent sans doute un penchant secret & presque invincible qui les entraîne vers la gloire ; mais ce penchant toujours confus & aveugle par lui-même, a besoin

(*d*) *Ut Pictura Poësis.* Horat. *De Art. Poët.*

d'être conduit, d'être dirigé, à mesure qu'il s'attache à quelque objet particulier. Or les travaux des Hommes de Lettres sont utiles, sont nécessaires pour cette double fonction. Quels secours immenses ne peut-on pas y puiser ! Ouvrez leurs livres, vous y verrez tous les sentiers qui conduisent à la gloire, tous les obstacles qui en éloignent, & les exemples vivans de toutes les vertus. Vous y apprendrez les secrets ressorts de la politique, les sublimes maximes du gouvernement, les loix équitables de la justice, le métier difficile de la guerre. C'est par là que de fameux Capitaines se sont formés à l'école d'Achille ou d'Alexandre. Je n'ai pas besoin de remonter dans des siècles éloignés, ni de passer chez des Nations étrangères, pour citer les plus grands noms en preuve de cette vérité. Presque de nos jours, &, pour ainsi dire, sous nos yeux, les Condé, les Conti, semblables aux Scipions, cherchoient sans cesse dans la lecture des Anciens, ces vûes supérieures, cette science des détails, si vaste, mais si nécessaire; cet art enfin de per-

fectionner & de metre en œuvre les qualités de l'esprit & du cœur, que la nature à coutume de prodiguer aux Héros. Personne n'ignore que le premier, dans une de ses brillantes expéditions, les Commentaires de César à la main, alloit reconnoître les lieux qui avoient servi de théâtre à la valeur & à la capacité de ce célèbre Conquérant des Gaules. Faut-il s'étonner qu'il en imitât si bien la conduite, qu'il parût constamment animé du même génie, qu'il en ait égalé les divers succès ?

L'émulation, cet immortel aiguillon de la gloire, n'agit si puissamment sur le cœur humain que par le secours de ces vives images qu'elle emprunte de l'Eloquence & de la Poësie. Les Historiens, en nous mettant continuellement sous les yeux les vertus & les exploits d'un Héros, nous inspirent le desir de l'imiter : & quels prodiges de valeur n'enfante point ce noble desir ! L'amour propre, toujours avide de distinctions, ne voit pas sans en être émû, les honneurs décernés à ceux qui se signalent. Un beau modèle l'anime, l'enflamme ; mais



ce modèle, nous le tenons de la main du Poëte ou de l'Orateur. Eux seuls l'ont tracé; eux seuls nous le présentent, le conservent, en perpétuent le souvenir & l'amour. Ils ont donc la première part à tous les effets utiles qu'il produira dans la suite des âges (e).

Du desir & de l'espérance de l'immortalité sont toujours nées les actions héroïques. En vous dévouant aux périls, aux travaux, vous vous flattez qu'un jour l'univers retentira du bruit de vos vertus & de vos exploits. Quel moyen infailible avez-vous pris pour n'être pas trompé dans votre attente? Comment votre nom parviendra-t-il jusqu'aux climats étrangers? Comment pourra-t-il franchir les bornes étroites de votre patrie? Vous avez besoin que quelque Poëte, que quelque Historien s'en charge, pour le transmettre, si j'ose parler ainsi, de main en main avec le sien, pour le faire voler avec son ouvrage au delà des mers, au delà même des temps. Sans lui, les cent bouches de la renommée seront bien-tôt muettes pour vous.

(e) . . . *Oratorum ac Vatum victorias incitamentum ingeniis allaturas.* Tacit. An. L. XIV. N. 21.

C'est à lui à fixer en votre faveur cette gloire fugitive dont vous croyez être en possession & qui cherche sans cesse à vous échapper. C'est lui qui grave en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers les victoires des Conquérans, la sagesse des Législateurs, toutes les qualités des Héros. C'est lui qui les fait passer d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée.

Qu'est-ce qui pourroit suppléer à son silence ? Ce ne seront point les statues, les inscriptions, les trophées, titres vuides, éloges toujours imparfaits, qui n'indiquent tout au plus qu'une partie du mérite ; monumens fragiles, que le temps renverse, qu'il détruit tout ou tard. Les ouvrages de l'esprit sont les seuls qui soient naturellement affranchis de la loi des changemens. Le marbre & l'airain périront avant que les productions immortelles de l'Homme de Lettres aient reçu la moindre atteinte : elles survivent à toutes les revolutions, elles assurent par conséquent l'immortalité à tous ceux qu'un Auteur digne de ce nom associe à sa réputation & à sa gloire.

Voilà les solides fondemens de la vénération reciproque du Héros pour l'Homme de Lettres , & de l'Homme de Lettres pour le Héros. Ils vont de concert à l'immortalité; ils y vont même l'un par l'autre. S'ils n'étoient point déjà unis par les liens de l'estime, ils le feroient par ceux de la reconnoissance. Les secours mutuels qu'ils se prêtent, les mettent en possession du bien précieux qu'ils desirent.

Ne cherchons point ailleurs la cause sympathique

De l'alliance antique

Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Un gloire commune, un même honneur anime

Leur tendresse unanime ;

Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers(f).

Qu'on cesse par conséquent d'être surpris, si les hommes vulgaires font peu de cas des talens, ou si les génies supérieurs s'occupent peu des hommes dont une injurieuse médiocrité est le triste partage. Ils n'ont dans le caractère personnel aucun trait de ressemblance ; ils ne peuvent même rien attendre les uns des autres. Ce Citoyen obscur ne fournit au Poète aucune action d'éclat : ce Poète n'a de son

(f) Rousseau.

côté aucun éloge à donner à ce Citoyen obscur. Qu'ils s'honorent donc reciproquement d'une parfaite indifférence ; la gloire des Lettres n'en souffrira point.

C'est aux grands Hommes seuls à sentir le mérite

D'un art qui ressuscite

L'héroïque vertu des grands Hommes comme eux.

Ces vérités ne nous suffiroient-elles pas pour expliquer un ancien problème ? On a demandé autrefois (g), & la question a été renouvelée dans ces derniers temps (h), pourquoi les grands Hommes de tous les âges ont toujours été contemporains ; pourquoi le siècle des Héros a communément été le siècle des bons Auteurs. C'est que les bons Auteurs & les Héros se forment & se soutiennent tour à tour. Les faits héroïques réveillent l'Ecrivain ; les louanges délicates animent le Guerrier. Il se fait entr'eux un commerce de gloire, dont chacun profite, qui les invite également à se surpasser. L'un cherche à devenir plus grand que sa reputation ; l'autre à devenir, s'il se

(g) *Velleius Paterc.*

(h) L'Abbé du Bos.



peut, encore plus fameux que le Héros qu'il célèbre.

Quel heureux présage pour notre siècle ! Nos Guerriers & nos Auteurs brûlent à l'envi du desir de se signaler. De là ces prodiges de valeur qui remplissent l'Europe d'admiration ou de crainte. De là ces chants sublimes qui sortent de toutes les bouches pour porter le nom de Louis jusqu'aux deux bouts de l'univers. Jamais tant de grands exploits réunis : jamais tant de plumes empressees à les décrire. Si nos Ecrivains égalent nos Héros, la France pourra se féliciter d'avoir porté de nos jours au plus haut point de la perfection la gloire des Armes & la gloire des Lettres.



# REFLEXIONS

SUR LE GENIE

D'HORACE, DE DESPREAUX

ET DE ROUSSEAU.

PAR M. L. D. D. N.

**L**Es ouvrages de Despréaux & de Rousseau, fondus ensemble, feroient, quant au genre, un Horace presque complet. Celui-ci, modèle inimitable jusqu'à eux, en a été imité si soigneusement, qu'il semble, au premier coup d'œil, non seulement leur avoir prêté son goût, mais leur avoir communiqué son génie. Je ne crois pourtant pas qu'il y ait aucune ressemblance dans leurs génies. Ce sont trois hommes à peu près de la même taille, vêtus des mêmes habits, & dont les traits ont quelque rapport. On peut s'y méprendre de loin; mais de près chacun a sa physionomie bien marquée qui le caractérise.

A dire le vrai, le génie différent des Langues, le différent goût des Nations peuvent bien entrer pour quelque chose dans ce qui distingue les trois Poètes. Notre goût méthodique a pros crit l'usage de ce que les Anciens nommoient Episodes ; & nous les nommons Ecarts. Peut-être est-ce avec raison que nous nous les sommes interdits ; car l'usage en est fort difficile, & l'abus en est fort aisé. On reproche à Horace d'en avoir abusé, & l'on pourroit bien reprocher le contraire aux autres. Mais ceci n'est qu'une différence vague & générale : on peut observer des nuances plus fines, & qui sont aussi frappantes quand on les démêle avec soin. Tout cela se présente naturellement en jetant les yeux sur les genres où ils se sont exercés, & sur l'empreinte particulière dont chacun les a marqués. Horace, par exemple, dont le mérite est de réunir la finesse & le sentiment, sème tous ses ouvrages des traits les plus flatteurs pour ceux à qui il les adresse. Toutes ses louanges sont pleines de délicatesse, & conservent en même temps un air de naturel & de

simplicité, d'où résulte le vrai mérite des louanges, qui ne sont flatteuses que lorsqu'elles paroissent sincères. Celles qu'Horace donne, respirent toujours un air de vérité bien plus précieux que la finesse dont on se pare souvent mal à propos. Cette dernière qualité perd son mérite dès qu'on l'apperçoit; aussi Horace ne l'emploie-t-il qu'en l'incorporant aux autres, de façon qu'elle en relève le prix sans qu'on puisse démêler qu'elle y entre pour quelque chose. Il ne marche guères sans elle, mais il la maîtrise. Il ne veut point l'employer pour éblouir, parce qu'il n'en est pas ébloui lui-même: il s'en sert dans ses louanges pour y assaisonner le respect & la reconnoissance; sentimens froids, à qui il fait donner un ton piquant sans qu'il cesse d'être affectueux. Telles sont les louanges qu'il donne à Auguste. Il les proportionne aux divers points de vûe sous lesquels on pouvoit l'envisager. Tantôt il le loue comme le maître du monde, tantôt comme le protecteur des arts, tantôt comme le défenseur des loix, le fléau des vices, l'ami des vertus. Quelque fois il rassemble tous



ces traits dans le même tableau ; & quelque flatteur que soit le pinceau , il conserve au portrait un certain air de fidélité & de ressemblance. Quand il loue ses amis , c'est avec chaleur & modestie tout ensemble : il loue alors comme l'amitié fait louer. Quand il loue Mécène son ami , mais un ami protecteur & respectable , il exprime le respect & la reconnaissance ; mais il leur fait parler le langage de l'inclination. Mécène lui donna , après le retour d'Auguste en Italie , une petite métairie auprès de Rome. Son étendue & ses revenus étoient fort modiques : il n'y en auroit peut-être eu assez pour personne ; mais il y en avoit assez pour Horace , à qui non seulement la médiocrité suffisoit pour être heureux , mais qui ne pouvoit l'être que par elle. Il fit alors une Ode pour remercier son bienfaiteur , ou plutôt pour lui dire , sans le remercier expressément , que son bienfait faisoit la douceur de sa vie. Voici deux strophes de cette Ode , qui me paroissent avoir un grand mérite. Dans l'une il fait une peinture indirecte du présent que lui a fait Mécène , & il l'ac-

compagne d'une réflexion philosophique  
qui prouve que ce présent lui suffit & lui  
doit suffire. L'autre contient une louange  
détournée de la générosité de Mécène,  
à qui le Poëte ne suppose d'autres bornes  
que les desirs de ceux qu'il oblige.

Un clair ruisseau , de petits bois ,  
Une fraîche & tendre prairie  
Me font un trésor que les Rois  
Ne pourroient voir qu'avec envie.  
Je préfère l'obscurité ,  
Qui suit la médiocrité ,  
A l'éclat qui suit la puissance.  
Le Riche est au sein des plaisirs  
Moins heureux par la jouissance  
Que malheureux par les desirs.

*Inclusam  
Danaën ,  
Æc. L. III.*

Je n'ai point ces riches habits  
Qu'avec orgueil Plutus étale :  
Ni vin rare , ni mets exquis  
Ne couvrent ma table frugale.  
Mais dans ma douce pauvreté ,  
De la dure nécessité  
J'ignore l'affligeante peine ;  
Je jouis d'un destin heureux.  
Et n'ai-je pas toujours Mécène ,  
Si je voulois former des vœux ?

Voilà comme Horace louoit. C'est

une preuve de la facilité merveilleuse de son génie que cette fécondité de pensées, cette variété de tours qui ne lui manquoient jamais quand il vouloit louer. Et c'est aussi une des nuances les plus marquées qui le distingue d'avec Rousseau & Despréaux. Rousseau loue rarement ; il le dit lui-même dans son Epître à Marot :

J'ai peu loué. J'eusse mieux fait encor  
De louer moins.

Je suis de son avis, & je trouve que non seulement il loue rarement, mais rarement bien. Quand je dis bien, j'entends par là un bien proportionné au mérite supérieur qu'il a dans d'autres parties, un bien qui pût le mettre de ce côté-là en parallèle avec Horace, avec qui il me semble qu'il le soutient à d'autres égards. Il faut pourtant excepter de cette critique son Ode au Prince Eugène, où prenant un essor audacieux, il emploie l'invention la plus riche, & fait éclore du sein des fictions un éloge historique & simple en apparence, mais admirable & digne du Héros

à qui il l'adresse. Je ne saurois me refuser le plaisir de transcrire ici les belles strophes qui l'amènent. Je fais que tout le monde les a sous ses yeux; mais je m'assure que ceux qui ont le bon esprit de les savoir par cœur, seront bien aises de les retrouver encore ici.

Ce Vieillard qui d'un vol agile  
Fuit sans jamais être arrêté,  
Le Temps, cette image mobile  
De l'immobile éternité,  
A peine du sein des ténèbres  
Fait éclore les faits célèbres;  
Qu'il les replonge dans la nuit.  
Auteur de tout ce qui doit être,  
Il détruit tout ce qu'il fait naître,  
A mesure qu'il le produit.

Mais la Déesse de Mémoire,  
Favorable aux noms éclatans,  
Souëlève l'équitable histoire  
Contre l'iniquité du temps:  
Et dans le registre des âges  
Consacrant les nobles images  
Que la gloire lui vient offrir,  
Sans cesse en cet auguste livre  
Notre souvenir voit revivre  
Ce que nos yeux ont vû périr.



C'est là que sa main immortelle,  
Mieux que la Déesse aux cent voix,  
Saura dans un tableau fidèle  
Immortaliser tes exploits.  
L'avenir faisant son étude  
De cette vaste multitude  
D'incroyables événemens,  
Dans leurs vérités authentiques  
Des fables les plus fantastiques  
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles,  
Par les fictions ennoblis,  
Dans l'ordre des choses possibles  
Par là se verront rétablis.  
Chez nos neveux moins incrédules,  
Les vrais Césars, les faux Hercules  
Seront mis en même degré;  
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,  
Et qu'on admire sans le croire,  
Sera cru sans être admiré.

Je ne fais rien de plus beau dans notre  
Langue que ces quatre strophes. Les  
trois premières sur tout sont comparables  
à ce qu'Horace a jamais fait de mieux.  
J'avoue que la louange que contient la  
quatrième, me paroît un peu outrée; &

je ne fais s'il n'y a pas plus d'exageration que de délicatesse. C'est que Rousseau, toujours maître dans l'art de la Poésie, qui consiste en choix d'images, de tours & d'expressions, ne l'étoit pas dans l'art des louanges, qui exige une aménité dans l'esprit & dans le cœur, dont son caractère l'éloignoit trop.

Le peu de louanges répandues dans ses ouvrages, est une preuve & un aveu de son impuissance à cet égard. Il savoit bien tirer parti de lui-même, & je ne doute pas qu'il n'ait été fort embarrassé toutes les fois qu'il s'est cru obligé de louer. Despréaux ne mérite pas tout-à-fait le même reproche. Il a loué l'Auguste de son siècle, quelquefois aussi finement qu'Horace le sien. Tel est l'éloge du Roi qu'il met dans la bouche de la mollesse au deuxième chant de son Lutrin.

Helas qu'est devenu ce temps, cet heureux temps  
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans,  
S'endormoient sur le trône, & me servant sans honte,  
Laissoient leur sceptre aux mains, ou d'un Maire, ou  
( d'un Comte )

Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour :  
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.

Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines  
 Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,  
 Quatre bœufs attelés , d'un pas tranquille & lent  
 Promenoient dans Paris le Monarque indolent.  
 Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impitoyable  
 A placé sur le trône un Prince infatigable.  
 Il brave mes douceurs , il est sourd à ma voix ;  
 Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.  
 Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :  
 L'été n'a point de feux , l'hyver n'a point de glace.  
 Je me fatiguerois à te tracer le cours  
 Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

Ce tour de flatterie me paroît bien  
 heureux, & il n'est pas le seul de cette  
 espèce que Despréaux ait mis en usage  
 dans l'Épître au Roy qui commence par  
 ce vers :

Grand Roi , cesse de vaincre , ou je cesse d'écrire.

L'artifice qu'il emploie pour prodiguer  
 un encens détourné , est fort ingénieux.  
 Je ne fais s'il n'en auroit point pris l'idée  
 dans une Lettre de Voiture au grand  
 Condé. Ce Voiture savoit louer bien  
 finement. Son esprit est marqué au coin  
 du mauvais goût de son temps, & sans  
 doute du sien ; mais il en a toujours  
 beaucoup , & ses louanges en sont pleines.

Je ne fais pourquoi il l'alloit chercher si loin : il ne tenoit qu'à lui de le trouver bien plus près. C'est une chose à remarquer, qu'un homme nourri, comme il le paroît par plusieurs de ses Lettres, de la lecture des meilleurs ouvrages des Anciens ; un homme qui savoit apprécier si bien le goût du siècle d'Auguste, & celui du siècle de Néron, soit tombé lui-même dans les défauts qu'il apperçoit, & n'ait jamais écrit que du stile qu'il condamne. Du moins Corneille avoit-il la bonne foi d'admirer hautement Lucain, & de chercher ouvertement des beautés dramatiques dans la Pharsale. Mais Voiture, zélé partisan de Cicéron, se déchaîne en mille endroits contre l'affectation & le stile précieux de Sénèque & de Pline le jeune, tandis que lui-même ne s'apperçoit pas qu'il est toujours recherché dans ses tours, & n'est jamais naturel ni simple dans ses expressions. Cette contradiction est plus étonnante que rare. Sénèque lui-même s'est élevé contre le mauvais goût de son temps : il pleure la bonne Eloquence, & attaque avec ce chagrin qui ne l'abandonne



jamais, les Orateurs de son siècle, sans se souvenir que c'est de lui qu'ils ont pris ce ton qu'il leur reproche, & avec lequel il déclame contr'eux.

Je ne sais si on ne trouveroit pas en France des exemples pareils; mais Despréaux s'est bien garanti de ce défaut: on ne sauroit lui reprocher aucun de ceux que sa critique reproche aux autres. A cela près ses Satyres ne me paroissent avoir rien de commun avec celles d'Horace. Ce n'est pas qu'en bien des endroits les unes ne soient imitées, & souvent traduites des autres; mais il est bien différent de traduire un Poëte, ou de lui ressembler. L'un est l'ouvrage de l'art: on traduit avec du travail, de l'application & de la constance. L'autre ne sauroit être que l'ouvrage de la nature: il faut avoir la même tournure de génie qu'un homme, pour lui ressembler. C'est de là que résulte la différence qui distingue nos deux Satyriques. Le Latin porte une lumière philosophique sur les mœurs de son temps; il peint le vice & la vertu, & les colore avec les nuances les plus justes, & les plus propres à inspirer l'amour de l'un & l'horreur de l'autre.

l'autre. C'est là son but ; il ne fait qu'effleurer les fors Ecrivains de son temps. Ce n'est pas contr'eux qu'il veut écrire : tant pis pour ceux qui se trouvent sur son passage ; il ne va pas les chercher. La morale est le fonds de son ouvrage, non pas une morale sèche , monotone, & inanimée, pour ainsi dire, mais vivante, enjouée & variée à l'infini par de continuel portraits. C'est dans chacune de ses Satyres quelque précepte nouveau, paré de toutes les graces d'une poésie familière, & d'une peinture vive. Le corps de ses Satyres forme une galerie de tableaux. Celles du Poète François ne sont, à proprement parler, qu'un recueil d'observations littéraires : il n'en veut qu'aux mauvais Poètes ; il les attaque avec audace, il les poursuit avec acharnement. Ce qui n'est qu'un jeu pour Horace, & une espèce d'Episode qui le délasse de la Philosophie, est l'affaire essentielle de Despréaux, qui au contraire ne philosophe qu'en passant ; & alors quelle prodigieuse différence entr'eux ! Boileau prêche la raison, Horace la fait parler, la fait voir. Le

François montre de la justesse & de la solidité. L'autre les cache & ne laisse voir que de l'agrément. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à chaque moment on retrouve Horace chez Despréaux, & Horace traduit aussi-bien qu'il peut l'être. Il n'y perd souvent rien, si on n'en excepte une certaine noblesse de tour qui est inimitable à l'art, qui échappe à la lime, & que la nature seule peut donner. Voilà ce qui manquoit souvent à Despréaux. Aussi de tous les Anciens qui lui ont servi de modèle, Horace n'est pas celui qu'il a le plus heureusement imité; il trouve mieux son compte avec Juvenal & Perse, dont les écrits portent l'empreinte d'un caractère sec & dur, plus analogue à l'inflexibilité de Boileau que la plaisanterie philosophique d'Horace. La traduction qu'il fait dans sa Satyre sur l'Homme, de ces beaux vers de la cinquième Satyre de Perse, est un chef-d'œuvre avec lequel il faut se souvenir à tout moment, que

*Eia, inquit* Perse est l'original, si on veut lui accor-  
*Avaritia;* der quelque préférence sur la copie.  
*surge . . .*

Sat. V. Debout, dit l'avarice; il est temps de marcher.



Hé laisse-moi ! Debout. Un moment ! Tu répliques ?  
 A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.  
 N'importe , lève-toi. Pourquoi faire après tout ?  
 Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,  
 Chercher jusqu'au Japon la Porcelaine & l'Ambre ;  
 Rapporter de Goa le Poivre & le Gingembre.  
 Mais j'ai des biens en foule , & je puis m'en passer.  
 On n'en peut trop avoir , & pour en amasser  
 Il ne faut épargner ni crime ni parjure ;  
 Il faut souffrir la faim , & coucher sur la dure.

Pourquoi cela est-il si bien traduit ?  
 C'est que cela couloit de source. Le  
 Traducteur alors pensoit d'après lui , &  
 il auroit pû dire la même chose , quand  
 Perse ne l'auroit pas dite avant lui. Il  
 n'en est pas de même d'Horace , & celui-  
 ci n'a guère dit de choses qui sans lui  
 se fussent trouvées sous la plume de Boi-  
 leau. On s'approprie les pensées d'un  
 homme ; mais pour cela on ne pense  
 pas comme lui , & on ne s'approprie pas  
 ce qui le faisoit penser , je veux dire son  
 génie. Despréaux a fait des vers admi-  
 rables , des critiques excellentes ; il a  
 donné des leçons raisonnables. Il a em-  
 ployé très-heureusement les pensées  
 d'Horace. Je confonds ici , pour abrégér,



les Satyres de Boileau avec ses Epîtres morales. On y trouve par tout un Poète maître de son art, un Ecrivain judicieux, un homme d'un goût sûr, & d'une morale saine. Mais à côté de tant d'admirables qualités on entrevoit souvent un peu de stérilité, de sécheresse, & une certaine raison pesante & triste qui cherche à convaincre plutôt qu'à persuader. Horace dans les ouvrages du même genre est en même temps sublime & familier, noble & simple, lumineux, clair & concis. Sa philosophie est douce, enjouée, animée; sa raison est aimable, & son goût fin. Le François est un Philosophe qui versifie, le Latin est un Poète qui philosophe. Ecoûtons le juste & bel éloge que Rousseau en fait dans son Epître aux Muses.

Le seul Horace en tous genres excelle ;  
De Cythérée exalte les faveurs ,  
Chante les Dieux , les Héros , les Buveurs ;  
Des sots Auteurs berne les vers ineptes ;  
Nous instruisant par gracieux préceptes ,  
Et par sermons de joie antidotés.

Voilà Horace tel qu'il est : voilà aussi  
Rousseau, quant aux ouvrages, mais

non pas quant à la manière. Sa poésie lyrique est d'une élégance admirable ; ses images sont poétiques & parfaitement rendues : mais je ne fais s'il ne se livre pas trop au plaisir de faire de beaux vers. L'amour de la rime l'emporte , ou du moins c'est à cela que j'attribue quelques longueurs , quelques répétitions , quelques lieux communs , qui ne laissent pas de se trouver assez souvent dans ses Odes. Plus sage & plus exact qu'Horace , son pinceau est plus léché , ses couleurs sont plus empâtées , ses ouvrages sont plus finis : mais ce premier trait , cette première pensée du Peintre , qu'un coup de pinceau transmet à la toile , & qui la fait parler ; ces hardiesses d'enthousiasme , que la correction affoiblirait , qui donnent la vie au tableau , & qui le rendent la chose même , se rencontrent rarement chez lui.

Voilà le genre de beautés qui fourmillent chez Horace , & qui le caractérisent. Souvent il ne dit qu'un mot , mais chaque mot est une chose , chaque chose est une pensée ou une image : il semble n'écrire que pour peindre ou pour penser.

Rousseau ne pense & ne peint que pour écrire. Quelquefois même il lui arrive de s'occuper de cette troisième chose aux dépens des deux autres. Il est juste d'en accuser notre Langue, un peu sèche, & dont le goût, asservi à la méthode, croit que la clarté ne consiste que dans l'ordre apparent. De là cette économie des transitions, si pénibles pour le Poëte, & si facheuses pour la Poësie, qui mettent la moitié d'une Ode en liaisons. De là cet usage d'enchaîner la vérité qu'on se propose d'établir dans une Ode, à la suite des pensées préliminaires qui l'amènent méthodiquement ; de façon qu'une Ode devient une file

De froids dixains rédigés en chapitres ,  
comme le dit plaisamment Rousseau à quelqu'un, ou une Romance sublime qui suit pied à pied ses Héros, & détaillant scrupuleusement leurs exploits, y attache ennuyeusement les yeux du Lecteur.

Mais si tout cela résulte nécessairement du genre de notre Langue, & du goût de ceux qui la parlent, il s'ensuit aussi qu'il ne faut point faire d'Odes en François ; car tout cela est précisément contradic-

toire à la nature de l'Ode. Je ne crois pas que ce soit là le parti qu'il faille prendre. C'est comme si on vouloit proscrire chez nous l'usage des espèces parce que notre pays ne fournit point d'or. Entretienons sagement l'abondance, en cherchant sous un autre climat ce que le nôtre nous refuse. Empruntons, approprions-nous les beautés réelles d'une autre Langue, enrichissons-en la nôtre, & multiplions par là nos propres biens. D'ailleurs on trouve quelquefois des trésors en retournant un champ où des siècles entiers n'avoient apperçû qu'un sable aride. S'étoit-on avisé avant la Fontaine de penser que la Langue Françoisse fût susceptible de la perfection du stile des Fables ? On ne s'est pas même avisé depuis d'en faire souvenir. Est-ce la faute de la Langue, ou des Ecrivains ? N'excluoit-on pas la Poësie épique de notre domaine ? Ne désespéroit-on pas que notre Langue pût atteindre au pathétique, au sublime, à l'énergie, à la variété qu'elle exige ? La Henriade a paru, & on y trouve tout cela. Il ne faut que du génie, mais il en faut. Lui seul fait



trouver dans une Langue tout ce qui lui est propre. Rousseau lui-même en est une preuve en plusieurs endroits. Si toutes ses Odes ressembloient à celle qu'il a faite sur la naissance du Duc de Bretagne, il seroit bien difficile de ne pas confondre son mérite avec celui d'Horace. Cette Ode me paroît un chef-d'œuvre qui ne laisse rien à desirer. La variété, la noblesse, la richesse des tours & des expressions, y répandent ces beautés qu'on admire chez Horace, & qu'on souhaite ailleurs. Point de liaisons traînantes, point de répétitions, point de lieux communs. Le Lecteur n'y trouve que des fleurs à cueillir, des pierres précieuses à amasser : & toutes ces richesses sont enchaînées avec un art infini par le secours mélodieux des rimes, qui sans doute embellissent notre Poësie quand elles ne la défigurent pas. La rime est un ornement symétrique qui pare beaucoup l'édifice dont il fait partie. Mais cette symétrie ne sauroit être trop parfaite, ni l'Architecte trop difficile dans le choix des matériaux qu'il y emploie. Rousseau ne s'y est guère trompé ; &

cette beauté est à un point de perfection si satisfaisant chez lui, qu'elle fait souvent illusion sur le regret qu'on pourroit avoir qu'elle n'accompagne pas toujours des beautés d'un autre genre.

Un autre talent qui met un grand prix aux ouvrages de Rousseau, est celui de choisir heureusement ses expressions. Chaque mot est à sa place, & celui qu'il emploie est presque toujours celui qu'il falloit. Voilà peut-être le seul point de ressemblance entre Horace & lui. Aussi les Epîtres du second me paroissent avoir assez d'analogie avec celles du premier. Horace se sert d'une tournure de vers aisée, & dont le ton familier supplée à l'harmonie, & joint les graces libres de la Prose à la vive précision de la Poësie. Rousseau a employé une mesure de vers peu estimée chez nous avant lui, & inconnue dans le genre d'ouvrage où il l'a portée. Il y rassemble les graces de Marot & de la Fontaine; il les épure & les ennoblit quand il le faut; & cachant un travail profond sous l'air agréable d'une liberté élégante, il réunit dans ses vers la clarté, l'aisance, la noblesse & la naïveté. Il

égaie sa philosophie par des images. Il ne crie pas si haut que Despréaux, mais il se fait mieux entendre. Il ne déclame pas, il ne prêche pas; il raisonne, il parle, il peint. Voilà ce qu'a fait Horace. Aussi leur manière de philosopher se ressemble assez. Mais il ne faut pas s'y tromper, ils ne se ressemblent que dans la manière: le fond est absolument différent; ils ne voient pas les mêmes objets sous les mêmes faces.

La morale d'Horace respire par tout la gaieté, la tranquillité de l'ame, & une certaine quiétude qui ne se rencontre qu'avec des passions douces, & qui forme l'homme de plaisir raisonnable, & l'homme vertueux, aimable, en un mot, l'Epicurien sage, le Philosophe de bonne foi, l'homme heureux. Rousseau n'a point de philosophie dans l'esprit: il s'en pare presque toujours; & celle qu'il emprunte, est acre, mordante, cynique: de là le fiel dont ses plaisanteries & ses préceptes sont imbibés. Horace a bien quelquefois des railleries piquantes; mais ce n'est qu'un grain de sel de trop qui semble être tombé par mégarde. Rousseau, ac-



cablé d'ennemis , taxé d'une conduite odieuse , poursuit avec acharnement ses accusateurs. Jaloux de sa réputation , il se venge de l'avoir perdue plutôt qu'il ne réussit à la recouvrer : il traite avec le genre humain en récriminant ; & sa causticité naturelle , aigrie par son malheur , lui inspire une acreté qui fait ressembler ses ouvrages plutôt à un libelle qu'à une apologie. Il est vrai que la position de ces deux Poètes a été bien différente. Horace , chéri de ses concitoyens , aimé du maître du monde , avoit autant d'amis & de protecteurs qu'il y avoit d'honnêtes gens à Rome : il lui étoit bien difficile d'être de mauvaise humeur. Rousseau , martyr malheureux de la prévention , ou exemple célèbre d'une justice sévère , a passé la moitié de sa vie dans le trouble , & l'autre dans le désespoir. L'enjouement ne marche guère en si mauvaise compagnie. Mais le malheur ne change pas le caractère des hommes ; il le développe , il en découvre les défauts que la bonne fortune cachoit ; mais il ne fait que les découvrir , & ne les fait pas naître.



Ovide , plus malheureux que Rousseau n'a jamais connu la causticité ; il est tombé dans la bassesse , dans la foiblesse , dans l'adulation la plus outrée. C'est un excès bien opposé à celui qu'on peut reprocher à Rousseau. C'est que le génie de celui-ci étoit bien opposé au génie d'Ovide ; & il ne ressemble pas davantage à celui d'Horace. Horace étoit un homme voluptueux , indépendant , un tempérament tranquille & modéré. Il avoit assez de passions pour être heureux , & elles n'étoient pas assez vives pour l'empêcher de l'être. Ce n'étoient , à proprement parler , que des goûts , & le plus dominant chez lui étoit la paresse. Le sentiment se pouvoit l'en tirer. Le sentiment lui dictoit ces vers aimables où il chante si agréablement tantôt sa maîtresse , tantôt le plaisir de la table. Il est charmant dans ces deux genres ; & la peinture de ces soupers Epicuriens qui rassembloient la frugalité & la délicatesse , sont d'un agrément infini. On y voit un mélange inimitable de libertinage & de philosophie , deux choses bien opposées , & qui vont si bien ensemble quand elles se réunissent.

nissent naturellement. On y trouve par tout l'honnête homme & l'homme de plaisir qui joint la finesse du goût à la délicatesse du sentiment ; enfin , pour dire tout cela en un mot qui n'étoit pas en usage de son temps, l'homme de la meilleure compagnie à tous égards. Écoutez-le parler à sa bouteille , & lui demander le doux trésor qu'elle renferme , & qu'il veut partager avec un Philosophe de ses amis.

Aimable fille de la treille ;  
 Doux charme de l'oisiveté ;  
 Fidèle ami , chère bouteille ;  
 Viens , amène la volupté.  
 Que dans l'ardeur de ton délire  
 Nos jours passent comme un instant ;  
 Obéis au son de ma lyre :  
 Hâte-toi , Sylvandre t'attend.

*Onata me-*  
*cum , &c.*  
 L. III.

Ne crains pas son air de rudesse ;  
 Formé sur de dures leçons :  
 La voix qu'inspire la sagesse  
 Ne dédaigne pas les chansons.  
 Souvent cette morale austère  
 Dont Caton voulut s'étayer ,  
 Célébrant ton joyeux mystère ,  
 Avec toi daigna s'égayer.

Par une douce violence  
Tu commandes à nos humeurs ;  
Tu forces la haine au silence ,  
Tu fais t'assujétir nos mœurs.  
Tu dérides le front du Sage ,  
Sous la douce ivresse abattu ;  
Et tu fers le libertinage ,  
Sans effaroucher la vertu.

Le voile de la politique  
Tombe sous tes premiers efforts ;  
De sa plus secrète pratique  
Tu découvres tous les ressorts.  
Par toi le Pauvre qu'on opprime  
Perd un douloureux souvenir ,  
Et dans le transport qui l'anime  
Ne voit qu'un heureux avenir.

Viens , & que les graces badines  
Qui ne t'abandonnent jamais ,  
Des plaisirs que tu nous destines  
Redoublent encor les attraits.  
A la lueur de cent bougies ,  
Rivales de l'astre du jour ,  
Nous célébrerons tes orgies ,  
Sans songer même à son retour.

Voilà Horace à table & en gayeté.  
Quelles graces , quel agrément dans

l'esprit ! Qu'il seroit délicieux de vivre avec un tel homme ! Despréaux & Rousseau n'ont rien fait qui fasse desirer la même chose. Ils ne sauroient être mis en parallèle avec Horace de ce côté-là. Je ne vois rien chez les Modernes qui en fasse souvenir à cet égard, si ce n'est quelques pièces de l'Abbé de Chaulieu. On y voit la même morale, la même sensibilité pour le plaisir, & la même facilité d'expression, enfin le même tour de génie. Ne croiroit-on pas qu'Horace a fait ces quatre vers où l'Abbé de Chaulieu, déjà vieux, achève ainsi la peinture de son ame :

Ami, voilà comment sans chagrin, sans noirceurs,  
De la fin de nos jours poison lent & funeste,

Je sème encor de quelques fleurs

Le peu de chemin qui me reste.

Quelles sont ces fleurs dont il sème ses derniers jours ? C'est le secours d'une philosophie douce & gaie qui s'accommode au temps, & qui porte le plaisir par tout. C'est ce qu'il dit dans quatre autres vers qui finissent son Ode sur la Retraite :

Egayons ce reste de jours



Que la faveur des Dieux nous laisse ;  
 Parlons de plaisirs & d'amours :  
 C'est le conseil de la sagesse.

Voilà les fleurs qu'Horace cueilloir.  
 Cette retraite de l'Abbé de Chaulieu  
 est tout-à-fait dans son goût, & compa-  
 rable presque à cette Ode charmante  
 dans laquelle Horace chante la douceur  
 de la vie champêtre. "Heureux, dit-il,  
 „ heureux celui qui sillonne le champ  
 „ de ses pères, & vit, comme eux, sans  
 „ soins, sans affaires & sans créanciers !

De la trompette sanguinaire  
 Il ose mépriser la voix :  
 De la fortune mercenaire  
 Il ignore les dures loix.

Il rit du frivole avantage  
 Dont le Courtisan est épris ;  
 Et l'intrigue, au double visage ;  
 N'obtient de lui que des mépris.

Fidèle aux loix de la nature,  
 Seule elle fait tous ses plaisirs ;  
 Et ses besoins sont la mesure  
 De ses goûts & de ses desirs.

Tantôt à sa vigne naissante  
 Il unit de jeunes ormeaux ;  
 Tantôt d'une main bienfaisante  
 Il en élague les rameaux,

Tantôt

Tantôt à l'ombre de sa treille  
 Il compte ses troupeaux naissans ;  
 Il serre les dons de l'abeille ;  
 Il tond ses agneaux bondissans.

Lorsque Pomone en ses contrées  
 A mûri ses dons précieux ,  
 Il charge ses mains épurées  
 Des prémices qu'il offre aux Dieux :

Sous un vieux chêne il fait attendre  
 Le déclin du brûlant soleil ;  
 Puis sur un gazon frais & tendre  
 Il va chercher un doux sommeil.

Alors mille rivaux d'Orphée ,  
 Fardeau léger des arbrisseaux ,  
 S'unissent , pour hâter Morphée ,  
 Au gazouillement des ruisseaux :

Cette peinture n'a-t-elle pas un agrément infini ? Il semble voir la nature elle-même , & la nature de l'âge d'or. Voilà ce que Despréaux & Rousseau n'ont jamais fait entrevoir. Ils ne connoissoient pas ce genre-là : & pourquoi ? C'est que la nature de leur esprit les en détournoit. Il faut pour ces poésies champêtres & printanières un naturel & une aménité qui ne se trouvent qu'avec un

cœur paisible & un esprit gai. Il faut que ces ouvrages soient faciles & empreints d'un certain caractère de paresse aimable, qui ne semble éveillée que par le sentiment. Ils doivent respirer la vertu douce & la volupté sage. Les images y doivent être simples, mais nobles; il ne faut les chercher qu'autour de soi, mais il faut les choisir. Il y faut de l'élégance sans affectation, de la naïveté sans grossièreté, de l'enjouement sans dérèglement, de la poésie douce, familière, fertile sans excès, variée sans écarts, noble sans faste, & animée sans transport. Despréaux & Rousseau, remplis d'excellentes qualités, étoient bien loin de celles-là. L'esprit du premier répand l'aigreur; le cœur du second distille le fiel. Despréaux, critique farouche & opiniâtre, est presque toujours de mauvaise humeur. Rousseau, venimeux par sa propre nature, s'il est permis de parler ainsi, & envenimé par ses malheurs, est un ennemi toujours armé. Ce sont deux Lynx affamés, prompts à appercevoir & à saisir leur proie. Je ne crois pas que ni l'un ni l'autre ait jamais été amoureux.

La discrétion des Poètes ne leur défend pas de chanter leurs amours, & la Poësie le leur ordonne. La peinture de ce doux sentiment est son plus délicieux appa- nage; ainsi leur silence peut constater leur insensibilité. Et il ne faut pas y avoir du regret; une maîtresse auroit été bien mal entre leurs mains. Je crois que pour peu qu'elle eût connu Horace, elle l'eût trouvé bien souvent à redire dans ses imitateurs. Écôûtons- le parler à la sienne, & la faire parler dans une Ode en dialogue qu'il lui adresse comme un projet de raccommodement, & le gage de la douleur qu'il a d'être brouillé avec elle.

## H O R A G E E T L Y D I E.

H O R A C E.

Plus heureux qu'un Monarque au faite des grandeurs,

J'ai vû mes jours dignes d'envie.

Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs;

Vous m'aimiez, charmante Lydie.

L Y D I E.

(doux

Que mes jours étoient beaux quand des soins les plus

Vous payiez ma flamme sincère!

Venus me regardoit avec des yeux jaloux:

Chloé n'avoit pas sù vous plaire.

*Donec gra-  
tus, &c.*

*L. III.*



H O R A C E.

Par son luth , par sa voix , organé des amours ;  
Chloé seule me paroît belle.  
Si le destin jaloux veut épargner ses jours ,  
Je donnerai les miens pour elle.

L Y D I E.

Le jeune Calais , plus beau que les amours ;  
Plaît seul à mon ame ravie.  
Si le destin jaloux veut épargner ses jours ,  
Je donnerai deux fois ma vie.

H O R A C E.

Quoi ! si mes premiers feux , ranimant leur ardeur ,  
Etouffoient une amour fatale ;  
Si perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur ,  
Chloé vous laisse sans rivale . . .

L Y D I E.

Calais est charmant , mais je n'aime que vous,  
Ingrat , mon cœur vous justifie.  
Heureuse également , en des liens si doux ,  
De perdre ou de passer la vie.

Que d'esprit, que d'adresse, ou plutôt  
que de sentimens ! car j'aime à croire  
que cette Ode est son seul ouvrage.  
Avec quelle finesse les motifs de cette  
brouillerie amoureuse sont détaillés ! Avec  
quel artifice ce Calais & cette Chloé  
qui en étoient les causes, sont amenés là

pour être sacrifiés à Horace & à Lydie ! Il est à croire que celle-ci adopta le projet de son amant , & justifia la fin de l'Ode : je ne lui pardonnerois pas de ne l'avoir pas fait. Mais je crois que Despréaux & Rousseau auroient été bien embarrassés à la détacher de son Calais. La tendresse & la galanterie ne sont pas de leur domaine. Il y a cependant quelques Epigrammes & quelques Contes du dernier qui sont marqués au coin de ces deux qualités aimables. Il faut prendre garde ici à une chose ; c'est qu'il y a dans ces petits ouvrages deux mérites d'un genre différent. Il y a la pensée , ou le sentiment , qui conclut & qui constate l'Epigramme ; & il y a la manière d'amener cette pensée. Ce dernier talent doit se rapporter à l'art de conter ; & Rousseau le possédoit à merveille : il y eût été le maître d'Horace. Celui-ci a inséré quelques Contes dans ses Satyres & ses Epîtres. Les allégories sont justes & fines , les préceptes sont raisonnables , la fable est nette & concise. Mais la Fontaine n'avoit pas paru , & Horace n'étoit pas la Fontaine. Sa manière de

conter tient un peu de la précision sèche de Phèdre, dont il étoit presque contemporain. Peut-être étoit-ce là le goût des Romains. Peut-être aussi ne s'accommodoient-ils de cela que parce qu'ils ne connoissoient pas mieux.

Rousseau, nourri non seulement des Anciens, mais de ces Modernes à qui il ne manque, pour ainsi dire, que l'antiquité, a puisé heureusement dans les sources qu'avoient ouvert Marot & la Fontaine. Aussi conte-t-il admirablement. Pas un mot qui ne soit où il ne doit être, pas un de manque, pas un de trop. Il semble que celui qu'il emploie en rime, ait été inventé pour le mettre à la fin du vers où il le place. Rien ne languit, tout marche, tout tend à la fin, & jamais il ne blesse cette unité précieuse d'où résulte la vraie beauté des ouvrages d'esprit. Voilà le mérite de la manière; & celui-là n'est fondé que sur le jugement sain, le goût juste, & l'artifice judicieux de l'Auteur. Le mérite de la pensée au contraire tient uniquement au sentiment qu'elle exprime. Quand cette pensée est fine, quand elle est naturelle, quand elle est délicate, quand elle est tendre,

quand elle est passionnée, quand elle est galante, elle a le mérite de la finesse, du naturel, de la délicatesse, de la tendresse, de la passion, de la galanterie. Or pour faire une douzaine d'Epigrammes tendres & galantes, il ne faut qu'une douzaine de pensées de ce genre. Je conviens que pour en trouver seulement une, il faut avoir les parties d'où elle résulte.

Mais à l'égard de Rousseau, chacun fait comment ses Epigrammes sont nées sous sa main : & son mérite est établi sur tant de titres incontestables, qu'on peut, sans offenser sa mémoire, avouer que dans ces petits ouvrages le fonds n'est pas à lui. Les vieux livres & la conversation le lui fournissoient; mais ce qui est uniquement à lui, c'est la manière. Je ne parle point de ses Epigrammes satyriques; je crois que personne n'en reclamera les pensées : & si c'est un mérite de médire plaisamment, celui-là restera tout entier à Rousseau.

Oublions ces traits où l'esprit se pare des défauts du cœur, & revenons à des objets plus doux. Je remarque que



Rousseau a donné la forme de Conte à tous les petits ouvrages qu'il a faits dans le genre galant. C'est que quand il tenoit une pensée de cette espèce, il se sentoît maître dans l'art de la faire valoir. Sans l'artifice du Conte, cette pensée n'auroit fait qu'un vers; & il en faut bien de pareilles pour faire une Ode telle, par exemple, que le Dialogue d'Horace & de Lydie. Rousseau se défioit avec raison de son fonds sur cet article, & il a bien fait de se rejeter sur la manière, où il est admirable. Quand il s'est écarté de cette méthode sage, il s'en est mal trouvé. Il y a pourtant de jolis tableaux dans ses Cantates; mais ce sont des peintures, & non pas des sentimens. L'Ode qu'il adresse à une Veuve, fait voir combien il étoit neuf dans le pays de la galanterie. Ce petit Poëme est moqueur, au lieu d'être galant; ce qui seroit son véritable genre. Rousseau n'y cherche pas à plaire, mais à faire rire. Il y a même des plaisanteries grossières, & qui devroient choquer celle pour qui elles sont faites. Telle est cette strophe :

De la célèbre Matrone

Que l'antiquité nous prône  
 N'imitiez point le dégoût ,  
 Ou pour l'honneur de Petrone  
 Imitiez-la jusqu'au bout.

Il me semble que c'est sacrifier bien indécemment l'honneur de sa veuve à celui de Petrone ; & je ne crois pas que cette tournure de consolation lui ait beaucoup plu. N'y a-t-il donc que l'égarement le plus infame , qui puisse remplacer le sentiment le plus honnête ? La Poésie manque-t-elle d'images agréables & voluptueuses ? Non , sans doute. Mais le Poète dont nous parlons en manquoit, il manquoit de sentiment. Quand je dis, Rousseau manquoit de sentiment, je ne veux pas dire qu'il ne sentoit point ; mais il n'avoit qu'une façon de sentir. Tous les sentimens n'étoient point de son ressort : & comme il s'est exercé sur toutes sortes de sujets, on sent quelquefois ce vuide dans ses ouvrages. Ses Cantiques, qui sont admirables, pleins d'idées, de tours, d'expressions, d'images sublimes, deviennent froids quand il y faut parler le langage affectueux. Tant que Rousseau veut peindre le maître , le créateur du

monde, le Dieu des armées, le fléau des méchans, son pinceau est d'une hardiesse & d'une noblesse inimitables. Mais faut-il peindre un Dieu père & ami des hommes, faut-il lui adresser l'hommage du cœur, Rousseau ne trouve plus rien chez lui, & se sert mal adroitement de ce qu'il emprunte.

Horace parloit à ses Dieux sur un ton bien différent. Les images riantes, les sentimens affectueux ne lui coûtent pas plus que les traits pathétiques & les idées majestueuses. Il semble le meilleur ami de ses Dieux. C'est M. de Fenelon. Horace est plein de sentiment : il le porte par tout. C'est le caractère distinctif de tous ses ouvrages ; & c'est un mérite qui manque souvent à Rousseau, & plus encore à Despréaux. Celui-ci réunissoit le goût, la raison, & une connoissance infinie de sa Langue & de son art. Tout cela en a fait un Versificateur excellent, un Ecrivain admirable ; un peu plus de sentiment en auroit fait un Poëte achevé. C'est du sentiment que résulte le génie ; ou plutôt le génie n'est autre chose qu'un sentiment fort & vif, un instinct supérieur

à l'esprit & aux réflexions. L'usage a étendu la signification du mot de sentiment trop loïn, pour que ceci n'ait pas besoin d'explication. On entend communément par là la sensibilité du cœur. Or tout homme sensible n'est pas un homme de génie ; mais tout homme de génie est sensible , & n'est homme de génie que parce qu'il est sensible.

Rappelons-nous les effets du génie , pour en démêler plus aisément la cause. C'est au cœur qu'aboutissent tous les chemins qu'on peut tenir pour plaire ; mais le cœur s'affecte par bien des impressions différentes : il y en a autant que de passions , & c'est de là que résultent les divers noms qu'on leur a donné. Les passions fortes , audacieuses , l'ambition , l'orgueil , la générosité , le désespoir nous frappent en grand. Nous appelons homme d'enthousiasme , de génie , celui qui les excite en nous : voilà Corneille. Les passions tendres & plus à la portée de tous les cœurs , nous causent une émotion douce. Nous accordons le mérite du sentiment à celui qui nous l'inspire : voilà Racine. Voilà dans d'autres genres



Quinault, la Fontaine, qui ne nous plaisent que parce qu'ils nous attachent, & qui ne nous attachent que parce qu'ils intéressent. D'où tout cela émane-t-il ? Il faut en revenir à ce que je viens de dire. L'unique source de plaisir pour nous, c'est le cœur. Or on n'inspire pas ce qu'on ne sent point. Je ne doute pas que Corneille n'eût fait parler Alexandre plus héroïquement que n'a fait Racine, & je crois que Racine a fait parler Phèdre plus passionément que n'auroit fait Corneille. C'est que Corneille n'étoit homme de sentiment qu'à l'égard de ces passions fortes où nous appelons le génie sentiment. Mais enfin tout cela émane du cœur ; & c'est ce qui manquoit à Despréaux. Il ne parle qu'à l'esprit & à la raison, parce qu'il n'a que de la raison & de l'esprit. Il leur parle à merveille : & quand il trouve l'occasion rare, de saisir une matière où cela suffise, il est tout-à-fait admirable. Il n'en faut pas d'autre preuve que son Art Poétique, ouvrage dont le genre unique est précisément à son unisson. Il y joint la vérité des images à la solidité des préceptes ;

il égaie le stile didactique par des portraits & des comparaisons. Tout y est sage & ingénieux, juste & fin à la fois. Bien des gens semblent vouloir le regarder comme une compilation de l'Art Poétique d'Horace. Je ne fais si c'est mauvais goût, ou mauvaise foi. Mais il me semble nécessaire que l'un ou l'autre ait enfanté cette opinion. Parmi environ douze cens vers qui composent l'Art Poétique de Despréaux, il y en a peut-être une cinquantaine d'empruntés ou de traduits, si l'on veut, d'Horace. Le Tasse en a pris à proportion bien davantage chez Virgile, sans qu'on l'ait accusé d'avoir compilé l'Enéide. D'ailleurs ce n'est pas en cela que consiste la vraie ressemblance des ouvrages, c'est dans l'enchaînement des parties, c'est dans leurs proportions, c'est dans leur emplacement qu'elle se trouveroit ; mais rien de tout cela n'est pareil chez nos deux Poètes. Horace, échauffé d'un feu continuel, ne prend jamais haleine : il se répand comme un torrent sur toutes les matières qu'il traite. Sa course n'est pas réglée ; il laisse bien des choses derrière lui, puis il revient

sur ses pas. Il ramasse tout, il dit tout; mais avec trop de chaleur pour ne pas blesser la régularité. Il est précis, bref & coupé, peut-être même décousu; mais que les lambeaux sont précieux! Son ouvrage est un édifice où tous les ordres d'architecture sont mêlés & ne sont pas assez distingués; mais le choix des ornemens fait oublier leur désordre.

Despréaux marche toujours l'équierre à la main. Ce n'est pas un Conquérant qui pénètre avec une rapidité confiante jusqu'aux extrémités de la terre; c'est un Général sage & habile, qui va pied à pied, mais sûrement; qui reconnoît, qui prépare tous les chemins avant de s'y engager. Boileau manie avec une adresse extrême l'art si difficile des transitions. Tout est lié, tout forme un total régulier & admirable. Il y a pourtant des gens de beaucoup d'esprit à qui cet ouvrage ne paroît pas encore assez méthodique. N'est-ce pas pousser un peu loin le goût de la méthode? Pour moi, je crois que s'il y en avoit davantage, il y en auroit trop. Ce ne seroit plus que l'ouvrage d'un Régent; & tel qu'il



est, il me paroît le chef-d'œuvre d'un Poëte. J'avoueraï même que s'il m'a jamais paru qu'on pût y désirer quelque chose, c'est de cette chaleur à laquelle Horace accoutume trop ceux qui le connoissent. Cette chaleur, dont le sentiment est la source, & qui est elle-même celle des peintures vives, manque souvent à Despréaux : aussi son coloris manque-t-il de vivacité. Il a traduit dans son Art Poétique deux vers d'une Ode d'Horace, qui chez celui-ci sont d'un feu, d'une vivacité extrême. Il les a fort bien traduits ; mais il remplace le sentiment par de l'élégance : & le sentiment n'a point d'équivalent qui puisse le rendre. Les voici :

\* un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris ,  
 Qui mollement résiste , & par un doux caprice  
 Quelquefois le refuse afin qu'on lui ravisse.

Ce n'est pas là Horace ; ce n'est pas Lycymnie dont il parle alors. Cela est bien élégant, les vers sont bien faits, l'image est agréable ; mais ce n'est pas

\* *Facili sevitia rogat, qua poscente magis gaudeat eripi.*

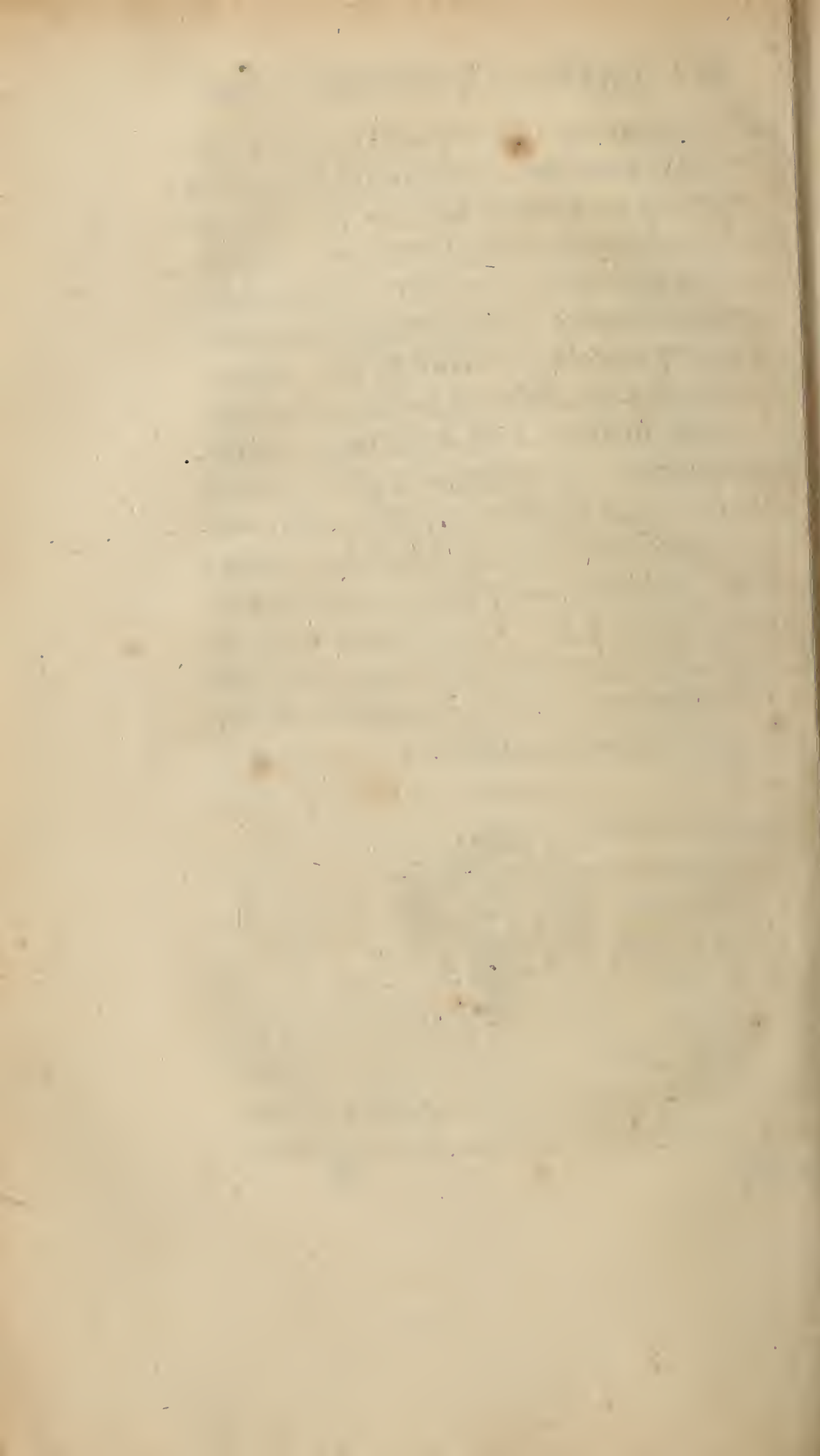


la chose même : cela ne remue pas ; cela ne respire pas la volupté. Le dernier vers ne me satisfait point du tout. Je n'y trouve que foiblement tracés ces redoublemens de plaisir, cette progression de transports que causent à une maîtresse tendre les efforts d'un amant qu'elle excite par des fantaisies adroites & passagères. Je vois tout cela chez Horace. Ses deux vers me peignent le tête à tête le plus passionné. Le François ne me paroît pas assez pressé, assez vif ; il y manque du coloris : & voilà ce qui manquoit à Despréaux. C'est un excellent Graveur : ses estampes sont bien dessinées, ses figures sont bien distinctes, son ordonnance est parfaite ; mais l'illusion des couleurs n'y est pas.

Rousseau ne manque pas de coloris ; mais sa manière n'est pas universelle. Il est parfait dans la sienne, mais dès qu'il en sort, son pinceau n'est plus le même. Il n'a qu'un cercle d'idées, dont il tire un parti prodigieux ; mais en les déguisant il ne les multiplie point. C'est un excellent Peintre de portraits ; il ne voit pourtant pas la nature en beau, & il la peint

peint comme il la voit, avec une force & une hardiesse extrêmes. Horace a toutes les manières & tous les tons de couleurs ; mais livré à un génie ardent, qui le maîtrisoit peut-être quelquefois, son ordonnance n'étoit pas toujours aussi parfaite que son dessein & son coloris. Despréaux manque de sentiment. Rousseau en manque aussi à certains égards. Tous deux n'abondent pas assez d'idées. Ils sont plus réguliers, plus exacts, souvent moins nobles, moins finis & moins vifs, mais toujours plus arrangés qu'Horace, qui n'a pas assez d'économie, & qui manque de méthode, ou qui la sacrifie à la variété, dont la fécondité de son génie le rendoit maître.





HISTOIRE  
DE  
LOUIS II  
PRINCE DE CONDE,  
PREMIER PRINCE DU SANG.

PAR M. L'ABBE' DE MAZIERE DE MONVILLE

*Vicaire général de feu M. l'Evêque de  
Bazas, Chanoine de l'Eglise de Bordeaux,  
Conseiller à la Chambre Souveraine du  
Clergé de Guienne, Académicien Associé,  
de l'Académie de la Rochelle, & Corres-  
pondant Honoraire de celle des Sciences &  
Belles Lettres de Toulouse.*



---

*ÉPITRE A L'ACADEMIE.*

MESSIEURS,

Si la reconnoissance avoit un langage qui lui fût particulier, je l'emprunterois en ce moment pour pouvoir exprimer tous les sentimens dont l'honneur de votre adoption m'a pénétré.

Ce n'est pas, Messieurs, qu'ébloui par l'éclat des noms illustres auxquels vous avez daigné associer mon nom, je me fois livré aux illusions de l'amour propre ; j'ose le dire, la raison la plus pure m'a seule éclairé sur les avantages attachés au titre de votre Confrère. Avec quelle admiration n'ai-je point lû les Recueils dont vous avez enrichi le public ! Quels modelles vous y donnez ! Quels motifs d'émulation vous m'offrez !

Mais aussi, quelles raisons pour moi

de redouter toute espèce de concurrence avec vous !

Voilà ce qui m'avoit empêché jusqu'ici, Messieurs, d'oser joindre de foibles essais aux ouvrages sortis de vos mains ; à tant de morceaux d'une éloquence mâle ; à ces recherches savantes, à ces dissertations où regne un goût si sain, une critique si éclairée ; à ces Poësies de tout genre, frappées au coin du génie, ces Odes sacrées où se retrouve tout le sublime de l'inspiration, ces traductions où Virgile & Horace aimeroient à se reconnoître.

Sur quelque matière que vous vous foyez exercés, j'admire dans vos Ecrits la maturité du stile ; un mélange exquis de clarté & de précision, de simplicité & d'ornemens, de délicatesse & de force ; de l'esprit & du jugement.

Il est facile de découvrir, Messieurs, où vous avez puisé ce goût sûr, cette manière noble & naturelle de penser & d'écrire. Emules des Auteurs illustres du regne de Louis le Grand, comme eux vous êtes remontés à ces règles souveraines de l'Art, à ces principes éternels du goût, inspirés, plutôt que dictés, aux

grands maîtres de l'antiquité. De là le zèle dont vous vous êtes armés pour soutenir l'honneur des Lettres, menacées d'une chute prochaine.

En effet, Messieurs, cette même corruption du goût, successivement répandue chez les Grecs & chez les Romains, ne l'a-t-on pas vue tout à coup dans ces derniers temps, se répandre comme un torrent parmi nous ! De nouveaux maîtres s'étoient élevés sur les ruines des anciens. A ces règles invariables, qui ont formé les grands hommes de tous les siècles, l'orgueil & le caprice avoient substitué leurs idées captieuses, érigées bien tôt en loix révérees.

„ A quoi sert une *vaine érudition*,  
„ qu'à former *des admirateurs stupides* de  
„ ce qui a été écrit avant eux ? Les mo-  
„ delles anciens sont superflus. *Euclide*  
„ est seul nécessaire pour donner de la  
„ justesse, de l'ordre. D'ailleurs l'on n'est  
„ riche que de ce que l'on possède : c'est  
„ dans son propre fonds qu'il faut puiser.  
„ L'imagination n'a-t-elle pas des ressour-  
„ ces infinies ? L'esprit ne se suffit-il pas  
„ à lui-même ?

Convenons-en , Messieurs , ces principes séducteurs ne tarderent pas à s'établir parmi nous. Une influence contagieuse les accrédita rapidement. “ A la réserve  
 „ de ce petit (a) nombre de génies du  
 „ premier ordre, favoris du Ciel, de la  
 „ nature & de l'art, toute la jeunesse (b)  
 „ adopta avec avidité un système favora-  
 „ ble à la paresse & à la vanité. Les  
 „ dispositions les plus heureuses devinrent  
 „ inutiles ou dangereuses. On prit le  
 fantôme de l'esprit pour l'esprit même,  
 l'éblouissant pour le beau, l'enflûre pour  
 le grand, le délire de l'imagination pour  
 l'enthousiasme, le clinquant pour l'or le  
 plus pur. Une sèche dialectique usurpa  
 la place de ce bel ordre, qui n'est que  
 l'effusion du génie, & toujours d'autant  
 plus admirable, qu'il est plus insensible.  
 Un stile fardé, précieux, destitué de  
 nombre & d'harmonie, décousu & haché,  
 obtint, enleva tous les suffrages. “ L'E-

(a) *Pauci quos æquus amavit  
 Jupiter, aut ardens exexit ad Æthera virtus.* Virg.

(b) *Ventosa isthac & enôrmis loquacitas animos ju-  
 venum ad magna surgentes, veluti pestilenti quodam  
 sydere afflavit.* Petr. Arb.



„ loquence (c), la Poësie, l'Histoire, tous  
 „ les genres de Littérature furent infectés.  
 On jugea comme l'on écrivoit : il ne fut  
 plus permis d'admirer que les ouvrages  
 marqués au coin du goût dominant,  
 „ jetés tous au même *moule*, si l'on peut  
 „ se servir de cette expression, & man-  
 „ quant tous de ce principe de vie qui  
 „ conserve les productions de l'esprit  
 „ dans la vigueur d'une jeunesse éternelle.

Hâtez-vous de le publier, Messieurs,  
 à l'honneur de notre Nation. Le regne  
 du faux bel esprit n'a pas long-temps  
 subsisté. Le goût & le savoir ont trouvé  
 d'intrépides défenseurs. Vos efforts ont  
 été heureusement secondés. Les yeux se  
 sont ouverts; & l'on rougit enfin de cette  
 préférence hautement accordée aux Zoïle,  
 aux Demetrius de Phalère, aux Senèque  
 & aux Lucain, sur Homère & Demosthène,  
 sur Cicéron, Horace & Virgile.

Souffrez néanmoins que joignant de  
 loin ma voix à la vôtre, j'insiste sur la

(c) *Corrupta Eloquentia regula stetit & obmutuit . . .  
 Ac ne Carmen quidem sani coloris enituit : sed omnia  
 quasi eodem cibo pasta , non potuerunt usque ad senectute  
 tem canescere. Ibid.*

nécessité de lutter sans cesse contre ce qui reste encore de partisans d'un système trop capable de replonger la France dans la barbarie. Aux effets funestes qu'il traîne à sa suite, opposons, Messieurs, pour barrière éternelle, une étude profonde des véritables règles de l'Art, & des excellens modèles de l'antiquité auxquels nous en sommes redevables. Faisons parler en leur faveur l'expérience, plus persuasive que les raisons.

Si la réputation des Auteurs anciens survit à tant de siècles; si ceux d'entre les Modernes, qui les ont reconnus pour leurs maîtres, ceints du même laurier, ont déjà part à leur immortelle renommée, quel est le sort de leurs adversaires, des Héros de la secte opposée? Malgré l'esprit dont ils brilloient, malgré des talens qu'on ne pourroit leur refuser sans injustice, ils ont vû faner sur leurs têtes les fleurs dont une aveugle prévention les avoit couronnés. Tous ont survécu à leur réputation. Cette énorme différence vient uniquement peut-être du choix des moyens. On ne peut trop le répéter; le seul qui mène à une gloire solide,

est l'étude & l'émulation des excellens Ecrivains de l'antiquité.

„ Comme on voit, dit Longin après  
 „ Platon, comme on voit sur le sacré  
 „ trepied la Prêtresse d'Apollon faisie  
 „ d'une sainte fureur à l'approche du  
 „ Dieu qui vient l'inspirer, on remarque  
 „ que l'admiration qu'excitent les subli-  
 „ mes beautés répandues dans les ouvra-  
 „ ges des Anciens, fait passer dans l'ame  
 „ de leurs admirateurs, devenus leurs  
 „ rivaux, cette même fureur sacrée, ce  
 „ même feu divin. Il élève, échauffe,  
 „ enflamme leur génie, le rend fécond,  
 „ & fait éclore des beautés comparables  
 „ à celles qui les ont produites.

C'est aux Compagnies Littéraires, c'est à vous, Messieurs, qu'il appartient de fixer le goût, après l'avoir épuré. La garde de ce dépôt précieux vous est confiée. Transmettez-le d'âge en âge à des successeurs dignes de vous. L'amour de la Patrie ne l'exige pas moins que l'amour des Lettres. Bannissez à jamais ce fard, ces *ambitieux ornemens* (d) qui défigurent notre Langue. Achevez de

(d) *Ambitiosa recidet ornamenta.* Hor.



lui rendre sa clarté, sa (e) *pudeur*, son élégante simplicité, sa noblesse & sa douceur. Ce sont là les parures, les graces qui lui sont naturelles. La Grèce & Rome ont passé, presque sans intervalle, de la décadence à la destruction entière des Lettres. Que la France, plus heureuse, doive à vos soins de conserver à jamais cette supériorité dans les Lettres qu'aucune nation de l'Europe ne pouvoit lui disputer sous le regne de Louis le Grand.

Jusqu'où ne vient pas de m'emporter une ardeur que je n'ai pû retenir! Puisse-t-elle vous convaincre, Messieurs, qu'au moins par mon attachement aux grands principes de l'Art & à vos maximes, je n'étois pas indigne de l'honneur que vous m'avez fait. Je passe au plan & à l'essai d'Histoire que vous daignez placer dans vos fastes, & que vos ordres m'ont arraché.

Un vif desir de gloire m'avoit inspiré le noble dessein d'écrire la vie d'un Prince qui a honoré son siècle, sa nation, &, si l'on ose le dire, le sang même de

(e) *Grandis, & ut ita dicam, pudica oratio, non est maculosa, nec turgida, sed naturali pulchritudine exsurgit.* Petr. Arb.



nos Rois. Le zèle me tint d'abord lieu de génie. Je commençai, à l'aide de quelques mémoires; mais je reconnus bientôt que je m'étois en vain flatté de trouver tous les secours nécessaires dans une si grande entreprise, & sans lesquels on ne pouvoit néanmoins que succomber sous le poids d'un sujet que Plutarque auroit craint de traiter.

Par un malheur étrange la modestie du grand Condé, égale à cette supériorité qui le distingue autant entre les Héros, qu'elle l'élève au dessus des autres hommes, nous a ravi tout ce qui devoit caractériser son Histoire. On n'a nul plan de ses campagnes, rien de ce qu'on peut appeler à cet égard *le cabinet de la guerre*; nul de ces détails domestiques, si propres à le montrer dans sa vie privée & tranquille, où l'on fait qu'il n'étoit pas moins admirable qu'en un jour de bataille & dans le tumulte des armes. Il ne reste pas même de ses lettres, trésors si essentiels à un Ecrivain choisi par les héritiers de son nom & de son courage, ses augustes petits-fils, pour faire connoître à toute l'Europe leur immortel bisaïeul.

Car telles étoient les obligations que m'imposoit ce choix glorieux; obligations plus étendues que celle que contracte avec le Public tout autre Historien contemporain. Et ce n'est pas, Messieurs, en dire encore assez.

On convient qu'il suffit à quiconque écrit la vie des Hommes illustres des siècles reculés, de rassembler avec exactitude les faits principaux dans les Histoires générales & particulières; de recueillir tout ce que la tradition ou d'anciens manuscrits peuvent fournir d'anecdotes intéressantes. Les Savans applaudissent à ces recherches laborieuses & fidèles; les gens du monde s'y instruisent avec plaisir de ce qu'il leur étoit permis d'ignorer, & qu'ils ne pouvoient que difficilement apprendre. Tous dispenseroient ces ouvrages, presque d'une commune voix, de la pureté & de l'élégance de la diction.

Mais, Messieurs, qu'un Auteur chargé de l'Histoire d'un Héros dont les traits sont, pour ainsi dire, présens encore au siècle qui l'a perdu, est jugé bien différemment! Si les sources où il a puisé, sont ouvertes à tous les Lecteurs;

si après avoir rapporté les actions, il n'a que des conjectures à offrir, au lieu des motifs véritables qu'on attend de lui; si son livre n'est qu'un assemblage de faits épars & déjà connus; en un mot, s'il n'a rien de nouveau à présenter, eût-il d'ailleurs atteint la perfection du stile historique, ( eh ! qui peut se flatter de parvenir à la perfection dans ce genre ? ) tout l'éclat du nom qu'on avoit entrepris de célébrer, n'empêchera jamais que l'ouvrage, regardé comme inutile, & l'Historien, confondu dès lors dans la foule des Auteurs médiocres, ne doivent plus espérer de passer à la postérité que sous ce titre humiliant. Quel sort pour un Ecrivain incapable de tout autre intérêt que d'un intérêt de gloire, pénétré de la grandeur de son Héros, & jaloux de partager, en quelque sorte, son immortalité !

Vous me prévenez, Messieurs; je ne pouvois qu'abandonner une entreprise dont le succès devoit être si contraire à mes vûes. L'attente & les jugemens du Public, le soin de ma réputation, la gloire même de Monsieur le Prince,



tout m'a paru exiger que je laissasse à  
 des temps plus éloignés l'honneur de  
 former un Historien digne de lui. Quinte-  
 Curce n'a écrit qu'après plusieurs siècles  
 l'Histoire d'Alexandre. S'il en est ainsi  
 de celle du grand Condé, ce sera un  
 nouveau trait de conformité à ajouter à  
 tant d'autres qui entrent dans le parallèle  
 qu'on a déjà fait plus d'une fois de ce  
 Prince avec le Conquérant de l'Asie :  
 Formés tous deux du plus beau sang de  
 l'univers, nés Généraux l'un & l'autre ;  
 même ardeur d'éterniser leurs noms, avec  
 la même indifférence d'y contribuer en  
 se rendant leurs propres Historiens ;  
 choix des mêmes routes pour s'élever  
 au comble de la gloire, qu'ils envisa-  
 geoient sous tous ses aspects ; goût com-  
 mun pour le savoir : tous deux maîtres  
 dans l'art de la parole, comme dans  
 celui de la guerre ; juges & protecteurs  
 l'un & l'autre des talens, qu'ils ne dé-  
 daignoient pas de cultiver.

Personne n'ignore en effet que le Prince  
 de Condé n'avoit pas l'esprit moins grand  
 que le cœur. Ce regard d'Aigle, qu'il  
 portoit dans le plus fort des combats,



dans le moment le plus décisif des batailles, ne lui servit pas moins à pénétrer les plus secrets mystères des beaux Arts.

Je trouve une espèce de consolation, Messieurs, & crois me dédommager en quelque manière, par le portrait que j'esfaie de vous tracer ici du grand Condé, de tout ce qu'il m'en a coûté pour renoncer à le peindre tout entier, & abandonner son tableau après une légère ébauche.

Daignez me plaindre; & jugez, Messieurs, si les premiers traits que j'avois depuis long-temps crayonnés, peuvent soutenir les regards du Public. Je soumets cette esquisse à votre examen; & je vous l'abandonne. Il a fallu tout le pouvoir que vous avez sur moi, pour m'y déterminer. Jamais je ne pouvois vous donner de plus forte preuve d'une déférence sans réserve, & du respect sans bornes que vous a voué inviolablement,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

L'ABBE' DE MAZIERES DE MONVILLE.

Bordeaux II Mai 1747.

DISCOURS

*DISCOURS <sup>1</sup> PRÉLIMINAIRE*

Pour servir de plan à l'Histoire de  
LOUIS, second du nom, PRINCE DE  
CONDE', premier Prince du Sang.

*Présenté à S. A. S. Monseigneur le Duc  
en 1730.*

Ἡμεῖς μὲν δὴ ὡς ἀξιὸν ὄντα θαυμάζομεν τὸν τὸν  
 ἄνδρα, ἐσκεψάμεθα τίς ποτε ὦν γενεὰν καὶ ποίαν πνὰ  
 φύσιν ἔχων, καὶ ποία πνὶ παιδεία παιδθεὶς,  
 πᾶσιν διήνεγκεν εἰς τὸ ἀρχεῖν ἀνθρώπων. ὅσα  
 οὖν καὶ ἐπιδόμεθα, καὶ ἡδῆσθαι δοκῶμεν ὅτι αὐτῷ,  
 ταῦτα περασόμεθα διηγήσασθαι.

### XENOPHON, Préface de la Cyropédie.

*TOUT dans ce Prince nous a paru digne  
 d'admiration ; la splendeur de son origine ,  
 l'élévation de son génie , l'excellente éduca-  
 tion qu'il avoit reçue , sa supériorité dans le  
 commandement des armées : tout à nos yeux  
 semble devoir l'élever au dessus des autres  
 mortels , & nous engage à publier ce que  
 nous en avons appris , & que nous-mêmes  
 en pensons.*

## DISCOURS PRELIMINAIRE.

**I**L seroit sans doute à désirer qu'un Historien fût en même temps homme d'Etat & homme de Guerre. Sans cela, comment traitera-t-il la politique? Comment décrira-t-il des sièges & des batailles? Si les Histoires que nous ont laissées Thucydide & Polybe, doivent être regardées comme des modèles, ce n'est que parce que l'un & l'autre de ces Historiens réunissoient ce double avantage.

Ces deux qualités sont-elles néanmoins d'une nécessité si absolue, que la probité d'un Ecrivain, son attention à s'instruire des faits, & sa fidélité à les rapporter, ne puissent y suppléer? Et ce que Polybe & Thucydide eux-mêmes ont écrit, ne tire-t-il pas une grande partie de son prix de l'impartialité qui leur est commune?

Lucien, dans son admirable Traité de la manière d'écrire l'Histoire, n'exige de l'Historien qu'une connoissance générale du monde & des affaires, & cette teinture des choses de la guerre qu'on peut acquérir par l'étude, par la réflexion, & par le commerce des gens du métier. La première loi qu'il prescrit, loi suprême, à laquelle toute autre règle est subordonnée, c'est un attachement inviolable à la vérité, seule Divinité de l'Histoire, & à qui elle doit tout sacrifier.

Polybe lui-même paroît tellement convaincu que le premier devoir de l'Historien est d'être fidèle, qu'il ne compte pour rien toutes les



autres qualités sans celle-là. C'est de lui que nous tenons cette comparaison fameuse, *Qu'une Histoire (a) où la vérité n'est pas respectée, ressemble à un animal auquel on auroit arraché les yeux*. Otez la vérité à l'Histoire, vous ne lui laissez rien que d'inutile.

J'oserais joindre une comparaison à celle de ce grand maître. Si l'on retranche de l'Histoire la fidélité qui en doit être inséparable, ce n'est plus cette science noble, la plus utile des connoissances humaines : semblable à l'astrologie judiciaire, c'est un métier frivole & trompeur. Eh ! qu'importe deslors une recherche superflue de dates inutiles & d'événemens incertains ! Ne suffit-il pas de savoir qu'une volonté toute-puissante règle le sort des hommes, & fait la destinée des Empires ?

Graces au choix glorieux qui me fait entreprendre d'écrire l'Histoire du grand Condé, je puis être fidèle & sincère, sans craindre de rien diminuer de son immortelle réputation. Heureux d'être sûr de plaire, par mon attachement à la vérité, aux augustes petits-fils d'un Héros qui leur a transmis avec son sang & son courage, tout l'amour qu'il avoit pour elle.

Mais ai-je pû sans témérité, m'engager dans une carrière qui demanderoit tout ce que la Grèce & Rome ont eu de meilleurs Historiens ?

J'avoue que cette considération m'auroit arrêté pour jamais, si deux motifs tout-puissans sur mon cœur, ne l'avoient emporté ; l'amour

(a) Polybe, *Lib. I. Cap. 2.*

de la Patrie, & le desir de la réputation.

On ne peut nier que le grand Condé n'ait fait la gloire de notre nation. En lui la France a eu son Alexandre & son César. Quel honneur pour un Ecrivain d'être le Quinte-Curce de cet Alexandre, de dédommager, en quelque sorte, la postérité de n'avoir pas les Commentaires du César François !

Mais qu'il me soit permis avant tout de compter sur les secours indispensablement nécessaires pour pouvoir remplir un si vaste projet. Le Public, rebuté depuis long-temps des écrits informes qui avoient jusqu'ici usurpé le nom d'*Histoire du Prince de Condé*, s'attend à la voir écrite sur les mémoires fournis par son auguste famille, & ne sauroit me pardonner qu'à ce prix la hardiesse d'une entreprise dont je sens d'avance tout le poids.

Combien n'est-il pas difficile en effet de saisir ce point délicat que Lucien (b), meilleur juge du stile historique que Quintilien, & que Cicéron même, recommande à l'Historien ; cette justesse qui bannissant, non seulement tout enthousiasme & toute fureur poétique, mais les figures trop hautes & trop recherchées, n'admette rien néanmoins de froid, de languissant & de bas ! Ce n'est qu'aux génies du premier ordre qu'il appartient de passer tout à coup du simple au sublime ; de déplier, si l'on peut parler de la sorte, toutes les voiles de l'Eloquence dans le récit d'une bataille ; de revenir

(b) *Traité de la manière d'écrire l'Histoire.*

sans effort à la gravité du discours politique ; & de reprendre dans la suite de la narration un stile clair, naturel, familier même, mais par tout accompagné de noblesse & de dignité, tel enfin qu'il convient à un homme qui (c) entretient toutes les nations & tous les peuples ; que toute la terre écoute ; qui parle, pour ainsi dire, devant l'assemblée publique du genre humain, où rien ne doit lui échapper qui ne soit mêlé d'un caractère de pudeur, de respect & de bienséance.

Si de la manière de narrer les choses, nous passons aux choses mêmes, la difficulté est plus grande encore. Quel art pour donner aux faits l'ordre & la clarté nécessaires ! Quel examen, quelle sagacité pour discerner dans tant de mémoires contemporains, auxquels on est obligé d'avoir recours, & qui se contredisent si souvent, ce qu'il y a de plus digne d'attention, ce qui peut ôter ou donner du poids au témoignage de leurs Auteurs ! Quelle droiture dans l'esprit & dans le cœur, pour pouvoir (ainsi que (d) le Jupiter d'Homère, qui jette indifféremment les yeux, tantôt sur la ville de Troye, tantôt sur le camp des Grecs) tenir la balance égale entre les différens partis qui divisoient l'Etat pendant la minorité du feu Roi !

L'Histoire du siècle dernier est liée essentiellement à celle du grand Condé. Né si près du Thrône, qu'Henri son père s'en étoit vû pré-

(c) Pellisson, Préface sur les ouvrages de Sarrasin.

(d) Lucien, *ibid.*



somptif héritier, on ne peut écrire sa vie, sans rappeler tout ce qui s'est passé en France sous les deux précédens regnes, & par conséquent sans que ce morceau fasse une partie considérable de l'Histoire générale. Eh ! en est-il d'aussi intéressante pour une nation guerrière, redevable à ce Prince de sa supériorité dans les armes !

En vain le Cardinal de Richelieu eût formé le projet d'abaisser la maison d'Autriche ; l'exécution de ce chef-d'œuvre de la politique exigeoit dans les Généraux des armées Françaises la même supériorité, la même sublimité de génie qui faisoient le caractère du Ministre. La France eût pû susciter à l'Empereur & au Roi d'Espagne de nouveaux ennemis, réveiller les jalousies d'un grand nombre de Puissances d'Allemagne opprimées avec tyrannie, se liguier avec elles, & armer la Suède pour leur défense ; soutenir les légitimes droits de la maison de Bragance sur la couronne du Portugal ; protéger les Catalans révoltés, & soustraire à force de secours les Provinces-unies à la domination Autrichienne. Mais vainement eussions-nous été toujours supérieurs par le cabinet, si le sort des armes ne se fût enfin totalement déclaré en notre faveur. Tous les ressorts de la négociation, secondés par le bras victorieux de Gustave-Adolphe, avoient-ils empêché les progrès rapides des Espagnols jusque dans l'intérieur du royaume ?

Les choses ne demeurèrent pas long-temps à la vérité dans un état si favorable à nos ennemis ; ils furent bien tôt repoussés. La guerre



changea de théâtre. Et lorsque le Duc d'Enguyen porta ses premières armes, la Flandre étoit alternativement témoin de nos succès, & des revers dont ils étoient d'ordinaire suivis.

A ce Prince qu'attendoient de si hautes destinées, à lui seul étoit réservé de changer tout à coup la face des affaires, & de fixer la fortune dans nos camps.

- Nommé Général de l'armée qui doit couvrir  
 1643. la Champagne & la Picardie, il marche aux Espagnols, énorgueillis de la défaite de nos troupes à Honnecour l'année précédente, & comptant pénétrer de nouveau dans nos provinces sans rien trouver qui les arrêtât. Déjà ils avoient assiégé Rocroy, & s'en croyoient les maîtres. Le Duc d'Enguyen jette brusquement du secours dans la place, se montre aux assiégeans surpris, les attaque malgré l'infériorité de ses forces, remporte une victoire complète, & détruit ce corps d'Infanterie Espagnole naturelle, jusqu'alors invincible. Thionville lui est rendu après la résistance la plus opiniâtre. Tout le cours de la Mozelle est soumis. Bien tôt l'Alsace le verra paroître. Bien tôt il cueillera de nouveaux lauriers sur les bords du Rhin. Le fameux Merci sera forcé de lui céder les inexpugnables retran-  
 1644. chemens de Fribourg, & abandonnera dans sa retraite précipitée ses bagages & toute son artillerie. Philisbourg & Mayence subiront le joug du vainqueur. Merci peu de temps après succombera sous les mêmes coups: ce grand Capitaine, unanimement regardé comme le  
 1645. rempart de l'Allemagne, perdra à Nortlingue la

bataille & la vie. Dunkerque, dont la conquête étoit si importante & si difficile, Dunkerque, défendu par les élémens, par un peuple aguerri, par des troupes d'élite, & par un Gouverneur plus redoutable que sa garnison, ne tiendra que treize jours. Sa prise terminera une autre campagne du Duc d'Enguyen, & tant de prodiges de valeur & d'habileté feront l'ouvrage d'un Prince qui aura atteint à peine la vingt-sixième année. 1646.

Tout ce qui a droit de plaire & d'intéresser, tout ce qui attire, soutient & fixe l'attention, s'offrira tour à tour dans cette Histoire. Aux tableaux multipliés de tout ce que la guerre a de plus héroïque, succède le spectacle de tout ce que la politique a de plus profond. Ici, un Ministre Italien, maître dans cet art fatal, son unique ressource dans le royaume qu'il gouverne, & où tout lui est étranger : là, un parti (e) redoutable, déclaré contre le Ministre, & que fait mouvoir à son gré le vaste & inquiet génie (f) qui est l'ame de cette cabale. La France, victorieuse au dehors, se voit déchirée au dedans par la faction, tandis que l'Espagne humiliée porte toutes ses vûes à fomenter nos divisions, sur lesquelles elle fonde ses dernières espérances.

Les malheurs que tant de fermentation & d'animosité dans les esprits, faisoient redouter aux bons citoyens, sembloient n'attendre, pour

(e) La Fronde.

(f) Le Coadjuteur de Paris.

éclore, que la mort de Monsieur le Prince (Henri second du nom) père du Duc d'Enguyen. Il survécut peu à la satisfaction de voir que Dunkerque soumis mettoit le sceau à la prospérité de nos armes, & le comble à la gloire de l'aîné de ses fils. La haute sagesse de ce Prince, le poids qu'il avoit à la Cour, son autorité dans les Conseils & dans le Parlement, avoient jusque-là suspendu les troubles dont l'Etat étoit menacé.

Pouvoit-on se flatter que l'héritier de son rang le seroit de sa prudence & de ses vûes, toutes rapportées à l'intérêt public? La *Fronde* s'insinue auprès du jeune Prince de Condé. Le titre de Chef de parti lui est offert sous les couleurs les plus éblouissantes. *Seul*, lui dit-on, *il peut sauver la France exposée aux plus affreux dangers. Le renvoi d'un Ministre odieux à la nation est un sacrifice qu'elle exige. C'est le vœu commun des peuples opprimés & de toutes les Compagnies.*

Ces propositions séduisantes pouvoient d'autant plus aisément trouver accès dans l'ame de Monsieur le Prince, que le Cardinal Mazarin lui avoit donné de fréquens sujets de mécontentement. Néanmoins, par des sentimens qu'on ne peut assez admirer, & qui sont plus vrais que vrai-semblables, ( j'en atteste un juge (g) non suspect, témoin lui-même de ce qu'il rapporte. ) *tant que les choses paroissent susceptibles de tempérament, Monsieur le Prince ne balance*

(g) M. le Cardinal de Retz , Tom. I. de ses Mémoir.



pas un instant à prendre la résolution qu'il croit la plus utile au bien de l'Etat : il marche, sans hésiter, d'un pas égal entre le Cabinet & le Public, &c. Mais croit-il l'autorité royale en danger, rien n'est capable de le retenir. Il vole où le devoir l'appelle, & consent à élever (h) sur sa propre tête l'étranger qui est en butte à la haine publique, plutôt que de souffrir qu'on porte la moindre atteinte aux droits sacrés de la Couronne. Il tient Paris assiégé, force les *Frondeurs* à demander la paix, & ramène par la main dans la Capitale le Ministre effrayé, que sa présence seule pouvoit rassurer.

En un moment la scène change. Non moins odieux au Cardinal, dont il a été le défenseur, qu'à la *Fronde*, dont il a déconcerté les projets, le Prince est arrêté. Pour y réussir, Mazarin se reconcilie avec la *Fronde*.

Le but de l'Histoire est d'instruire. Quel champ plus vaste d'utiles réflexions ! Le premier Prince du Sang, l'appui de la Monarchie, est prisonnier d'Etat. Voilà le prix des services les plus signalés, de la plus inviolable fidélité... Mais observons sur tout l'impartialité qu'exige l'Histoire. Ne relevons point l'ingratitude du Ministre, sans convenir qu'il y eut de l'imprudence dans la conduite du Prince. Il eut trop peu d'attention à modérer la fougue de son tempérament. Né peu susceptible d'égards, & comptant trop sur ses forces, il méprisa, il brava un ennemi que la politique vouloit qu'il sût ou perdre ou ménager.

(h) *Ibid.*



Cette faute, inexcusable selon les règles de la politique, caractérise le Héros, loin de le déparer. La grande ame du Prince de Condé, donnée à un siècle de guerre, avoit consacré, si l'on peut s'exprimer ainsi, toutes ses fonctions à la science de la guerre. Incapable des replis tortueux du Machiavelisme, il dédaignoit tout ce qui pouvoit avoir l'air de souplesse & de déguisement. On ne cherchera ni à dissimuler ni à justifier les sentimens que montra le Prince de Condé au sortir de sa prison, moins encore les démarches qui en furent la suite. Sur ce point les loix de l'Histoire & le devoir d'un sujet fidèle, imposent les mêmes obligations à l'Historien.

Qui ne plaindroit pas néanmoins ce Héros malheureux, en le condamnant ! Tandis que le Cardinal Mazarin rentre dans le royaume, qu'il n'avoit pas cessé de gouverner, Monsieur le Prince se voit réduit à l'inévitable nécessité de chercher un asyle chez ces mêmes ennemis de l'Etat, dont il avoit été si long-temps le vainqueur & l'effroi.

Mais avec quelle grandeur il soutient au milieu de Bruxelles la prééminence du Sang de France, & force la Cour de Madrid, dont il est le pensionnaire, à prescrire elle-même à l'Archiduc, fils & frère des Rois d'Espagne, de rendre en public à la Maison de Bourbon les honneurs dûs à sa supériorité sur celle d'Autriche ! On l'a vû à la tête de toutes les forces de la monarchie Espagnole, toujours François dans le cœur, en dépit de l'Echarpe

qu'il portoit, hâter par ses vœux les momens où se romproient les engagemens dans lesquels l'excès de son infortune l'avoit précipité. Et après la paix des Pyrenées (paix qu'il ne tint pas à lui d'acheter aux dépens de ses plus chers intérêts), avec quel zèle, avec quelle gloire n'a-t-il pas réparé ses fautes passées ! par tout alors également admirable, soit que l'on ne le regarde que comme simple spectateur de nos conquêtes, soit que nos armées remportent encore des victoires sous ses ordres, soit que retiré à Chantilly il y donne à la postérité l'exemple d'un héroïsme paisible, dont on trouve si peu de modèles dans les siècles passés.

La vie des grands hommes doit en être le portrait fidèle. Je rechercherai avec un soin extrême jusqu'aux moindres circonstances de celle du grand Condé, dans les sources que daigne m'ouvrir l'auguste postérité de ce Prince. Puissé-je y recueillir de quoi pouvoir, à l'exemple de Plutarque, enrichir mon ouvrage de ces traits, de ces apophtegmes précieux, qui peignent si bien l'ame, le cœur, l'esprit & le caractère des Héros !

Si le zèle dont je me sens animé, ne m'abuse pas, c'est ainsi que je puis espérer, avec une sorte de confiance, de remplir le grand dessein que l'amour de la patrie & le désir de la gloire m'ont inspiré.

D'ailleurs, toujours en garde contre un sentiment intérieur qui me porte à croire que malgré les défauts dont le Prince de Condé ne fut pas exempt, malgré tout ce qu'il a fait

de fautes , on est d'autant plus disposé à l'admirer , qu'on a plus appris à le connoître , j'observerai les loix de la plus exacte équité à l'égard de ses ennemis. Et comme je ne chercherai jamais à justifier ce qu'il y aura en lui de répréhensible , jamais je ne refuserai d'éloges à ce qu'ils auront fait voir de conduite & d'habileté. C'est sur les actions , non sur les personnes , que j'essayerai de porter mon jugement,

## HISTOIRE

DE

LOUIS II PRINCE DE CONDÉ,

**A**NTOINE de Bourbon, Roi de Navarre du chef de Jeanne d'Albret sa Femme, & Louis I Prince de Condé, étoient frères. De cinq enfans mâles qu'eut Charles de Bourbon leur père, Duc de Vendôme, septième petit-fils de Saint Louis, le Roi de Navarre & le Prince de Condé sont les seuls qui ayent eu postérité. Antoine est la tige de la branche de Condé. Celui-ci fut l'un des plus grands hommes de son siècle. Il guida le Roi Henri IV son neveu dans le chemin de la gloire, & fut père de Henri I Prince de Condé, digne héritier du Héros auquel il devoit la naissance.

Henri mourut le 5 mars 1588. Le 1 septembre suivant, Madame la Princesse (a) accoucha de Henri, second du nom, Prince de Condé, premier Prince

(a) Charlotte de la Tremouille, veuve de Henri I.

*Il faut corriger.*  
 + Antoine est la tige de la maison de France. Louis est la tige de la maison de Condé. / voy. le Journal des sçavans du mois de may -  
 1751 p. 983.



du Sang, & présomptif héritier de la Couronne pendant près de quatorze ans. C'est de lui, & de Charlotte-Marguerite de Montmorency, que nâquit à Paris le 8 septembre 1621 Louis II, dont j'entreprends d'écrire l'Histoire. Ce Prince reçût en naissant, & porta jusqu'à la mort de Henri son père, le nom d'Enguyen; nom fameux, pour avoir été celui du vainqueur (b) de Cerizolles.

1621,  
& années  
suivantes.

Trois fils que Monsieur le Prince avoit déjà eus, étoient morts dans leur enfance. La crainte de perdre encore celui qui venoit de naître, modéroit d'autant plus la joie que causoit sa naissance, qu'il parut d'abord d'une foiblesse extrême. On le conduisit à Montrond aussi-tôt qu'il fut en état d'être transporté. L'air de ce lieu est excellent. D'ailleurs la place, l'une des plus fortes du Royaume en ce temps-là, appartenoit en propriété au Prince de Condé. Elle est située dans le Berry, dont il étoit Gouverneur. Et peut-être ces raisons, jointes

(b) François de Bourbon Comte d'Enguien, frère de Louis I.

jointes au souvenir récent de la prison que Marie de Médicis lui avoit fait es-  
 fuyer, ne contribuerent-elles pas moins  
 que la bonté de l'air, à la résolution  
 qui fut prise de mener le Duc d'En-  
 guyen au Château de Montrond.

1621,  
 & années  
 suivantes.

Ce fut là qu'il passa ses premières années. Les soins infinis qu'on prit pour le conserver, ayant heureusement réussi, à peine fut-il entré dans sa septième année, qu'on le fit venir à Bourges, où Monsieur le Prince, qui y faisoit sa résidence la plus ordinaire, voulut qu'il fût élevé sous ses yeux.

Déterminé à servir en quelque sorte de Gouverneur à son fils, le Prince de Condé se contenta de placer la Bousfiere, gentilhomme sage & vertueux, auprès du Duc d'Enguyen, en qualité de Sous-Gouverneur, & choisit les Pères Pelletier & le Maître-Gontier Jésuites, pour le diriger dans ses études. Le jeune Prince en parcourut la carrière ordinaire, & on ne le dispensa pas même de l'assiduité dans les classes. Il fut logé à cet effet dans la belle maison du célèbre Jacques Cœur, près de

1621, & années suivantes. laquelle est le collège que les Jesuites ont à Bourges. Henri ne négligea quoi que ce soit de tout ce qu'il crût pouvoir contribuer à former le cœur & l'esprit d'un fils si cher. Lui-même régla l'usage que le Duc d'Enguyen devoit faire de chaque instant; & il entroit avec une attention scrupuleuse dans les moindres détails de son éducation. Rien ne paroissoit petit ni indifférent aux yeux d'un Prince qui beaucoup plus instruit que ne le sont d'ordinaire les personnes de son rang, connoissoit tout le prix & des mœurs & du savoir.

Monsieur le Prince eut bien tôt la satisfaction de voir qu'un succès heureux répondoit à ses soins. Le génie supérieur que le Duc d'Enguyen avoit reçu de la nature, se développa; le feu de son imagination, & la vivacité qui le portoit à l'étude, lui rendirent tout facile.

1627, & Nous avons entre les mains un Traité de Rhétorique qu'il fit à douze ans, & qu'il adressa au Prince de Conty son frère. Il ne fit pas de moindres progrès dans la

1635, & Philosophie, sur laquelle peu après il répondit publiquement & avec éclat.



Au sortir du collège, le Prince de Condé ne trouvant point son fils assez robuste pour lui faire commencer ses exercices, l'envoya une seconde fois à Montrond avec Mérille Docteur en Droit de la Faculté de Bourges, homme d'une grande érudition, sous lequel le Duc d'Enguyen s'appliqua à la connoissance du Droit, tant public que particulier, à l'étude de l'Histoire, & aux différentes parties des Mathématiques. Les succès du jeune Prince furent prodigieux. Il ne réussit pas moins à tous ses exercices lorsqu'il lui fut permis de les faire. Et amené enfin à la Cour, dans le temps de la naissance (a) du Dauphin, il fit le plus grand ornement des fêtes auxquelles ce grand événement donna occasion.

Les exercices du corps ne firent rien perdre au Duc d'Enguyen du goût qu'il avoit pris pour tout ce qui nourrit & orne l'esprit. Il ne passoit aucun jour sans donner plusieurs heures à la lecture. Nulle matière ne lui étoit étrangère; Religion, Politique, Philosophie, Chro-

(a) Louis XIV, né le 6 septembre 1638.



1635,  
& années  
suivantes.

nologie, il vouloit tout savoir, tout approfondir. L'Histoire le charmoit. Il ne pouvoit sur tout se lasser de lire les vies des grands hommes, entr'autres celle d'Alexandre, pour lequel il avoit une admiration sans bornes. Les bons Poètes de tous les siècles lui devinrent familiers en peu de temps. On prétend même que dans des momens de saillie il a fait quelquefois des vers que les plus beaux Esprits de son temps n'auroient pas désavoués.

Tant de rares qualités n'étoient point sans le mélange de quelques défauts. Ce Prince étoit né peu capable d'égards, violent, opiniâtre; défauts d'autant plus grands en lui, que son rang étoit plus élevé. En un mot, on peut dire qu'avec les inclinations & les vertus d'Alexandre, dont il avoit fait son Héros, il avoit aussi alors quelques-uns de ses vices.

Voilà quel étoit le Duc d'Enguyen quand il parut dans sa dix-neuvième année au camp devant Arras, dont les Maréchaux de Chaulnes, de Châtillon & de la Meilleraye avoient formé le siège.

Avant que d'aller plus avant, il est à propos de placer ici un récit abrégé des principaux événemens du regne de Louis XIII jusqu'au temps où le Prince dont on va lire l'Histoire, porta ses premières armes.

1640,  
& années  
précédentes.

La France, que Henri IV avoit laissée (*d*) tranquille au dedans, formidable au dehors, n'avoit pas été la même quelques années après. Le changement, presque total, des principes qu'avoit suivi le feu Roi dans le gouvernement, & la dissipation des trésors que l'heureuse économie d'un Ministre (*e*) aussi éclairé que fidèle, l'avoit mis en état d'avoir en réserve; le crédit excessif de la Maréchale d'Ancre & de son mari sur l'esprit de la Reine Marie de Médicis; les divisions fréquentes entre la Régente & les Grands du Royaume; la prison du premier Prince (*f*) du Sang; l'administration d'un Favori (*g*) trop peu expérimenté pour rétablir les affaires; enfin la révolte

(*d*) Il mourut le 14 mai 1610.

(*e*) Maximilien de Bethune Duc de Sulli, Sur-Intendant des Finances, &c.

(*f*) Le Prince de Condé père du Duc d'Enguyen.

(*g*) Le Connétable de Luines.

1640 , & années  
précédentes déclarée du parti Huguenot , parti qu'on  
ne savoit ni satisfaire ni soumettre ;  
toutes ces choses avoient fait reprendre  
en peu de temps à la Maison d'Autriche  
les espérances ambitieuses dont Henri le  
Grand avoit commencé de la désabuser ;  
& la Monarchie Françoisse perdoit insen-  
siblement ce qui lui restoit de réputation,  
lorsque le Cardinal de Richelieu entra  
pour la seconde (b) fois dans le Conseil.

Ce puissant génie conçût d'abord le  
dessein d'abattre les Huguenots , d'hum-  
ilier les Grands , & d'attaquer de tous  
côtés la Maison d'Autriche. La prise de  
la Rochelle consumma le premier de ses  
projets , & avança considérablement les  
deux autres. En portant le coup mortel  
à la Religion P. R. il ôta également aux  
Seigneurs des deux Religions la princi-  
pale ressource qu'ils eussent pour se faire  
craindre , & se vit en état de porter  
toutes ses vûes & toutes les forces du  
Royaume contre une Maison qui en avoit  
été toujours la plus redoutable ennemie.

Quoique déterminé à la guerre , Ri-  
chelieu affecta pendant plusieurs années

(b) Ce fut le 24 avril 1624.



de vouloir entretenir la paix ; & ses <sup>1640 ;</sup> négociations , plus fatales que la guerre <sup>& années</sup> même à l'Empereur & au Roi d'Espagne, <sup>précédentes.</sup> armerent contre eux tous les Souverains dont les intérêts étoient opposés à leurs vastes prétentions. Par les secours considérables que le Cardinal fournissoit aux Suédois , aux Provinces-unies , & aux Princes confédérés de la ligue Protestante , il portoit des coups certains à l'Empire & à l'Espagne ; & sans rompre ouvertement avec Ferdinand & Philippe (i) , il vengeoit la Maison de Bourbon des outrages qu'elle avoit reçûs de celle d'Autriche durant le cours de la ligue. La France , supérieure par le Cabinet , devenoit à son tour l'arbitre de l'Europe.

Le Comte-Duc d'Olivarès , premier Ministre d'Espagne , ne négligeoit rien de son côté pour empêcher la France , en s'efforçant de l'armer contre elle-même , de faire des entreprises au dehors. Jaloux de soutenir la grandeur ébranlée de la Monarchie Espagnole , si puissante sous ses derniers maîtres , Olivarès feignoit , aussi-bien que Richelieu , de vou-

(i) L'Empereur Ferdinand & Philippe IV Roi d'Espag.



1640,  
 67 années  
 précédentes.

loir maintenir la paix, & fomentoit en même temps les divisions excitées dans la Famille Royale. Il animoit les Réformés à relever les fortifications de leurs places de sûreté, & offroit les armes & les trésors de Philippe à tous les François mécontents.

Tant d'animosité secrete & d'infractious reciproques des traités subsistans, produisirent enfin une rupture ouverte entre les Maisons de France & d'Autriche. L'Electeur de Treves ayant reçu garnison Françoise dans sa Capitale, le Comte d'Embsen Gouverneur de Luxembourg pour les Espagnols, se rendit maître de Treves, & emmena l'Electeur prisonnier. Ce fut là le motif, ou pour mieux dire, le prétexte de la déclaration d'une guerre qu'allumerent dans l'Europe, moins peut-être les véritables intérêts de deux Puissances ennemies, que la jalousie de deux Ministres absolus & rivaux; guerre qui fut longue, sanglante, féconde en vicissitudes, & qui donna lieu au Duc d'Enguyen de s'immortaliser par ses exploits.

Les espérances les mieux fondées n'ont pas toujours leur effet, Louis & Richelieu

furent trompés dans celles qu'ils avoient d'abord conçûes. Malgré la bataille d'Arvein, que les Maréchaux de Châtillon & de Brezé gagnèrent le 20 mai 1635 au moment même que la guerre venoit d'être déclarée (k), leurs troupes victorieuses, quoique jointes encore à celles des Provinces-unies, ne firent rien de considérable. Trois autres armées que le Cardinal mit sur pied en même temps en Allemagne, dans le Milanois & dans la Valteline, ne servirent presque qu'à faire voir les ressources du royaume qu'il gouvernoit. L'Empereur & le Roi d'Espagne, moins heureux en Ministres que le Roi de France, avoient d'habiles Généraux, des troupes aguerries. L'année suivante vit les Imperiaux rentrer dans le Palatinat, les Espagnols dans le cœur de la Picardie, & presque aux portes de Paris. Dans la suite de cette campagne, & dans celles de 1637, 1638 & 1639, les François repoussèrent l'ennemi & reprirent les places enlevées. Mais s'ils eurent quelques succès, ce ne fut pas sans une alternative de revers, qui ne

1640,  
& années  
précédentes.

(k) Elle le fut le 19 mai 1635.

1640, leur permit jamais de se regarder comme  
*6 années* supérieurs.  
*précédentes.*

Telle étoit la situation où se trouvoit la France par rapport à la guerre qu'elle avoit déclarée cinq ans auparavant à l'Espagne, quand le Duc d'Enguyen commença de servir au siège d'Arras en qualité de Volontaire.

1640, Cette ville, capitale de l'Artois, gran-  
*Siège* de, fort peuplée, & très-bien fortifiée,  
*d'Arras.* fut investie le 13 juin, d'un côté par l'armée que commandoient les Maréchaux de Chaulnes & de Châtillon, de l'autre par celle du Maréchal de la Meilleraye. Les travaux des lignes n'étoient pas encore finis lorsque le Baron de Lamboy, l'un des Généraux des troupes Imperiales, vint se poster à Sailly, à trois lieues d'Arras, pout essayer d'y jeter du secours. La Meilleraye marcha à lui aussi-tôt avec un corps de Cavalerie. Le Duc d'Enguyen le suivit, à la tête d'un gros de Volontaires, & l'avantage demeura aux François, qui après une action fort chaude, poussèrent Lamboy jusque dans ses retranchemens, enleverent cinq enseignes, & firent un grand nombre de



prisonniers. L'importance de la place <sup>1640.</sup> attaquée avoit fait venir la Cour de France à Amiens pour être plus à portée de donner les ordres nécessaires. Il falloit pourvoir de vivres le camp des Assiégés, & ce n'étoit pas une petite entreprise. Les troupes Espagnoles inondoient le pays. On ne laissa pas néanmoins de faire passer les convois dans le camp des François, & la tranchée ayant été ouverte en deux endroits, ils presserent la ville si vivement, qu'ils s'en rendirent maîtres en moins de deux mois, nonobstant la vigoureuse défense des assiégés, & tous les efforts que fit pour les secourir le Cardinal Infant Gouverneur des Pays-bas, & Généralissime des forces du Roi d'Espagne son frère.

Cette conquête, infiniment glorieuse à la France, le fut beaucoup en particulier au Duc d'Enguyen. Il se trouva par tout, & par tout il donna des preuves de la plus haute valeur.

Après la prise d'Arras, on se contenta de part & d'autre de s'observer, & on ne fit plus rien de remarquable en Flandre pendant le reste de la campagne.



1640. Le Roi revint à Paris. La naissance du Duc d'Anjou (l) comblant ce Monarque de satisfaction, ce ne furent pendant long-temps que ballets & que fêtes, où le Duc d'Enguyen ne se distingua pas moins qu'il avoit fait dans la tranchée d'Arras.

Les événemens heureux sembloient comme enchaînés l'un à l'autre. Les armes de la France & celles des Alliés de cette Couronne prospérèrent bien tôt de toutes parts. La révolution de Portugal, qu'on apprit en ce même temps (m), & bien tôt après la révolte des Catalans, en ôtant des sujets à l'Espagne, lui faisoient de nouveaux ennemis & augmentoient le nombre des alliés ou des sujets de la France. L'ascendant de Richelieu sur Olivarès ne pouvoit plus se contester. Le génie du Comte-Duc, ce génie qu'on n'a pas jugé moins vaste que la Monar-

(l) Philippe de France, frère unique du feu Roi Louis XIV, né le 21 septembre 1640. Il quitta le nom d'Anjou & prit celui d'Orléans après la mort de Gaston son oncle.

(m) Elle arriva le premier décembre de cette année. Le 21 février de la suivante, la Catalogne se donna à la France.

chie qu'il gouvernoit, cédoit à celui du <sup>1640.</sup> Cardinal, qui faisoit mouvoir en quelque forte toute l'Europe à son gré. Ce fut alors qu'après une conversation de plusieurs heures avec le Duc d'Enguyen, ce Ministre surpris, &, si on peut le dire, effrayé de trouver tant de capacité & de talens dans un âge si peu avancé, témoigna desirer plus que jamais la conclusion du mariage projeté de sa nièce, Claire - Clemence de Maillé, fille du Maréchal de Brezé, avec le Prince.

Il fallut s'y résoudre; mais ce ne fut pas sans une extrême difficulté. Monsieur le Prince, qui les années précédentes avoit paru desirer l'alliance du Cardinal, avoit depuis quelque temps des vûes différentes. Quoique les Princes de la Maison de France n'eussent pas dédaigné jusqu'alors de s'allier dans la haute noblesse du Royaume, & que Mademoiselle de Brezé eût autant de naissance que de fortune & de jeunesse, le Prince de Condé témoigna en ce moment presque autant de répugnance à cette affaire que le Duc d'Enguyen même, qu'une passion violente pour Mademoiselle du V... en éloignoit

1640. absolument. Et il est certain que l'accomplissement de ce mariage peut être regardé comme la plus forte preuve de la toute-puissance du Cardinal de Richelieu.

Les fiançailles furent célébrées dans la chambre du Roi le 7 février, & le 12 l'Archevêque de Paris fit la cérémonie du mariage dans la Chapelle du Palais-Cardinal.

Le Ministre donna à cette occasion une fête superbe. L'on y exécuta un ballet dont le sujet fut la prospérité des armes de France. Les machines, qu'on avoit fait venir exprès d'Italie, coûtèrent seules cent mille écus. Cette journée, dont la dépense monta à plus d'un million, finit par un grand bal, pendant lequel on fit des présens magnifiques à la Reine, aux Princesses & à toutes les Dames.

1640. Le Duc d'Enguyen tomba dangereusement malade peu de jours après son mariage, ce qu'on attribua à la douleur qu'il en avoit eue. La violence du mal fit craindre long-temps pour sa vie: mais la jeunesse & les remèdes agirent enfin; & son tempérament, jusqu'alors assez délicat, se fortifia tout à coup.



A peine étoit-il guéri, qu'il alla join-  
 dre en Flandre le Maréchal de la Meil-  
 leraye qui venoit de former le siège  
 d'Aire. Cette place est située sur la Lys,  
 & presque toute environnée de marais.  
 Ses ouvrages quoique irréguliers, la ren-  
 doient très-forte du côté par lequel seul  
 elle pouvoit être attaquée. Elle étoit  
 défendue par une garnison nombreuse.  
 Bernoviti, Officier valeureux, en étoit  
 Gouverneur; & le Colonel Delliponti,  
 Italien fameux pour la défense des pla-  
 ces, avoit fait entrer du secours dans  
 Aire, & s'y étoit enfermé avant que les  
 lignes des assiégeans fussent achevées.  
 La garnison disputa le terrain pied à  
 pied. L'artillerie de la ville ne cessa  
 jour & nuit de faire un feu terrible.  
 Mais tout cela ne servit qu'à rendre le  
 siège long & meurtrier; & la place fut  
 enfin forcée de se rendre le 26 juillet;  
 après quarante-huit jours de tranchée  
 ouverte. La vigueur avec laquelle on  
 défendit cette ville, cherement achetée,  
 & que la France ne garda pas long-  
 temps, avoit donné lieu au Duc d'En-  
 guyen de faire paroître l'intrépidité qu'il

1641

Siège  
d'Aire.



lui étoit naturelle.

1641. A la fin de l'année , les Ambassadeurs de l'Empereur, des Rois de France , d'Espagne & de Suède , signerent à Hambourg les préliminaires pour la paix générale. L'on convint que les Plénipotentiaires s'assembleroient à Munster & à Osnabruk , & qu'ils commenceroient les conférences le 25 mars suivant. Mais les espérances que cette démarche paroïssoit donner d'une paix prochaine , s'évanouirent en un instant. L'ouverture du congrès fut différée jusqu'au 18 juillet 1643, & la guerre s'alluma dans toute l'Europe avec plus de violence que jamais. L'hiver même n'en pût suspendre la fureur.

1642. L'Armée de Roussillon, où le Duc d'Enguyen servit pendant la campagne de 1642, le vit s'exposer comme le moindre Soldat devant Colliouvre, dont le Maréchal de la Meilleraye se rendit maître le 10 avril, après avoir pressé cette place pendant vingt-six jours à la tête de l'élite des troupes Françoises.

Soit que le Cardinal de Richelieu , persuadé que le Roussillon mettroit la  
France

France plus à portée de conserver la Catalogne, voulût par là s'assurer la possession d'une province qui lui ouvroit l'entrée de l'Arragon & du royaume de Valence, & lui donnoit les moyens de faire trembler le Roi d'Espagne jusque dans la Castille; soit que ce Ministre crût qu'on ne pouvoit garder long-temps la Catalogne, & voulût seulement profiter des conjonctures pour faire rentrer son maître dans une province qui étoit originairement du domaine de la Monarchie Françoisë, la conquête du Roussillon paroïssoit alors être devenue l'objet principal des soins de Richelieu. Il avoit déterminé le Roi à quitter Paris au milieu de l'hiver, & à se rendre en Provence. Lui-même, malgré les douleurs du corps qui l'accabloient, & les peines d'esprit dont il étoit dévoré, avoit suivi la Cour dans ce voyage.

Le Duc d'Enguyen trouva moins d'occasions de se distinguer au siège de Perpignan qu'à celui de Collioure. Ce n'est pas que Perpignan ne fût une des fortes places de l'Europe, & que le Marquis de Florès d'Avila, qui en étoit

1642. Gouverneur, eût moins de bravoure que le Marquis de Mortare qui avoit défendu Collioure, mais Florès manquoit de vivres. Le Roi de France ne l'ignoroit pas; il étoit en personne au siège, & voulut qu'on fît les lignes à une distance fort éloignée de la ville, sûr que pour en rendre la prise inévitable, il suffisoit de l'enfermer de manière que rien n'y pût entrer.

Pendant qu'on pouffoit foiblement les attaques, pour n'exposer pas le Soldat sans nécessité, & que Louis, malgré la goutte dont il étoit attaqué, partageoit avec ses troupes toutes les incommodités du siège, le Roi d'Espagne, accompagné d'Olivarès, s'avançoit à pas lents vers Sarragosse, & tenoit conseil chaque jour sur les moyens de secourir Perpignan. L'on ordonna des levées extraordinaires d'hommes dans toute l'Espagne; & la France prit aussi des mesures pour fortifier l'armée qui étoit devant la place. La noblesse du Languedoc eut ordre de se rendre au camp. Le Duc d'Enguyen, qui en eut le commandement, se vit à la tête de quinze cens gentilshommes,



ceux du Comtat d'Avignon ayant marché <sup>1642.</sup> d'eux-mêmes & brigué l'honneur de servir sous lui. Le Prince en revenant de voir le Cardinal de Richelieu malade à Tarascon, amena au camp une partie de cette noblesse, qui l'étoit venue joindre à Narbonne.

Ces soins eurent leur effet. Malgré les efforts du Comte-Duc & le voyage de son maître, le siège de Perpignan continua sans aucun obstacle. Les Maréchaux de Schomberg & de la Meilleraye commandoient conjointement pendant l'absence du Roi, qu'une maladie dangereuse avoit obligé de se faire porter à Narbonne. Ils laissoient sans impatience consommer le peu de vivres qui restoient dans la place; & les assiégés, après avoir lutté long-temps contre ce que la famine a de plus cruel, capitulerent à des conditions honorables, & remirent la place aux François, qui en prirent possession le 9 septembre.

L'on ne peut se dispenser de faire ici quelque mention des grands événemens dont le siège de Perpignan a été regardé comme l'époque. Peu de temps avant



42. que Louis se fût mis en marche pour cette conquête, Henri d'Effiat Marquis de Cinq-Mars, Grand Ecuyer de France, pour lequel ce Monarque avoit autant d'inclination qu'il en avoit peu pour le Cardinal, parût devenir le maître du cabinet. Mais bien tôt la défaite du Maréchal de Guiche à Honnecour, & plus encore la découverte du traité de Madrid, où Cinq-Mars avoit engagé Gaston frère du Roi & le Duc de Bouillon, causèrent la chute du Favori, & firent triompher le Ministre. Le Roi en quittant Narbonne pour retourner à Paris après sa guérison, laissa Richelieu dépositaire de toute son autorité dans les provinces méridionales de la France; & le Cardinal, sentit aussi-tôt ses forces abattues revenir avec le pouvoir de punir les auteurs d'un traité fait uniquement pour le perdre. Gaston, après des aveus flétrissans, tint à grace qu'on lui permit de sortir du Royaume. Le jeune & imprudent Favori périt sur un échaffaut, & y entraîna avec lui le vertueux de Thou. Bouillon sauva sa tête aux dépens de sa souveraineté. Et par un ascendant aussi fatal aux

ennemis de l'Etat qu'aux ennemis personnels de Richelieu, le Prince de Condé, que le Roi en partant pour la Provence avoit laissé à Paris avec l'autorité de Régent, pourvût du côté de la Flandre à la sûreté de la frontière, & empêcha que les Espagnols tirassent d'autres fruits de la victoire qu'ils avoient gagnée dans les Pays-bas, que l'honneur de l'avoir remportée. La reddition de Salses, remis aux Généraux François le 29 septembre, dix-sept jours après leur entrée dans Perpignan, acheva de mettre Louis en possession du Comté de Roussillon. La bataille que le Maréchal de la Mothe-Houdancour gagna sur le Marquis de Leganès près de Lerida, les succès qu'eurent en Allemagne les François & leurs Alliés, enfin les avantages remportés en Italie, mirent le sceau aux prospérités du Royaume, & le comble à la réputation du Cardinal de Richelieu.

Le Duc d'Enguyen après avoir montré devant Salses sa valeur ordinaire, étoit revenu à la Cour, & l'avoit trouvée dans le plus grand deuil pour la Reine Marie de Médicis, morte à Cologne

1642. le mois de juillet précédent.

Armand-Jean du Pleffis, Cardinal de Richelieu, qui le premier a porté en France le titre de premier Ministre, survécut peu à celle à qui il devoit son élévation : il mourût le 4 décembre, occupé jusqu'au trépas des soins du gouvernement. L'on peut dire que s'il ne fit pas pendant son ministère le bonheur de la nation, il éleva la Monarchie au plus haut degré de puissance où elle eût été depuis Charlemagne. Ce grand homme eut la satisfaction de voir ses derniers soupirs recueillis par un Prince à qui il avoit toujours été aussi importun que nécessaire. Le Monarque souscrivit aveuglément aux dernières volontés de son Ministre, ainsi qu'à des decrets qui devoient régler le destin du Royaume, que Richelieu laissoit comme un héritage au Cardinal Mazarin.

Rien en effet ne parût d'abord changé dans le gouvernement. Les deux confidens les plus intimes du Cardinal, Chavigni & des Noyers Secrétaires d'Etat, l'un pour la guerre, l'autre pour les affaires étrangères, partagerent seuls la confiance du Roi avec Mazarin, qui fut



mis à la tête du Conseil.

1642.

Le desir de rendre la maison de Condé favorable à son ministère, fut cause qu'au commencement de l'année suivante le Cardinal Mazarin proposa le Duc d'Enguyen au Roi pour commander en Flandre. L'âge & le caractère vif & ardent de ce Prince sembloient devoir l'exclurre du commandement en chef des armées. D'ailleurs on ne lui avoit connu jusque-là que de la valeur. Pouvoit-on espérer qu'à vingt & un an il sauroit unir au courage impétueux du Volontaire, la capacité, la prudence, le coup d'œil du Général? Malgré ces raisons, qu'autorisoient encore les circonstances où l'on étoit alors, Louis nomma à l'ouverture de la campagne le <sup>1643.</sup> Duc d'Enguyen Général de son armée; & François de l'Hôpital du Hallier, fait Maréchal de France en ce même temps, fut choisi pour commander sous lui.

L'estime où étoit Dom Francisco de Mélos à Madrid & dans toute l'Europe, fit que la chute du Comte-Duc d'Olivarès, qui avoit été disgracié au commencement du mois de février, ne changea rien au choix que ce Ministre avoit fait de lui



1643. pour Gouverneur (n) & Généralissime des forces d'Espagne dans les Pays-bas. Mélos avoit avec les intérêts de sa nation, sa propre réputation à soutenir, & n'espéroit pas moins que de se rendre maître dans le cours de cette campagne d'une partie de la France.

La situation où se trouvoit le Royaume sembloit en effet promettre à ce Général l'effet de ses vastes espérances. Louis, à l'extrémité, laissoit sa Cour remplie de factions & d'intrigues. L'intérêt général cédant à celui des particuliers, les Grands, les Ministres, tous jusqu'aux moindres Courtisans, ne s'occupoient plus qu'à trouver leur avantage dans la révolution qui alloit arriver dans le gouvernement.

C'est dans ces circonstances que Dom Francisco de Mélos ayant assemblé toutes ses troupes près de Douay, à la fin d'avril, marcha vers Landrecy avec un grand équipage d'artillerie. Le Duc d'Enguyen, qui s'étoit déjà transporté à Amiens, où étoit le rendez-vous de

(n) Dom Francisco de Mélos avoit succédé au Cardinal Infant, mort à Bruxelles à la fin de l'année 1641.

son armée, faisoit pendant ce temps-<sup>1643</sup>là observer de près la contenance des ennemis par Gassion Mestre de Camp général de la Cavalerie, l'un de ses Maréchaux de Camp, qu'il avoit envoyé à Dourlens pour cet effet.

Dès que le Prince eut eu avis de la marche de Mélos, il partit d'Amiens, & s'avança du côté que l'ennemi sembloit plus particulièrement menacer, donnant ordre à Espéran premier Maréchal de Camp de son armée, & au Marquis de la Ferté-Senneterre, qui servoit auprès de lui en la même qualité, de lui amener au plutôt les troupes qu'il rassembloit dans la Picardie. Mais ayant appris à Fonsomme, par le retour de Gassion, que les Espagnols sans s'arrêter à Landrecy, à la Capelle, ni aux villes voisines, marchaient à grandes journées du côté de la Meuse, il jugea que leur dessein étoit de se jeter sur la Champagne, dont les places n'étoient pas en état de défense; & craignit qu'il n'eussent enlevé celle devant laquelle ils se présenteroient, avant qu'il lui eût été possible de les joindre. C'étoit en effet

1643. le projet des ennemis, & il eût été pleinement exécuté, si le Prince n'eût dans l'instant même fait partir Gassion avec deux mille chevaux pour couvrir le pays & jeter du secours où il en seroit besoin. Rocroy, que le Comte d'Isenbourg, détaché par Mélos, investit le 13, eût été infalliblement rendu avant l'arrivée de l'armée Françoisé.

Gassion exécuta les ordres qu'il avoit reçûs, avec cette valeur brusque qui ne connoissoit rien d'impossible. Il donne l'alarme au camp des assiégeans, pousse leur grand-garde, & fait entrer cent cinquante hommes dans la place. Ce secours, quoique foible, sauva Rocroy. Jeoffreville, qui en étoit Gouverneur, reprit aussi-tôt ses dehors, que l'ennemi avoit déjà emportés.

Cependant le Duc d'Enguyen, après avoir grossi son armée, tant des troupes que ses Officiers généraux lui amenoient successivement, que d'un corps d'Infanterie qui avoit hiverné dans Arras sous les ordres du Maréchal de Guiche, marchot avec un extrême diligence au secours de la place assiégée. La mort du



Roi (o), qu'il apprit en chemin, ne fit <sup>1643</sup> que le confirmer dans la résolution qu'il avoit formée, & qu'il n'avoit confiée qu'au seul Gassion, de hasarder plutôt une bataille générale, que de souffrir qu'à ses yeux même, & dans les premiers jours de son commandement, les Espagnols prissent aucune ville du Royaume. On voulut inutilement lui inspirer des vûes moins généreuses. Ce fut en vain qu'on lui représenta qu'il étoit à portée de faire usage d'une armée entièrement à sa dévotion, pour se rendre l'arbitre de la Régence, & pour augmenter le pouvoir de sa maison & le sien propre. Rien ne le tenta que la gloire de sauver la France. Il alla sans balancer où l'intérêt public le guidoit; & par un effet de cette espèce d'instinct que la nature n'accorde qu'aux âmes extraordinaires, après avoir conçu que ce n'étoit pas assez dans les circonstances présentes de se tenir sur la défensive, il sentit qu'il est quelquefois de la sagesse de ne pas suivre les conseils qui paroissent les plus prudents.

(o) Elle arriva le 14 mai.



1643. Aussi, quoique le Maréchal de l'Hôpital parût n'être pas d'avis d'attaquer les ennemis, & que son courage & son expérience donnassent du poids à ses sentimens, le Prince ne changea point de résolution; mais il crût qu'il devoit attendre du temps & des occasions, ce que sa grande jeunesse sembloit ne lui permettre pas de vouloir emporter d'autorité. En continuant de marcher vers Rocroy, il fit entendre au Maréchal que son dessein n'étoit que d'y jeter du secours. Gassion l'étant venu trouver au village de Bossu, à quatre lieues de Rocroy, il se fit instruire avec exactitude de la situation des lieux, & de l'état de l'armée Espagnole, & ne s'occupa plus que des moyens de marcher à l'ennemi.

Mélos étoit arrivé le 15 devant Rocroy à la tête de dix-huit mille hommes de pied & de huit mille chevaux. Le Comte de Fontaines, qui commandoit en chef depuis tant d'années, & avec tant de réputation, les troupes que l'Espagne opposoit aux Hollandois, servoit de Lieutenant général dans cette armée, où se trouvoit ce corps si fameux d'In-

fanterie-Espagnole naturelle.

Quoique Mélos crût l'armée François<sup>1643</sup>e beaucoup plus inférieure à la sienne qu'elle n'étoit en effet, il n'avoit pas laissé de se couvrir du côté de la France par des lignes. Mais comme il comptoit d'ailleurs qu'une ville mal fortifiée & défendue par une garnison très-foible, ne pouvoit l'arrêter long-temps, il ne se retrancha pas du côté de la place, & ouvrit la tranchée aussi-tôt qu'il eut séparé ses quartiers, observant seulement de placer ses principales forces dans ceux où il pouvoit être plus facilement attaqué. Ce Général crût s'être suffisamment assuré de la sorte, qu'on ne pouvoit rien tenter pour le secours de Rocroy, sans qu'il fût en état de s'y opposer avec succès.

Cette ville, située à l'entrée des Ardennes, est toute environnée de bois & de marécages, & l'on n'y peut arriver que par des défilés longs & incommodes. A la vérité, du côté de la Champagne le passage est un peu moins difficile, parce qu'il n'y a qu'un quart de lieue de bois à traverser, & que le chemin,

1643. qui est d'abord fort ferré, s'élargit insensiblement. Mais il y a d'ordinaire des amas d'eaux, qui font qu'on ne peut marcher que sur un petit front jusqu'à ce qu'on soit proche de Rocroy, où le terrain s'élève peu à peu, devient plus sec que dans le bois, & forme une plaine capable de contenir de grandes armées.

Le Duc d'Enguyen, suffisamment instruit, assembla le 17 mai le Conseil de guerre à Bossu, & y proposa : *lequel étoit plus avantageux, de marcher avec toutes les troupes pour faire lever le siège de Rocroy, en hasardant une bataille, ou de s'attacher seulement à y jeter du secours?* Ce Conseil étoit composé du Prince, du Maréchal de l'Hôpital son Lieutenant général, d'Espéran, & des deux autres Maréchaux de Camp de l'armée, Gassion & la Ferté-Senneterre, du Marquis de Persan premier Mestre de Camp de l'Infanterie, du Baron de Sirot premier Mestre de Camp de la Cavalerie, du Chevalier de la Valliere *Maréchal de bataille*, & de la Barre qui commandoit l'artillerie.

Le Maréchal, Espéran, la Ferté, la



Valliere & la Barre opinerent à s'efforcer <sup>1643</sup> seulement de jeter un secours d'hommes dans la place; alléguant le péril où l'Etat se trouveroit, si l'armée étoit dé faite dans les premiers jours d'une Minorié.

Gassion, Sirot & Persan furent d'avis contraire. Il repré senterent fort au long l'extrême difficulté d'introduire du secours dans la place sans attaquer les ennemis:

*Que si le secours étoit considérable, il seroit découvert par les Espagnols, & par conséquent repoussé; & que s'il étoit foible, il n'empêcheroit pas la prise de la place. Ils ajoûterent que quoique les ennemis se fussent couverts par des lignes, ils avoient laissé assez de terrein pour déployer l'armée au débouché du défilé d'Aubanton, & qu'on verroit à leur contenance s'ils vouloient en venir à une affaire générale: Que les François, naturellement braves, ne l'étoient jamais plus qu'au commencement d'une campagne, lorsqu'ils n'avoient point encore souffert: Qu'en supposant que les Espagnols fussent vainqueurs, ce ne pouvoit être sans recevoir de leur côté un grand échec, qui les mettroit hors d'état de rien entreprendre de considérable, & qu'en ce cas même les*



1643. débris de l'armée du Prince s'étant joints à celle qui s'assembloit en Champagne, seroient plus que suffisans pour empêcher les Espagnols, quoique victorieux, de pénétrer dans le Royaume: Que si au contraire ils étoient défaits, ils perdoient tout espoir de profiter de troubles que le Royaume avoit lieu de craindre de la perte qu'on venoit de faire.

Le Maréchal & ceux qui avoient été de son avis, repliquerent. Alors le Duc d'Enguyen dit qu'il étoit résolu de tout entreprendre pour secourir Rocroy; qu'il falloit s'avancer au plutôt dans le défilé; que si Méles s'engageoit à le défendre, il laisseroit, en dégarnissant ses quartiers, le chemin ouvert au secours qu'on voudroit faire entrer dans la ville; que s'il abandonnoit le passage, on pourroit le combattre sans désavantage; ou que si l'on ne jugeoit pas à propos d'en venir à une décision, l'on pourroit gagner des postes, s'y fortifier, & pourvoir au salut de la place. Le Prince ajoûta que dans les malheurs dont la mort du Roi menaçoit la Patrie, il étoit d'une nécessité absolue de soutenir la réputation des armes de la France; & conclut à livrer bataille, si l'on ne pouvoit autrement sauver Rocroy.

Il n'y eut plus après cela qu'un avis. <sup>1642</sup>  
 Le Maréchal de l'Hôpital cessa lui-même de s'opposer à la résolution générale, ne doutant pas que l'ennemi ne disputât le défilé, & se flattant que l'affaire se termineroit à une grande escarmouche dans le bois, pendant laquelle on pourroit tenter de secourir la place, & se retirer ensuite sans s'exposer à un combat général.

Le Duc d'Enguyen régla ainsi sur le champ l'ordre de la bataille. Le Maréchal de l'Hôpital eut le commandement de l'aile gauche, & sous lui la Ferté-Senneterre; Gassion fut chargé de l'aile droite, sous les ordres du Prince; & le corps de réserve fut donné à Sirot. On envoya le même soir à Aubanton le bagage avec tout ce qui ne pouvoit pas servir en un jour de combat. Enfin le Prince disposa toutes choses à Bossu, & ses ordres furent donnés pour marcher le lendemain en ordre de bataille droit au bois de Rocroy.

L'armée Françoisë, plus foible d'environ quatre mille hommes que celle d'Espagne, n'étoit composée que de quinze

1643. mille hommes de pied & de sept mille chevaux. Cependant il s'en falloit bien que Mélos ne la crût si forte. Les derniers avis qu'il avoit reçûs ne la faisoient que de dix à douze mille hommes. Comme elle s'étoit augmentée peu à peu par des corps qui l'avoient jointe dans sa marche, & que tout le pays étoit François, il n'est pas surprenant qu'avant qu'il en eût appris le véritable état, elle fût déjà dans le défilé.

Le Général Espagnol pressoit alors Rocroy si vivement, qu'il étoit prêt de s'en rendre le maître; & il y a bien de l'apparence que s'il eût occupé le défilé, il eût ôté au Prince, en profitant de l'avantage du poste, l'occasion de lui donner bataille. Mais soit que Mélos eût d'abord imaginé qu'il n'étoit question que d'un parti qui vouloit jeter du secours dans la place; soit que quand il fut instruit que l'armée Françoisse avançoit toute entière, il crût qu'il n'étoit déjà plus temps de lui disputer le passage, & qu'elle auroit achevé de passer avant qu'il eût rassemblé ses quartiers; soit enfin (comme il est plus vrai-semblable) qu'il fût bien



aise d'en venir à une affaire décisive, dont le succès lui paroissoit certain, il ne se mit pas en devoir de retarder la marche du Duc d'Enguyen. 1642.

Les deux Chefs conspirant ainsi reciproquement au même dessein, l'armée Françoisë continua de s'avancer sur deux colonnes. Gassion marchoit à la tête, pour reconnoître l'ennemi, avec quelque Cavalerie, le régiment de Fusiliers, & tous les Cravates. Comme on s'étoit attendu à trouver de la résistance dans le défilé, le Prince avoit eu soin de mêler de l'Infanterie dans la Cavalerie. Il avoit placé entre chaque intervalle des escadrons un peloton de cinquante Mousquetaires : ses Gardes, ceux du Maréchal de l'Hôpital, les Carabins, & tout ce qui restoit de Dragons & de Fusiliers, il les avoit mis à droit & à gauche sur les ailes.

Gassion n'avoit trouvé en son chemin qu'une garde de cinquante chevaux : il les avoit poussés jusqu'à leurs lignes, & étoit venu rendre compte au Duc d'Enguyen de la facilité qu'il y avoit à sortir du défilé. Le Maréchal de l'Hôpital voyant que si l'on pénétroit une fois



1642. dans la plaine, il ne feroit pas possible d'éviter une affaire générale, s'opposa à l'avis de Gassion, qui pour faire sa cour au Prince, vouloit de plus en plus engager les choses; & la dispute eût été longue, si le Duc d'Enguyen ne l'eût terminée tout à coup, en disant, d'un ton de maître, *qu'il se chargeoit de l'événement.* Le Maréchal s'étant mis aussi-tôt, sans repliquer, à la tête de l'aile gauche qu'il commandoit, le Prince fit aller Gassion en avant avec mille chevaux pour nettoyer la plaine; & après avoir fait défilier l'aile droite, il marcha pour le soutenir; à la tête d'une grande partie de la Cavalerie, & s'avança jusqu'à une demi portée du canon des ennemis.

Si Mélos eût eu alors ses forces rassemblées, il eût fait une grande faute en cette rencontre, de ne pas charger le Prince. Mais les quartiers des Espagnols étoient fort éloignés, & il leur falloit beaucoup de temps pour se rejoindre. Dom Francisco ne crût pas devoir attaquer, avec ce qu'il avoit déjà de troupes, un corps de Cavalerie si considérable, ne doutant pas qu'il ne fût soutenu par

tout le reste de l'armée Françoisse. Et le <sup>1643</sup> Duc d'Enguyen instruit de la situation des ennemis, par les mouvemens qu'il voyoit dans leur camp, déroba sa manœuvre avec une extrême habileté. Il couvrit si bien avec sa Cavalerie le haut de l'éminence qu'il occupoit, que Mélos ne pouvant reconnoître ce qui se passoit derrière, ne songea plus qu'à déboucher de ses lignes, & à se mettre promptement en bataille. Le Prince en fit autant de son côté. A mesure que ses troupes arrivoient, il leur faisoit prendre leurs postes avec toute la diligence possible.

Sur les quatre heures après midi le canon se fit entendre. L'artillerie des Espagnols, plus forte & mieux servie, incommoda fort l'armée Françoisse pendant qu'elle se déployoit; ce qui n'empêcha pas qu'à six heures elle n'eût passé le défilé, & ne se fût formée sur deux lignes, avec un corps de réserve.

La hauteur sur laquelle les François se rangeoient en bataille, s'étendoit dans toute la largeur de la plaine, depuis un assez grand marais qu'on voit à la gauche, jusqu'à l'entrée du bois, lequel

1643. étant fort clair en cet endroit, ne pouvoit empêcher les escadrons de se former.

Vis-à-vis étoit l'armée Espagnole, sa droite séparée de la gauche des François par un petit vallon marécageux. Le reste du terrain formoit une plaine qui se terminoit par une pente insensible jusqu'à la ligne des Espagnols. La situation de leur aile droite, & de la gauche des François, faisoit juger que la première des deux armées qui iroit à la charge, ne le pourroit faire sans désavantage. Le Duc d'Enguyen le remarqua, & comptant sur la valeur de ses troupes, & l'ardeur que sa présence leur inspiroit, il n'en eut pas moins d'impatience de commencer le combat. Déjà il avoit donné l'ordre de marcher aux ennemis, l'action s'alloit engager, quand un accident imprévû, causé par la jalousie d'un de ses Officiers généraux, fut près d'assurer à Mélos l'honneur de cette journée.

Comme l'aile gauche du Prince étoit séparée des ennemis par un marais, & qu'ils ne pouvoient vrai-semblablement l'insulter, il avoit toujours été à l'aile droite, occupé principalement du soin



d'observer la contenance des ennemis & 1643.  
 de reconnoître les endroits les plus propres à l'attaque qu'il projetoit. Le Maréchal de l'Hôpital ne l'avoit pas quitté. Ainsi la Ferté-Senneterre commandoit seul à l'aile gauche. Il ne voyoit depuis long-temps qu'avec une peine extrême la confiance que le Duc d'Enguyen marquoit à Gassion, & la gloire nouvelle dont le couvroit le secours de Rocroy. Il voulut donc, à quelque prix que ce fût, faire quelque chose dont il n'eût à partager l'honneur avec personne, & imaginant qu'il pouvoit jeter du secours dans la ville pendant que les deux armées étoient en présence, sans réfléchir sur les conséquences d'une telle manœuvre, il fit passer le marais à un corps d'Infanterie & à la plus grande partie de sa Cavalerie.

Le Prince, quand on lui en apporta la nouvelle, fit faire halte à ses troupes, déjà ébranlées pour aller aux ennemis, & vola où l'appeloit ce mouvement inconsidéré. Il eut d'abord tout sujet de croire que le Général Espagnol alloit s'en prévaloir, ayant fait sonner la charge



1643. aussi-tôt, & son armée avançant en même temps.

Si Dom Francisco eût effectivement attaqué alors les François, il est indubitable qu'il eût facilement renversé des troupes qui cédoient en nombre aux siennes, & qu'il eût chargées dans le désordre où elles étoient. Mélos laissa échapper un de ces instans décisifs dont dépend la victoire, & qui ne reviennent plus quand on ne les a pas sù saisir. Le mouvement qu'il faisoit, n'étoit que pour gagner du terrain, & donner lieu à sa seconde ligne de se ranger en bataille.

Senneterre recevoit cependant des ordres précis de revenir sur ses pas. Ses troupes apprenant le péril où l'on étoit, prirent la course d'elles-mêmes, & se jetant dans le marais, regagnerent fort promptement le poste qu'elles avoient laissé. Leur Chef, en avouant sa faute au Prince, & en lui promettant de l'effacer par les actions du lendemain, appaisa sa juste colére. L'armée se trouva rétablie avant la nuit, & cet accident ne fit que retarder la bataille, sans autre inconvénient que de donner le temps

aux Espagnols de se ranger en meilleur <sup>1643</sup> ordre & de gagner plus de terrain.

Mélos ne comptoit pas tellement sur la supériorité de son armée, qu'il n'eût envoyé ordre au Général Bek, qui étoit à Palaizeux, à quelques lieues de Rocroy, de lui amener en toute diligence les troupes qu'il commandoit. On l'apprit à l'entrée de la nuit d'un Soldat François qui quitta le camp des Espagnols; où il servoit, & vint se jeter dans celui du Duc d'Enguyen. Ce transfuge l'assura que le lendemain à sept heures du matin Bek devoit joindre les ennemis avec mille chevaux & trois mille hommes de pied; avis qui acheva de déterminer le Prince à commencer le combat à la pointe du jour. Après avoir visité ses corps de garde, & s'être assuré contre les surprises, il ordonna qu'on l'éveillât avant le lever du soleil, & s'endormit en attendant une journée si importante pour l'Etat & pour lui.

Nulle sorte d'alarmes ne troubla la tranquillité de la nuit. Au calme qui regnoit dans l'un & l'autre camp; à la proximité des corps de garde des deux

643. armées, l'on eût pû croire que ce n'en étoit qu'une seule. Les troupes de deux nations rivales autant qu'ennemies, prêtes à décider dans une sanglante bataille de cette supériorité si long-temps disputée entr'elles, & enfermées dans l'enceinte des bois de Rocroy, comme des champions qui vont vuidier en champ clos une querelle particulière; ces troupes paroissoient alors dans la plus profonde paix. La place & la tranchée, dont on voyoit le feu par dessus le camp des Espagnols, étoient les lieux seuls où il y eût apparence de guerre.

*Bataille  
de Rocroy.*

Le mardi 19 mai le Duc d'Enguyen visita tous ses postes, animant les Officiers & les Soldats par les discours les plus capables de leur inspirer la valeur nécessaire dans une action où il s'agissoit de la gloire & du salut de la France. Son exemple, plus puissant que ses discours, échauffa tous les cœurs. Il donna aussi-tôt l'ordre de marcher, avec le mot de ralliement, qui fut *Enguyen*: & son armée s'ébranlant toute entière en même temps, alla droit aux ennemis, à qui Mélos venoit d'inspirer l'ardeur de vain-



cre dont il étoit transporté.

1643.

Un peu en avant du terrain qu'occupoit l'aile gauche des Espagnols, il y avoit un petit bois taillis assez épais, où le Comte de Fontaine avoit logé mille Mousquetaires. Le Prince les chargea lui-même d'abord avec une grande partie des troupes de son aile droite, à laquelle il continuoit de s'attacher principalement, & que Gassion commandoit sous lui. L'attaque fut faite avec tant de vigueur, que malgré l'avantage du lieu, il ne resta aucun de ceux qui y avoient été postés.

Après cet avantage, le Duc d'Enguyen marcha en avant avec sa seconde ligne contre le Duc d'Albuquerque Général de la Cavalerie Espagnole, & ordonna à Gassion de s'étendre sur la droite avec la première ligne pour prendre en flanc l'ennemi. Gassion exécuta avec la promptitude & le succès qui lui étoient ordinaires, les ordres qu'il avoit reçûs. Les escadrons qu'Albuquerque voulut lui opposer, furent rompus à la première charge; ils se renverserent les uns sur les autres, & bien tôt leur désordre



1643. devint une déroute entière.

Ce que fit alors le Prince, prouve bien qu'il étoit né Général. Sans s'arrêter à poursuivre l'ennemi qui fuyoit, il tourna court contre l'Infanterie Allemande, Walonne & Italienne, laissant à Gassion le soin de donner la chasse à la Cavalerie qu'il venoit de rompre.

Cette conduite étoit nécessaire pour réparer le désavantage de l'aile gauche de l'armée Françoisse. La Cavalerie commandée par le Maréchal de l'Hôpital, ayant été à la charge avec trop de vivacité & au galop, contre des escadrons qui venoient à elle en bon ordre, fut rompue au premier choc & prit la fuite. Les Espagnols profitant du désordre où elle étoit, la poussèrent vivement & ne pûrent être arrêtés par la Ferté-Senne-terre, qui fit ferme avec beaucoup de bravoure jusqu'à ce que son cheval ayant été tué sous lui, il fut accablé par le nombre, percé de coups & fait prisonnier. Cet accident fut suivi de la perte du canon : la Barre, qui commandoit l'artillerie, fut tué en le défendant.

Alors le Maréchal ralliant une partie

de ses troupes, chargea de nouveau, & <sup>1642</sup> avec tant de vigueur, qu'il fit à son tour reculer l'ennemi, & regagna le canon; mais un coup de pistolet lui ayant cassé le bras dans le temps qu'il soustenoit l'effort des Espagnols avec une valeur extraordinaire, toute son aile s'enfuit à vau de route, & les ennemis achevant de pousser tout ce qui voulut faire de la résistance, taillèrent en pièces quelques bataillons, reprirent une seconde fois le canon, & sembloient ne devoir plus rien trouver qui les arrêtât, quand le Baron de Sirot les reçût à la tête du corps de réserve, & s'opposa à leur victoire.

Sirot justifia de toute manière en cette occasion le choix du Duc d'Enguyen dans l'important emploi qu'il lui avoit confié. Il rallia de nouveau les troupes de l'aile gauche, & dit à ceux qui leur venoient ordonner de la part du Maréchal de l'Hôpital de se retirer, parce que la bataille étoit perdue; *qu'elle ne l'étoit pas, puisque le Duc d'Enguyen vivoit, & que Sirot & ses compagnons n'avoient pas encore combattu.*

Par ce mot, digne que Plutarque en

7643. eût fait honneur à quelqu'un de ses Héros, il rassura les esprits consternés, & donna le temps au Prince de pouvoir achever en personne ce qu'il avoit si glorieusement commencé. Sans rompre ses escadrons, il venoit de passer sur le ventre à toute l'Infanterie Allemande & Wallonne, & donnoit encore la chasse à l'Infanterie Italienne, lorsqu'il s'apperçût de la défaite de son aile gauche.

Le Prince marcha aussi-tôt en bon ordre contre la droite des ennemis, qui se croyoit déjà victorieuse, & la trouvant toute débandée, il en triompha sans peine. Senneterre & tout ce qu'il y avoit de prisonniers François durent la liberté à la charge que fit le Duc d'Enguyen. Le canon fut repris, l'aile droite des Espagnols entièrement mise en déroute, & forcée de fuir à son tour.

Dom Francisco de Mélos désespérant de rallier ses forces dispersées, ne songea plus qu'à sa propre sûreté. Mais le Comte de Fontaine n'en usa pas de même. Quoique obligé par une longue incommodité de se faire porter en chaise au combat, ce grand homme se trouvoit



par tout. Il se mit alors à la tête de l'Infanterie Espagnole, qui resserrée auprès du canon, formoit un seul bataillon, composé de quatre mille cinq cens Espagnols naturels, en quatre régimens les plus vieux qui fussent en Flandre, Burgy (c'étoit le plus fort), Albuquerque, Velandia & Villealbois. 1643

Le Comte de Fontaine voyant que le Duc d'Enguyen venoit l'attaquer, se prépara à la défense. Dès que le Prince se fût approché, à la tête des troupes Françoises, le bataillon Espagnol s'ouvrir. Il en sortit une décharge de dix-huit canons chargés à cartouche; & en même temps toute cette Infanterie fit un feu si prodigieux, que les François ne le pûrent soutenir, & se renverserent les uns sur les autres. Le Duc d'Enguyen les ayant promptement remis en ordre, recommença la même charge; mais les Espagnols ferrant leurs rangs, & hérissant leurs piques contre la Cavalerie, il les attaqua trois fois avec aussi peu de succès que la première.

Sur un faux avis que Bek s'avançoit avec six mille hommes, le Duc d'Enguyen



1643. n'avoit pas balancé à attaquer l'Infanterie Espagnole avec ce qu'il avoit auprès de lui de Cavalerie. Il étoit prêt de faire venir le canon pour rompre ce bataillon qu'on ne pouvoit entamer; mais le corps de réserve, & quelques-uns des bataillons qui avoient poussé les ennemis, étant arrivés, cette valeureuse Infanterie se vit enveloppée de toutes parts, & les Officiers jugeant qu'il falloit céder au nombre, ceux qui se trouverent plus avancés commencerent à montrer, en faisant signe du chapeau, qu'ils demandoient quartier.

Par un événement fatal, ce qui devoit être le salut de tant de braves gens, fut cause qu'il n'en échappa qu'un très-petit nombre, & donna lieu à une réponse généreuse & fière que fit après la bataille un des prisonniers, interrogé combien ils étoient; *comptez les morts*, dit-il.

Le Duc d'Enguyen s'avançoit pour recevoir la parole des Espagnols, & leur donner la sienne. La crainte qu'ils eurent d'une nouvelle attaque, les porta à faire une décharge sur lui: & de tant de dangers qu'il avoit affrontés ce jour-là, ce fut

fut le plus grand qu'il eût couru. La fureur <sup>1643</sup> emporte au même instant des troupes passionnées pour leur Général. Dans l'ardeur de venger sur les ennemis le péril qu'il avoit essuyé, elles chargent de tous côtés, sans attendre d'ordre; & sans presque trouver de résistance, elles percent jusqu'au milieu du bataillon, & ne veulent donner aucun quartier. Les Suisses sur tout, qui ne pouvoient se résoudre à faire des prisonniers, s'acharnèrent au meurtre plus encore que les François. Le carnage fut épouvantable, quelques efforts que fît le Duc d'Enguyen pour l'arrêter. Enfin sa voix se faisant entendre, & tout ce qui restoit d'Infanterie Espagnole mettant les armes bas, & se pressant autour de lui, le Comte de Garcès & Dom Georges de Castellui, Mestres de Camp, furent pris de sa main; & ses ordres sauverent la vie à ce qui restoit d'Officiers & de Soldats.

Aussi-tôt que le Prince eût donné ses ordres pour la garde des prisonniers, il pensa au ralliement des troupes, & se mit en état d'attaquer Bek, s'il osoit

643. s'engager dans la plaine. Mais peu de momens après, Gassion qui revenoit de poursuivre la Cavalerie ennemie, assura que ce Général s'étoit contenté de recueillir dans le bois les débris des troupes de Mélos, & que la consternation des uns s'étoit tellement communiquée aux autres, qu'elles ne se retiroient pas avec moins de désordre, que celles qui avoient été battues. Il étoit alors environ neuf heures du matin.

Le Duc d'Enguyen ne pouvant plus douter que la victoire ne fût à lui, fléchit les genoux au milieu du champ de bataille, & commandant à tous les Soldats d'en faire autant, il rendit grâces à haute voix, à l'arbitre des combats, de la bénédiction qu'il avoit donnée à ses armes.

Telle fut la fin de la bataille de Rocroy, la plus glorieuse peut-être que la France eût gagnée depuis plusieurs siècles, & dont l'on peut dire qu'elle fut plus avantageuse encore que glorieuse au Royaume.

Peu de victoires ont été aussi complètes. De dix-huit mille hommes de



pied dont étoit composée l'Armée Es-<sup>1643</sup>pagne, plus de huit mille furent tués sur la place, & il y en eut sept mille de prisonniers. Le Comte d'Issembourg, Gouverneur de Namur, reçût une blessure mortelle; & le Comte de Fontaine fut trouvé parmi les morts. Le Baron de Guemy, Capitaine au Regiment de Persan, le tua dans la mêlée, d'un coup de pistolet. C'est ainsi qu'il finit par un trépas digne de sa réputation, une vie longue & illustre. Le Duc d'Enguyen fit publiquement son éloge, & dit *que s'il n'avoit pu vaincre, il eût voulu mourir comme lui.* Il fit porter son corps dans l'Eglise de Rocroy; & Mélos l'ayant fait demander dès le lendemain, le Prince donna son carrosse pour le transporter à Mariembourg, & renvoya en même temps tous les Aumôniers de l'armée Espagnole, qu'on avoit fait prisonniers, leur faisant accompagner ce qui restoit de ce grand Capitaine.

Tous les Officiers de l'Infanterie ennemie perdirent la vie ou la liberté. Les François prirent dix-huit pièces de canon de campagne & six pièces de



1643. batterie, tous les drapeaux & les étendards. Le butin qu'ils firent ne pouvoit être plus grand. Outre le bagage, une montre entière que les Espagnols devoient toucher après la prise de Rocroy, servit à enrichir le Soldat victorieux. Ce qu'il y a de plus considérable, c'est que quoique le combat eût été fort disputé, les vainqueurs ne perdirent pas plus de deux mille hommes; & à la réserve de Vivans, & du Comte d'Ayen fils aîné de Noailles, très-peu d'Officiers de marque.

Personne ne disputa au Duc d'Enguyen la principale gloire de cette journée. Il la mérita plus encore par le sens froid qu'il conserva toujours, & par la rare prudence qu'il témoigna, que par l'intrépidité avec laquelle il s'exposa le premier aux endroits les plus périlleux. La plume blanche qu'il portoit, servit plus d'une fois à ramener des régimens entiers au combat. C'est une espèce de miracle, que de tant coups qui furent tirés sur lui lorsqu'il s'avança seul pour promettre quartier à l'Infanterie Espagnole, aucun ne l'eût atteint. Son cheval

fut blessé sous lui de deux coups de <sup>1643</sup> mousquet ; il en reçût plusieurs sur ses armes, & n'eut pas une seule blessure. La suite de sa vie a justifié que la providence le réservoir pour les grandes choses qu'il a depuis exécutées.

Du champ de bataille même, le Prince dépêcha la Moussaie (*p*), l'un de ses Aides de Camp, à la Reine. Après avoir donné ses ordres pour les blessés, récompensé par des éloges & par des caresses les services des Officiers & des Soldats, promis à Gassion le bâton de Maréchal de France, qu'il lui fit obtenir l'hiver suivant, & logé son armée dans le camp des ennemis, il entra avant la fin du jour dans une place qu'il avoit garantie le matin d'une perte inévitable.

Anne d'Autriche venoit d'être déclarée Régente (*q*) avec un pouvoir absolu. Elle reçût avec une joie inex-

(*p*) N... de Goion, Marquis de la Moussaie. C'est de lui qu'est la Relation des Campagnes de Rocroy & de Fribourg, imprimée sous le nom de M. de la Chapelle de Bessé, qui n'a fait que revoir le style.

(*q*) La Déclaration fut enregistrée au Parlement le 18 mai, veille du jour de la bataille de Rocroy, le jeune Roi tenant son lit de justice.

1643. primable la nouvelle que le Marquis de la Moussaie lui apportoit. Le gain de la bataille de Rocroy faisoit respecter au dehors & au dedans du Royaume, son autorité, & couvroit de lauriers le berceau du Roi son fils. D'ailleurs l'union que le Prince de Marillac (r) avoit ménagée peu de temps avant la mort de Louis XIII, entre la Reine & le Duc d'Enguyen, donnoit à la Régente un nouveau sujet de se réjouir que ce fût ce Prince qui eût remporté une si importante victoire.

Gaston Duc d'Orléans, oncle du jeune Roi, avoit été reconnu Lieutenant général du Royaume par la même Déclaration qui donnoit à Anne d'Autriche la régence absolue, libre & entière. On avoit à craindre qu'il ne devint trop puissant. C'est ce que Marillac, judicieux & politique avant l'âge, avoit représenté à la Reine & au Duc d'Enguyen. L'un & l'autre ayant senti les avantages qu'ils rencontreroient à être unis, & s'étant convaincus de l'intérêt commun qu'ils avoient de s'opposer à l'autorité du Duc

(r) Depuis Duc de la Rochefoucault, dont on a des *Mémoires*, & l'ouvrage intitulé, *Réflexions morales*.



d'Orléans, se promirent mutuellement, 1643.  
 le Prince d'être inviolablement attaché  
 au service de la Reine; elle de le pré-  
 férer à Monsieur, non seulement par les  
 marques de son estime & de sa confiance,  
 mais encore dans tous les emplois dont  
 elle pourroit exclurre Gaston sans s'ex-  
 poser à rompre ouvertement avec lui.  
 Le Prince de Marillac & le Comte  
 de Coligny (f) avoient été les dépositaires  
 de ses promesses reciproques, &  
 les seuls confidens d'une liaison qui eût  
 assuré le bonheur & la tranquillité de  
 la France, si les choses eussent pû sub-  
 sister toujours dans le même état.

On ne peut exprimer l'alégresse gé-  
 nérale qui se répandit dans le Royaume  
 quand on apprit la grandeur de la perte  
 que les Espagnols avoient faite. Mais  
 entre tous ceux que la victoire intéressoit  
 de plus près, personne, pas même Mon-

(f) Depuis Duc de Châtillon. M. le Duc d'Enguyen lui  
 fit peu de tems après épouser la belle Mademoiselle  
 de Montmorency-Bouteville sa parente, qui a été dans  
 la suite Duchesse de Mekelbourg, sœur du fameux  
 Maréchal de Luxembourg. Ce jeune Seigneur fut tué  
 en 1649 pendant la guerre de Paris, à l'attaque du  
 pont de Charenton, auprès de Monsieur le Prince,  
 lorsqu'il emporta, à la tête de l'armée Royale, ce poste  
 important.



2643. fleur le Prince & Madame la Princesse, ne fit éclatter plus de joie que le Cardinal Mazarin.

Ce Ministre, heureux & habile, avoit en effet toute sorte de raisons de s'applaudir d'une victoire qui affermissoit si glorieusement le trône sur les degrés duquel il venoit de s'asseoir. Malgré les motifs d'exclusion les plus personnels, la France étonnée l'avoit vû nommer Chef du Conseil de Régence, quatre heures après que le Parlement eut donné à la Reine une autorité sans limites.

Quelque part qu'ait eue la maison de Condé, dans cette espèce de miracle politique, avant d'en rendre compte, il faut convenir que la fortune parut jalouse de montrer en cette occasion le pouvoir qu'elle s'arroe dans les plus grands événemens. Tout sembloit devoir éloigner à jamais Mazarin de la Cour & du Ministère. Non seulement il étoit étranger, mais créature du plus grand ennemi de celle qui regnoit, d'un homme dont le nom lui étoit en horreur, du Cardinal de Richelieu. D'ailleurs, pouvoit-on douter que cet étranger n'eût contribué à la Déclaration du 20 avril précédent?

Personne n'ignore que Louis XIII, <sup>1643.</sup> déterminé à ne laisser à la Reine sa femme que le titre seul de Régente, créoit par cette Déclaration un Conseil Souverain de Régence, à la tête duquel il plaçoit le Cardinal, & lui associoit le Chancelier Seguier, Bouthillier Sur-Intendant des Finances, & Chavigny son fils; tous, Ministres indestituable, en qui devoit résider le dépôt de l'autorité. Cette Princesse en avoit été mortellement offensée; & il étoit contre toute vrai-semblance, que tandis qu'elle disgracioit le Sur-Intendant & son fils, que le Chancelier attendoit en tremblant qu'on lui redemandât les sceaux, pour les rendre à Châteauneuf (t); au moment même qu'elle avoit réussi à faire annuler au Parlement cette même Déclaration dans tous ses points, elle voulût s'y conformer uniquement dans celui qui regardoit Mazarin.

Moins on étoit instruit des ressorts secrets que le Cardinal avoit fait mouvoir

(t) N... de l'Aubespine, Garde des Sceaux, relegué à Angoulême par le Cardinal de Richelieu. On ne les lui rendit qu'en 1650 par le crédit de la Fronde, & il ne les garda pas long-temps.

1643. avant la mort du Roi, pour étayer une fortune prête, ce semble, à tomber avec le Monarque, plus se manifestoit la surprise universelle que caufoit sa subite élévation. Mais il est certain que de tous les moyens qu'il fût mettre en œuvre, nul ne lui avoit si bien réussi, que le soin de se rendre le Prince & la Princesse de Condé favorables. Tous deux s'employèrent avec autant d'ardeur que de succès, à le soutenir & à l'élever. La haute idée que le Public avoit de Monsieur le Prince, ajoûtoit encore au poids de son suffrage : & la Reine, qui dans les orages dont le rang suprême ne l'avoit pas garantie, avoit trouvé toujours en Madame la Princesse le plus fidèle attachement, payoit alors ces sentimens, si rares à la Cour, de toute sa confiance & de toute son amitié.

Quoique la personne du premier Ministre fût agréable au Duc d'Enguÿen, & qu'il ne pût ignorer combien le crédit de sa maison avoit contribué au choix de la Régente, ce qui le toucha davantage, fut l'assurance de voir les grands desseins qu'il formoit pour la gloire de l'Etat, inséparable de la sienne propre, puissamment secondés par le Ministère.



Le Prince, après avoir passé deux jours <sup>1643.</sup> dans Rocroy, avoit marché à Guise, & il y faisoit reposer ses troupes pendant le temps qui lui étoit nécessaire pour se préparer à entrer dans le pays ennemi. En attendant, il examinoit avec ses Officiers généraux ce qu'il convenoit d'entreprendre dans les circonstances heureuses où l'on se trouvoit. La victoire ayant fait changer le plan de la guerre, il fallut faire porter des vivres & des munitions pour l'armée dans les places les plus avancées de la frontière, où les magasins n'avoient été faits que pour une défensive.

De toute l'armée Espagnole il n'y eut que la Cavalerie qui se trouva n'avoir pas reçu beaucoup de dommage. L'Infanterie toute entière avoit été anéantie. De sorte qu'à la réserve des troupes que Bek commandoit, il ne restoit d'Infanterie à Mélos qu'un petit corps qu'il avoit laissé vers Cambray sous les ordres du Comte de Fuenfaldagne, pour empêcher une diversion en Flandre durant le siège de Rocroy. Avec si peu de forces, Dom Francisco, plus grand dans sa défaite qu'il n'avoit été dans la



43. bataille, prenoit les mesures les plus justes pour empêcher autant qu'il lui étoit possible, que les François ne se prévalussent de leur victoire.

Trois grandes entreprises s'offroient au Duc d'Enguyen; la conquête des places de la Mer, de l'Escaut, ou de la Mozelle. Tandis qu'il examinait laquelle de ces entreprises devoit être suivie, le Général Espagnol, couvrait avec les débris de son armée, les villes situées du côté de l'Escaut.

Le projet d'assiéger les places de la Mer, tout spécieux qu'il étoit, fut d'abord abandonné par le Prince. Rien de plus beau du premier coup d'œil, rien de plus utile que de donner la main par la Mer, aux Hollandois, & d'ôter aux Pays-bas les secours les plus prompts qu'ils pussent recevoir d'Espagne : mais rien de plus impraticable. L'on ne pouvoit se rendre maître de Dunkerque, de Graveline, ni des autres villes maritimes, sans armée navale; & celle de France n'étoit pas en état de tenir la Mer. Les Etats Généraux pouvoient y suppléer, en envoyant des navires; mais le Duc d'Enguyen avoit pénétré la poli-

tique des Hollandois de ne vouloir point <sup>1643.</sup> les François pour voisins. Il sentoit qu'on auroit besoin de négocier long-temps, & que ce seroit inutilement.

Il restoit à délibérer ce qui seroit plus avantageux, de marcher vers l'Escaut, ou vers la Mozelle. La précaution qu'on a déjà dit que Mélos avoit prise par rapport aux places de l'Escaut; & le desir d'ôter aux Pays-bas l'entrée des secours que les Espagnols pouvoient leur envoyer d'Allemagne, par les places de la Mozelle, firent résoudre le siège de Thionville. Le Prince voyant qu'il étoit impossible de mettre l'Espagne hors d'état de secourir la Flandre du côté de la Mer, s'arrêta au dessein d'emporter cette place. Le Cardinal Mazarin appuya fortement dans le Cabinet un projet que lui-même avoit formé avant l'ouverture de la campagne, & qu'il avoit fait proposer au Conseil par le Maréchal de l'Hôpital. Mais le Roi en avoit jugé l'exécution trop difficile; & d'ailleurs, il avoit des vûes différentes.

Ce Monarque, jaloux de faire voir que la mort du Cardinal de Richelieu n'arrêtoit point ses progrès, vouloit con-

1643. quérir la Franche-comté. Le Maréchal de la Meilleraye, nommé Général de l'armée destinée à une expédition qu'il favoit que son maître desiroit ardemment de voir réussir, avoit fait préparer en Bourgogne des magasins immenses de toute sorte d'attirails de guerre, dont la disposition lui appartenoit comme Grand-Maître de l'artillerie.

La mort de Louis, & le besoin qu'eurent les armées d'Italie d'un prompt renfort, firent perdre l'idée d'attaquer la Franche-comté. L'armée de la Meilleraye fut partagée en deux corps. L'un passa en Italie, sous le Vicomte de Turenne; l'on donna l'autre au Marquis de Gesvres pour le commander sous les ordres du Duc d'Enguyen; & on résolut le siège de Thionville, tant par l'importance de ce poste, absolument nécessaire pour être maître de la Mozelle, couvrir Metz, & avoir une communication libre avec l'Electorat de Treves, que par la facilité qu'il y avoit de faire venir de Bourgogne en Champagne toutes les munitions de guerre & de bouche dont on avoit besoin. Mais parce qu'il falloit du temps pour cela, & que si l'on eût



marché d'abord à Thionville, Bek, qui <sup>1643</sup> avec son camp-volant cottoyoit l'armée Françoisé, eût pû la prévenir, le Prince passa l'Oise sur le pont de Guise, & prit la route du Hainaut par Landrecy pour tenir les ennemis en haleine, & les obliger à fortifier les garnisons des principales villes de Flandre.

Cette conduite réussit; & selon que le Duc d'Enguyen l'avoit prévu, les Espagnols retirèrent leur Cavalerie sous le canon des places, & jetterent dedans tout ce qui leur restoit d'Infanterie.

Cependant le Prince marchoit vers le Hainaut. Les châteaux d'Aimeries & de Barlemont se soumirent après avoir enduré quelques volées de canon; & Maubeuge lui ayant ouvert ses portes au premier abord, il passa la Sambre, & sans trouver de résistance, continua son chemin jusqu'à Binch. Cette ville est voisine de Mons; c'étoit une des plus jolies & des plus peuplées du Hainaut. Mélos y avoit jeté quelque Infanterie, qu'on réduisit par une attaque de trente heures seulement, à se rendre à discrétion le 31 mai, douze jours après la bataille de Rocroy.



8643. L'armée Françoisse resta à Binch tout le temps que son Général vouloit donner aux préparatifs du siège de Thionville. Tandis que par ses ordres Saint-Martin Lieutenant de l'artillerie, conduisoit celle dont on avoit besoin, de Bourgogne en Champagne, & que l'Intendant de cette province préparoit en même temps de grands amas de bleds pour la subsistance de l'armée, la Cavalerie Françoisse faisoit des courses jusqu'aux portes de Bruxelles, & portoit l'épouvante dans les villes les plus reculées des Pays-bas; le Prince faisant néanmoins observer à ses troupes une discipline si exacte, qu'il n'y eut pas un château ni une seule maison de campagne brûlés, & que Dom Francisco de Mélos, dans une lettre où il lui demandoit une sauvegarde pour Marimont, maison de plaisance des Archiducs, confessoit *n'avoir pas moins été vaincu par sa courtoisie que par ses armes, & le félicitoit des marques auxquelles on reconnoissoit que le commandement des forces du Roi Très-Chrétien étoit entre les mains d'un Prince de son Sang.*



---

# T A B L E.

---

## PREMIERE PARTIE.

ÉPITRE DEDICATOIRE A M. LE  
COMTE DE SAINT-FLORENTIN  
*Ministre & Secrétaire d'État, Protecteur*  
*de l'Académie,* page iij

HISTOIRE DE L'ACADEMIE, p. vij

LETTRES PATENTES DU ROI, p. xxiv

LISTE DES MEMBRES DE L'ACA-  
DEMIE, p. xxviiij

REGLEMENT DONNÉ PAR LE ROI,  
p. xxxij

ARREST DU PARLEMENT, p. xliij

REGLEMENT que le Roi veut être observé  
par les Consuls de la ville de Montauban  
à l'égard de l'Académie, p. xlv

REGLEMENT observé par l'Académie dans  
le jugement des Ouvrages présentés pour  
le Prix, p. xlix

Aa

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADEMIE en l'année 1750, p. lviij

ACADEMICIENS ASSOCIÉS, élus par l'Académie, conformément à l'article II du Règlement donné par Sa Majesté, p. lxi

SUJETS PROPOSÉS PAR L'ACADEMIE pour le Prix de l'Eloquence ou de la Poësie, depuis 1744 jusqu'en 1751, p. lxiiij

---

## SECONDE PARTIE.

ODE récitée dans la première Assemblée publique le 25 août 1742. Par M. le Franc, p. i

QU'IL N'EST POINT DE MEILLEUR CITOYEN QUE L'HOMME DE LETTRES. Discours. Par M. l'Abbé Bellet, p. 5.

REFLEXIONS SUR L'USAGE DES MACHINES DANS LES POEMES DONT LES HEROS SONT CHRETIENS. Par M. de Grandval Conseiller

<i>au Conseil d'Artois,</i>	<i>p. 22</i>
MOMUS CENSEUR DES MUSES.	
<i>Dialogue. Par M. de la Mothe,</i>	<i>p. 90</i>
PATRIÆ PARENTI, SOCIORUM	
VINDICI, GENTIUM ARBITRO,	
CARMEN. <i>Par M. le Franc,</i>	<i>p. 104</i>
ELOGE HISTORIQUE DE M. DEL-	
FIOS. <i>Par M. l'Abbé Bellet,</i>	<i>p. 106</i>
DISCOURS prononcé par M. de Savignac	
<i>lorsqu'il fut reçu à la place de feu M.</i>	
<i>Delfios,</i>	<i>p. 116</i>
REPONSE au Discours précédent. <i>Par M.</i>	
<i>le Franc,</i>	<i>p. 122</i>
RECHERCHES SUR LES COURONNES	
D'HERCULE. <i>Par M. d'Aumont Pro-</i>	
<i>cureur général de la Cour des Aides,</i>	
	<i>p. 130</i>
ODE A L'ENVIE. <i>Par M. de Claris</i>	
<i>Président de la Cour des Aides de Mont-</i>	
<i>pellier,</i>	<i>p. 148</i>
SENTIMENS D'UN PECHEUR TOU-	
Aa ij	



CHE' DE LA GRACE. *Sonnet.* Par  
M. l'Abbé de Monville, p. 155

VERS du même, faits à la vûe du portrait  
de M. le Comte de Saxe Maréchal général  
des Camps & Armées du Roi, p. 156

LE PERROQUET RETROUVE. *Can-*  
*tate.* Par M. L. B... p. 157

QU'IL EST DANGEREUX DE SE LIVRER  
A UNE TROP GRANDE AMBITION. Par  
M. de Lonjon de la Prade, p. 160

DISCOURS prononcé dans la Séance du  
14 octobre 1745. Par M. l'Abbé Venuti,  
p. 173

DISCOURS prononcé dans l'Assemblée  
publique de 1747. Par M. le Franc,  
p. 178

ESSAI D'EXPLICATION DE QUELQUES  
TEXTES DES REFLEXIONS DE L'EMPE-  
REUR MARC-AURELE. Par M. l'Abbé  
Bellet p. 195

ODE de M. L. M. D. M. p. 209

L'ORIGINE DES LUNETTES. *Par*

*M. de Bernoy,*

*p. 212*

ÉPÎTRE A L'ACADEMIE. *Par le même,*

*p. 219*

DU HEROS ET DE L'HOMME DE  
LETTRES. *Par M. l'Abbé Bellet,*

*p. 228*

REFLEXIONS SUR LE GENIE D'HORACE,  
DE DESPREAUX ET DE ROUSSEAU.

*Par M. L. D. D. N.*

*p. 245*

HISTOIRE DE LOUIS II PRINCE  
DE CONDE', premier Prince du  
Sang; avec une ÉPÎTRE A L'ACA-  
DEMIE, & un DISCOURS PRE-  
LIMINAIRE pour servir à l'Histoire  
de ce Prince. *Par M. l'Abbé de Mon-*  
*ville,*

*p. 291*

FIN DE LA TABLE.

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU,  
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE:  
A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans  
nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes  
ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt  
de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans  
civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra,  
SALUT. L'ACADEMIE ETABLIE A MONTAUBAN par  
nos Lettres patentes données à Dunkerque le 19  
juillet 1744, nous a remontré que plusieurs de ses  
Membres ont composé & composent journellement  
divers ouvrages sur les matières qui font l'objet de  
ses occupations, lesquels elle souhaiteroit de donner  
au Public, nous suppliant de vouloir bien lui ac-  
corder toutes lettres & privilèges nécessaires pour  
faire imprimer, vendre & débiter par tel Imprimeur  
& Libraire qu'elle choisira, lesdits ouvrages qu'elle  
aura approuvés. A CES CAUSES, voulant témoigner  
notre bienveillance à ladite Académie, & procurer  
à ses Membres les moyens qui peuvent contribuer  
à rendre leur travail utile au Public, Nous lui  
avons permis & accordé, permettons & accordons  
par ces présentes, de faire imprimer, vendre &  
débiter par tel Imprimeur & Libraire qu'elle jugera  
à propos de choisir, en tous lieux de notre Royau-  
me, en telle forme, marge & caractères, & autant  
de fois que bon lui semblera, *Tous les Ouvrages  
qu'elle voudra faire paroître en son nom*, pendant  
le temps & espace de douze années consécutives,  
à compter du jour de la date des présentes.  
Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de  
quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en  
introduire d'impression étrangère, dans aucun lieu  
de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs-  
Libraires, autres que celui que ladite Académie

aura choisi, d'imprimer ou faire imprimer, faire vendre, débiter ni contrefaire les différens ouvrages ; tant en vers qu'en prose, composés par ladite Académie de notre ville de Montauban, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuilles séparées ou autrement, sans la permission expresse ou par écrit de ladite Académie ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des exemplaires & pièces contrefaites, & de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu dudit lieu, & l'autre tiers à ladite Académie : A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; que notredite Académie de notredite ville de Montauban se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 avril 1725 ; & qu'avant de les faire exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits ouvrages, seront remis dans le même état, avec les approbations & certificats qui en auront été donnés par ladite Académie, à notre très-cher & féal Chevalier, le sieur Dagueffeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires en notre Bibliothèque publique, un en celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le sieur Dagueffeau Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Académie de notre ville de Montauban, ou ceux qui auront droit d'elle & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons



que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires : Car, tel est notre plaisir. Donné à Paris le dix-neuvième jour du mois de juillet, l'an de grace mil sept cents quarante-neuf, & de notre regne le trente-cinquième. Par le Roi en son Conseil.

TESSIER.

*Registré sur le Registre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 368, fol. 247, conformément au Règlement de 1723, &c. A Paris le 24 décembre 1749.*

LE GRAS Syndic.

L'Académie a cédé le présent Privilège au sieur Teulieres Imprimeur, pour l'édition des Ouvrages qu'elle donne cette année. A Montauban ce 29 janvier 1750.

BERNOT Secrétaire perpétuel de l'Académie  
des Belles Lettres.

34

11 - 10

